

L'ECHARP
ENTENTE DES CERCLES D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE DU ROMAN PAÏS
EN PARTENARIAT AVEC

LA BIBLIOTHÈQUE CENTRALE DU BRABANT WALLON – FWB

ET

LE CENTRE ALBERT MARINUS

VOUS PRÉSENTE CE NUMÉRO DE LA REVUE « LE FOLKLORE BRABANÇON »

**CRÉÉE PAR ALBERT MARINUS ET PUBLIÉE (VOIR DATE DU N°) PAR LE SERVICE DE RECHERCHES
HISTORIQUES ET FOLKLORIQUES DE LA PROVINCE DU BRABANT**

NUMÉRISATION RÉALISÉE EN 2022 PAR WILFRED BURIE, ECHARP

**Bibliothèque Centrale du
Brabant Wallon – FWB**

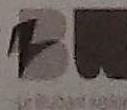
Place Albert 1er, 1 - 1400
Nivelles
+32 67/893.589
bibcentrale.mediation@cfwb.be
www.escapages.cfwb.be

Echarp

Entente des Cercles
d'Histoire et d'Archéologie
du Roman Païs
+32 479/245.148
echarp@gmail.com
www.echarp.be

Centre Albert Marinus

Musée communal de Woluwe
-Saint-Lambert
40, rue de la Charrette
1200 Bruxelles
+32 2/762.62.14
fondationmarinus@hotmail.com
www.albertmarinus.org



Avec le soutien de la
Province du
Brabant Wallon

Le r. d. la
15° a a

N° 90



L

Les Vingt-Deux

lettres d'Erasmus

écrites à Anderlecht en 1521.

Traduites du Latin
par M. C. SOBRY

398

(493,2)

francs

le Halle au Blé

FOL

lles

F

U 947

PL

M 947

15^e année - N° 90

Juin 1936

Le Folklore Brabançon

398
(493,2)

----- SOMMAIRE -----

Les vingt-deux lettres d'Erasmus d'Anderlecht. — Erasmus à Anderlecht. — Bibliographie. — Le Mouvement Folklorique. — Nécrologie. — Nos Excursions. — Fonds de Résistance.

FOL

F1

B.S.B.I. BIBLIOTHÈQUE
PRINCIPALE DE
NIVELLES
Place Albert 1^{er} n° 1
1400 NIVELLES
Tél. 067/22.77.88

Préface.

La Commémoration d'Erasmus.

Il y aura cette année quatre siècles qu'Erasmus est mort. Ses amis et admirateurs prennent prétexte de cet anniversaire pour se réunir à Rotterdam et à Anderlecht et pour fraterniser dans l'évocation du grand humaniste.

Le FOLKLORE BRABANÇON s'associe à ces manifestations, à ces pieuses journées du souvenir en publiant un numéro spécial contenant vingt-deux des lettres nombreuses écrites d'Anderlecht par Erasmus à ses disciples, à ses protecteurs, à ses amis. Ces lettres, traduites pour la première fois du latin en français, constitueront pour nos lecteurs, pour le public belge, pour les lettrés, une véritable primeur.

Nous remercions M. CH. SOBRY, admirateur actif d'Erasmus qui a voulu traduire avec tant d'exactitude ces précieux documents.

M. D. VAN DAMME, conservateur de la Maison d'Erasmus profite de l'occasion pour produire d'intéressants détails relatifs à l'immeuble où ces lettres furent écrites et que l'Administration Communale d'Anderlecht a eu la sagesse de conserver et de transformer en Musée.

Un de nos collaborateurs, M. Lefèver, un artiste et un poète, nous a fait à cette occasion des dessins de la Maison d'Erasmus telle qu'elle est depuis sa restauration.

La Revue adresse ses remerciements à tous ces collaborateurs, amis d'Erasmus autant que dévoués à notre œuvre.

Afin d'ajouter au charme de ces lettres, nous avons tâché d'en accompagner la publication des portraits des correspondants d'Erasmus ou des personnalités célèbres qu'il y cite.

Ainsi à l'ensemble des travaux publiés sur l'éminent humaniste, notre Service Brabançon aura apporté sa contribution.

Mais n'est-il pas étrange que le monde intellectuel, le monde lettré se soit pris d'une affection nouvelle pour Erasmus ? La question mérite d'être posée. Depuis quelques années la bibliographie des travaux consacrés à notre auteur s'allonge sans cesse.

On s'est plongé dans la lecture et l'analyse de ses contemporains. C'est une époque qui réapparaît, une époque dont il est le père spirituel. Il est des esprits originaux, féconds, novateurs dont les idées synthétisent la pensée d'une époque ; dont les œuvres expriment les aspirations. Ces esprits sont comme les bornes kilométriques qui jalonnent dans le temps la route de la pensée universelle. Erasmus fut un de ces esprits. On ne peut parler de la Renaissance sans qu'apparaisse dans les brumes du passé la physionomie familière et douce du prince des humanistes.

N'y a-t-il pas une cause profonde à cette recrudescence d'attention pour les écrits d'Erasmus ? Car des admirateurs, des disciples, il en eut toujours. Toujours une élite intellectuelle a aimé ses œuvres, son esprit caustique et fin ; mais le cercle étroit des fidèles s'élargit depuis quelques années ; le nombre de ceux qui trouvent à la lecture des Colloques, des Apophlegmes et des Adages intérêt et agrément s'accroît. On se prend même de curiosité pour ses écrits bien spéciaux, tels ses Opuscules et ses Lettres. On traduit du latin en français, en anglais, en allemand des parties de ses écrits qui jamais, jusqu'à présent, n'avaient pu être connues que des lecteurs, de plus en plus rares, qui

possèdent à fond la connaissance du latin. On traduit Erasmus même en néerlandais. D'origine hollandaise, Erasmus n'a rien écrit dans cette langue, pas même une lettre. Il ne l'a jamais plus parlée. Ce n'est qu'à son lit de mort, à ses tout derniers instants, qu'il prononça en néerlandais ses dernières paroles. Son entourage en fut si étonné qu'il nous a gardé ce souvenir.

Mais la cause profonde de cette résurrection ne doit-elle pas être cherchée dans une certaine similitude entre son époque et la nôtre ? Car son ami, Thomas Morus, un esprit clairvoyant comme le sien, est l'objet de la même sollicitude de la part des Anglais et les Français se retrempe dans l'étude de Guillaume Budé et de son école, Budé qui fut aussi un correspondant d'Erasmus et qui créa à Paris un collège semblable à celui que fonda Erasmus à Louvain, grâce au mécénat de Jérôme Busleiden. Il semble donc bien que c'est une époque qui réapparaît. Si Morus est Anglais, Budé, Français, Erasmus, par son caractère cosmopolite, brise l'étreinte de ces considérations nationales et particulières. Il fut à son époque un pèlerin, un voyageur ; il parcourut l'Europe, séjourna un peu partout et son œuvre se ressent d'une plus grande largeur de vue, d'horizons plus étendus ; elle est universelle. Chacun, quelle que soit la langue qu'il parle ou son pays, retrouve en Erasmus des reflets de sa propre culture.

Or, au début du XVI^e siècle, l'Europe était secouée comme elle l'est au début du XX^e siècle. On vivait dans l'inquiétude, dans l'angoisse, l'incertitude du lendemain. La vie était troublée. De grandes découvertes étaient venues rompre les habitudes séculaires et provoquer des crises dans les affaires économiques. Des menaces de guerre étreignaient les hommes et assombrissaient leur existence. La soif du luxe et des plaisirs avait créé de nombreux abus et l'Eglise elle-même en était contaminée. Les marches du trône pontifical étaient souillées par des excès divers. Un malaise général pesait sur le monde. On sentait qu'il fallait remettre de l'ordre partout et adapter le monde à des contingences nouvelles. Erasmus fut un de ceux qui cinglèrent avec le plus de force les abus et les excès et il mania en cette occasion l'arme la plus utile quand elle est bien maniée. Il provoqua le rire, il usa de l'ironie, lança des sarcasmes. Telles

furent ses munitions de guerre contre les abus de son temps. Il disséqua son époque à la pointe de sa plume, la piqua dans les plaies et rallia tous ceux qui voulaient réformer le monde et ses mœurs. Il fut le plus fécond artisan de la Renaissance. Il devait aussi soulever autour de lui de violentes animosités, se créer des inimitiés tenaces et astucieuses.

En lisant Erasme au XX^e siècle, on y retrouve de telles similitudes avec notre époque, qu'il faut peut-être chercher là le succès de sa résurrection. De même qu'il y a des sortes de rythmes vitaux, il y a, dans l'histoire, des retours nécessitant des recommencements. L'humanité n'est-elle pas en mal de rajustement ? Et ne faut-il pas chercher de ce côté l'explication de cet engouement actuel pour Erasme ? Ne devient-il pas, dans ces conditions, un conseiller ? Non pas qu'on retrouverait dans ses écrits des « plans » de réorganisation de notre monde détraqué, mais une direction générale de la pensée, un guide philosophique, un stimulant pour les caractères. Ne faut-il pas avant tout que les caractères se corrigent et se dominent, si on veut réformer la vie sociale en général, remettre de l'ordre dans les mœurs, rendre la santé au corps social miné par les ravages des passions ?

Les bons esprits de notre temps sont, comme ils le furent toujours, détachés de l'action politique proprement dite ; mais ils sont touchés par ses sursauts et se préoccupent de rendre à l'humanité ordre, prospérité saine et bonheur. Ils viennent se replonger dans les époques qui furent également bouleversées, afin d'y chercher des exemples. Les penseurs de ces époques deviennent des guides. On les glorifie et on prend prétexte des moindres événements pour convier le monde à se consoler par leur lecture, à se retremper le caractère au contact de leurs idées.

Lisons Erasme. La bonne humeur dont il habille ses critiques, l'élévation de ses pensées, la noblesse de ses sentiments lui donnent un caractère d'humanité qui reste éternel, et qui retrouve périodiquement les aspects de l'actualité.

ALBERT MARINUS.

Desiderius Erasmus Roterodamus.

Epistolae XXII ex rure Anderlaco.

(Les vingt-deux lettres d'Anderlecht)

Me mea fata in has abripuere procellas
Nec tacere mihi licet ! (Ep. 1239)

Erasme.

Mon destin a été d'être emporté dans
ces orages. Et il ne m'est pas permis
de me taire (14 octobre 1521)

Introduction.

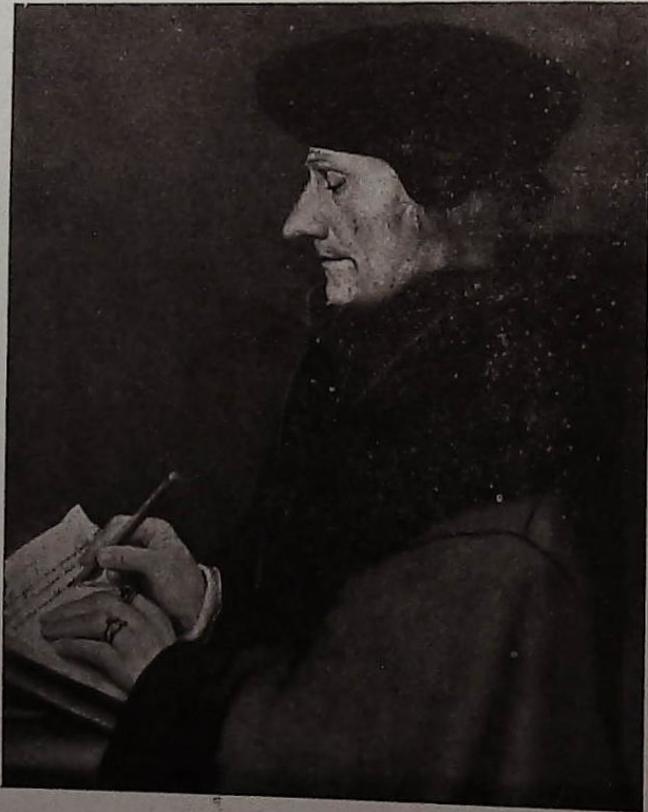
Les vingt-deux lettres d'Érasme contenues dans ce recueil sont datées du 31 mai au 5 juillet, et du 31 août à la fin d'octobre 1521.

Ce recueil est forcément incomplet, et n'a pour ainsi dire, qu'une unité topographique : il ne comprend que les lettres écrites d'Anderlecht ; elles forment deux séries, séparées par un séjour qu'*Érasme* fit à Bruges, en juillet et en août.

Malgré cela, ces lettres sont très intéressantes au point de vue historique.

L'année 1521 est capitale dans l'histoire de l'humanité. Nous sommes alors en pleine Renaissance, mais aussi à l'aube de la Réforme. Or *Érasme* voulait être, de tout son cœur, l'homme de la Renaissance, sans en exclure le point de vue religieux. Mais il ne voulait être que cela. 1521 fut une année tragique pour lui ! Il suffit, pour s'en rendre compte, de lire la lettre 1217, adressée aux théologiens de Louvain. Si *Érasme* n'épouse pas les idées de *Luther*, il ne veut cependant pas prendre parti contre lui. Il adopte le parti de rester « au dessus de la mêlée ». Quoi qu'on en pense, il faut beaucoup de clairvoyance et beaucoup de courage pour se confiner en cette attitude. Dans la lettre 1218, *Érasme* ne craint pas de reconnaître que les enseignements et les avertissements de *Luther* étaient remarquables. On aurait dû en tenir compte.

Depuis quatre ans, *Érasme* était à Louvain. Mais ce séjour, qui lui plaisait tant au début, avait fini par l'exaspérer. Il aurait désiré se consacrer à ses études de prédilection, dans ce milieu universitaire, où il aurait pu rester en dehors de ce qu'il appelait la « tragédie luthérienne ». Mais les événements le tiraient à hue et à dia. On lui offrit un évêché, s'il voulait écrire contre *Luther*. Il refusa. Il s'obstinait à prêcher la conciliation. « Bien souvent, dit-il dans la lettre 1219, on ne se bat que pour des « mots (*Et in hujusmodi contentioneibus, post cruentas rixas*



Portrait d'Érasme par Holbein.
(Musée de Bâle).

« *re discussa, tandem comperitur aliquoties eadem esse par-
tis utriusque sententia, de verbis modo dimicalum
« fuisse !* » Ces paroles ne sont-elles pas saisissantes ?

Lorsqu'une guerre éclatait, lui, aussi, se demandait, avec angoisse, pourquoi le Souverain Pontife n'intervenait pas. « *Ubi Romani Pontificis auctoritas ? Ea, quum quaes-
tus negotium commendatur, potest et angelis et daemoni-
bus imperare ; hic nihil potest apud filios suos a tam per-
nicioso bello coercendos ?... Fortassis olim dicet Carolus
« noster : non putaram bellum rem esse tam pestiferam.
« Sed hoc dictum nimium nobis constabit* ». (Ep. 1238)

Il prévoyait aussi les guerres de religion. Il avait beau prêcher la paix ; ce fut peine perdue. Après la diète de Worms (Avril 1521) où Luther avait défendu son programme, et reconnu ses livres, les dés étaient jetés. Les livres de Luther furent brûlés. Le prudent Erasme affirmait qu'il n'avait jamais eu le temps de les lire. Et maintenant, ce n'était plus permis...

Et cependant, on le soupçonnait, on l'accusait d'être d'accord avec Luther. Il fut exclu des réunions de la Faculté de théologie. Erasme s'accrochait quand même à son rêve : un rêve de charité chrétienne et de tolérance.

Luther, à son tour, jeta au feu la bulle du pape. On suspecta d'hérésie les livres d'Erasme ; on lui demanda d'écrire franchement contre Luther. Il refusa, mais peu à peu, il sentait la colère monter autour de lui comme un raz de marée. La vie à Louvain était devenue impossible. Dans une lettre écrite de Bruges, il dit que, à un moment donné, il aurait dû « ou mourir de chagrin, ou aller se cacher quelque part » (Ep. 1225).

En mai 1521, il se sauva à Anderlecht et vint se réfugier chez son ami P. Wychman, chanoine de St-Pierre, qui habitait la maison du Cygne. En ce moment on achevait la construction de l'église St-Pierre, où St-Guidon devait avoir une chapelle. Anderlecht était un endroit paisible, situé en pleine campagne. Il fallait faire une longue promenade, à cheval, pour arriver à Bruxelles. Erasme installa dans la maison du Cygne ses livres et ses manuscrits. Dans ce milieu calme et sain, il se sentit heureux. Il y jouissait d'une douce quiétude, d'une tranquillité

insoupçonnée, d'une meilleure santé. Anderlecht fut dans sa vie, une oasis.

Il conserva de son séjour un « riant » souvenir. « Le Brabant, écrit-il en avril 1522 à Glapion (le confesseur de Charles V), me sourit beaucoup, et surtout ce village d'Anderlecht » (*Mihi vehementer arridet Brabantia, et praesertim rus illud Anderlacense*. Ep. 1275).

Et naturellement Erasme se mit à écrire. Écrire était sa fonction normale.

Ces vingt-deux lettres datées d'Anderlecht ne sont assurément qu'un minuscule fragment de la volumineuse correspondance d'Erasme, qui comprend, jusqu'au 31 juillet 1530, 2356 lettres, toutes recueillies, par ordre de date, dans l'œuvre monumentale de P. S. Allen.

Ces lettres d'Anderlecht sont remarquables. A cette époque, il n'y avait ni congrès, ni revues scientifiques. Les savants s'écrivaient, pour se tenir au courant des idées. Leurs lettres étaient destinées à la publicité. Mais il fallait compter avec l'excommunication, avec le bûcher. Aussi était-il indispensable de peser chaque mot, de retourner sept fois sa plume dans l'encrier, avant de rien affirmer, de ne pas attirer sur soi la foudre. Il fallait se garer, de l'Inquisition et du bras séculier.

Mainte lettre est une longue étude, et ne fut pas improvisée, ni écrite en un seul jour. Certaines lettres sont des études biographiques, des attaques, ou des défenses. Quelques unes sont écrites à des amis ; ce sont les plus amusantes. Plusieurs passages font penser à des *Colloques*.

Certaines lettres peuvent même se contredire. Dans la lettre 1218, adressée le 5 juillet 1521 à Rich. Pace — lettre, qui n'a pas été publiée du vivant d'Erasme — Jér. Aléandre est traité comme un ennemi. Mais dans la lettre 1236, adressée le 25 septembre 1521 à Paul Bombasius, on entend un autre son de cloche. C'est que Aléandre était le nonce du pape, et cette lettre devait être mise sous les yeux du pape. Le moment était venu d'être bon diplomate !

Cette correspondance est donc des plus variée. Dans telle de ses lettres, Erasme fait le portrait de quelques professeurs de Louvain ; dans telle autre, il donne des conseils à un jeune chartreux... qui fait des vers. Il s'intéresse aussi

à l'éducation et à l'instruction des femmes. Dans toutes ces lettres, on retrouve le style clair et pur de l'excellent latiniste qu'était *Erasme*, sa finesse, son humour (voyez ses réflexions à propos d'un livre égaré, que l'on a si soigneusement « mis de côté » qu'on ne parvient plus à le retrouver) (Ép. 1237) son ironie, sa haine de l'hypocrisie, son horreur de la guerre (cette « grande illusion »). On y trouve sa confiance dans le jugement de la postérité (*Quid ego promeritus sim vigiliis meis, posteritas aequior iudicabit* (Lettre aux théologiens de Louvain). On y retrouve ses amitiés, notamment pour *G. Budé* et pour *Th. More*.

La correspondance d'*Erasme*, quand elle sera complète, vaudra la peine d'être étudiée au microscope. Ce travail ci présente des lacunes. Tel correspondant est resté inconnu, jusqu'à nouvel ordre. Telle lettre peut être une réponse à une autre lettre, qui ne figure pas ici. Telle autre fait allusion à un événement ou à un personnage, que nous ne pouvons signaler que très sommairement. Ce recueil n'est donc qu'une contribution discrète à un travail d'ensemble éventuel. Dans l'ouvrage de *P. S. Allen*, ces lettres portent les numéros 1208 à 1212 ; 1214 à 1221 ; 1232 à 1240. La lettre 1213 a été adressée à *Erasme*, de Rome ; elle ne lui parvint que beaucoup plus tard. (Elle est datée du 20 juin). *Erasme* interrompit son séjour à Anderlecht, entre le 10 juillet et le 31 août. Les lettres 1222 à 1231 sont datées de Bruges. La lettre 1222, datée du 10 juillet, est adressée par *J. L. Vives* à *Erasme*.

Ces vingt-deux lettres sont adressées à vingt correspondants, dont voici la liste alphabétique : *Barbirius* (2 lettres) *Bombasius*, *Bucho*, *Budé*, *Everardus*, *Goclenius*, *Guillard*, *Harst*, *de Hertogenbosch*, *de Hornes*, *Hugenoys*, *Jonas*, *More*, *Mountjoy*, *Ofhuys*, *Pace* (2 lettres), *Rescius*, *Schudelinus*, *Tayspil*, et les *Théologiens de Louvain*.

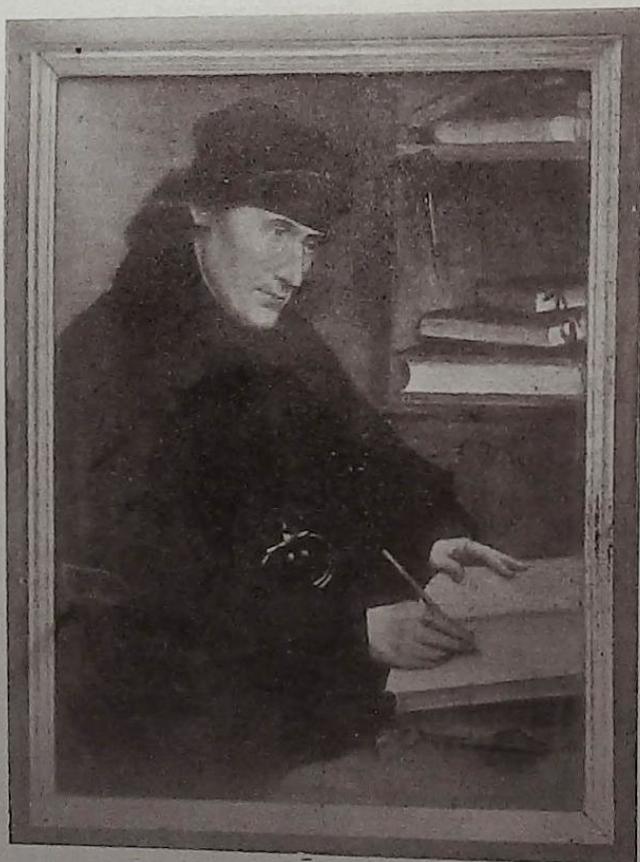
Ces lettres montrent qu'*Erasme*, réfugié à Anderlecht, n'a pas voulu se taire ; il a été la voix qui a fait appel à l'empereur et au pape. Et si cette voix n'a pas toujours été écoutée, on peut dire cependant, qu'en ce moment tragique, *Erasme* a été la conscience de l'humanité.

C. Sobry.

Les vingt-deux lettres d'Anderlecht.

(Ordre chronologique).

Ép. 1208, à Maximilien de Hornes,	31 mai 1521.
Ép. 1209, à Conrad Goclenius,	8 juin 1521.
Ép. 1210, à Richard Pace,	11 juin 1521.
Ép. 1211, à Jodocus Jonas,	13 juin 1521.
Ép. 1212, à Louis Guillard,	13 juin 1521.
Ép. 1214, à Livinus Hugenoys,	21 juin 1521.
Ép. 1215, à Charles Harst,	22 juin 1521.
Ép. 1216, à Peter Barbirius,	26 juin 1521.
Ép. 1217, aux théologiens de Louvain,	juin 1521.
Ép. 1218, à Richard Pace,	5 juillet 1521.
Ép. 1219, à W. Blount, lord Mountjoy,	juillet 1521.
Ép. 1220, à Thomas More,	juillet 1521.
Ép. 1221, à Daniel Tayspil,	5 juillet 1521.
Ép. 1232, à Nic. de Hertogenbosch,	31 août 1521.
Ép. 1233, à Guillaume Budé,	septembre 1521.
Ép. 1234, à Jean Schudelinus,	4 septembre 1521.
Ép. 1235, à Peter Barbirius,	23 septembre 1521.
Ép. 1236, à Paul Bombasius,	25 septembre 1521.
Ép. 1237, à Bernard Bucho,	24 septembre 1521.
Ép. 1238, à Nic. Everard,	octobre 1521.
Ép. 1239, à Gabr. Ofhuys,	14 octobre 1521.
Ép. 1240, à Rutger Rescius,	octobre 1521.



Portrait d'Erasme par Quentin Metzys.

Ep. 1208. A Maximilien de Hornes.

Anderlecht, 31 Mai 1521.

Clariss. D. Maximiliano, Domino de Hornes et de Gasbeek, Erasmus Rot. S. P. (1) ().*

Très illustre seigneur, le charme de cet endroit et l'incroyable bonté de mon hôte me rendent des forces, et me raniment, au point qu'il me semble que je revis tout à fait (2). A cela s'ajoute la très aimable société de *Leonard* (3) qui forme et qui élève votre jeune fils, avec un cœur tout paternel.

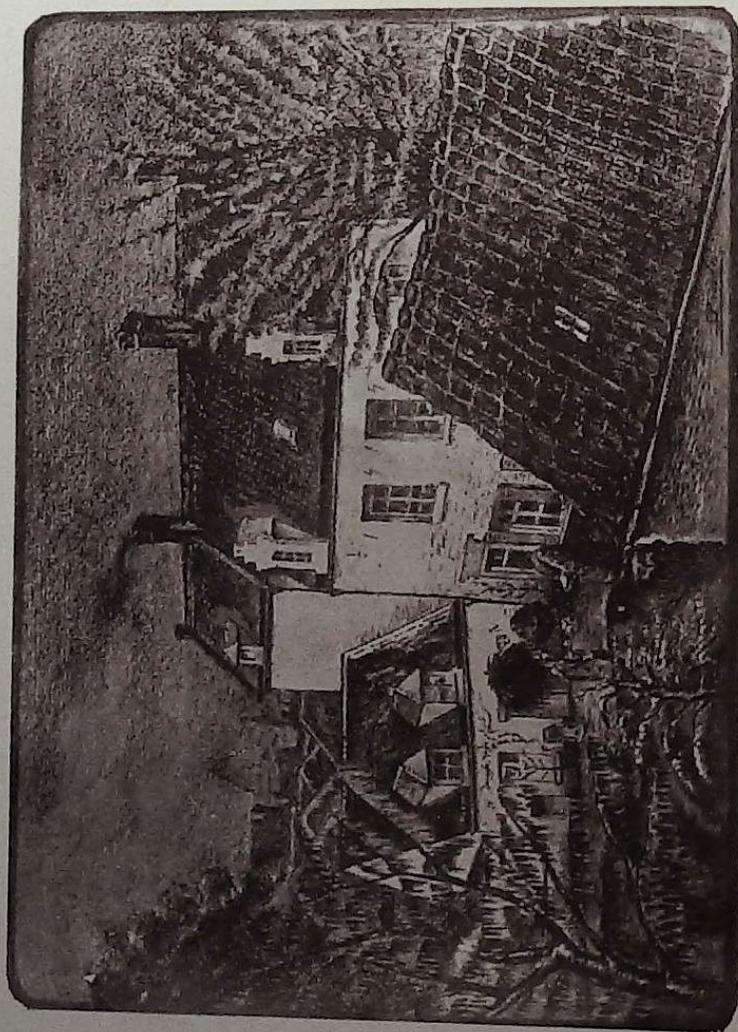
D'après les paroles du Scholastique, je pense souvent que V. Altesse est bien disposée à mon égard ; or, plus je vous dois pour cela, moins je le mérite. Puissé-je trouver une occasion de vous prouver à mon tour combien mon cœur vous est reconnaissant.

Je passerai peut-être trois mois ici ; car j'y ai fait transporter toute ma bibliothèque.

Entretemps, si je peux par mes conseils ou mon activité aider votre fils dans ses études, je sais quels sont les devoirs d'un homme reconnaissant, et je n'y manquerai point. Le caractère de l'enfant plaît beaucoup ; mais auprès de qui, et par qui il sera instruit, cela a une grande importance.

Je prie pour que le ciel vous accorde une destinée qui soit plus digne de votre cœur. Que votre Altesse et Madame de Hornes, votre très noble épouse, se portent bien.

(*) Les notes sont réunies à la suite de chaque lettre.



Maison d'Érasme à Anderlecht, dite Maison du Cygne, avant sa restauration.
(Dessin de Friadt).

A Anderlecht, le lendemain de l'Eucharistie (31 mai) 1521.

Votre tout dévoué Érasme, de sa propre main, en toute hâte.

Erasmus Vost huius.

(1) *Max. de Hornes*, chambellan de Charles V, ambassadeur auprès du duc de Gueldre. Il est question, dans la lettre, de l'un de ses trois fils.

(2) Mon hôte à Anderlecht : *Peler Wychman*, chanoine et maître d'école de l'église St-Pierre † 1535).

(3) *Leonard*, probablement *Casimbrotius*, ou *Casperolus* de Bruges. *Leonard Casembroot*, 1495-1558, fut bourgmestre de Bruges ; homme instruit, de qui *Érasme* fait encore l'éloge en 1533.

Ep. 1209. A Conrad Goclenius.

Anderlecht, 8 juin 1521.

Erasmus Roterodamus D. Conrado Goclenio S. (1).

Je voudrais vous rappeler qu'il faudrait louer pour moi une maison, qui serait confortable et qui aurait un jardin. A ce sujet vous pouvez communiquer avec *Dorpius* (2). Car même si je partais pour l'Allemagne cet automne, à cause du nom, (le texte donne ici : *ob nomen*) (3), je désirerais avoir un nid tout prêt à Louvain. J'envoie le livre que demande *Rulgerus* (4). Vous rendrez les lettres au Suisse (*Jérôme Froben* ?) Portez-vous bien.

8 juin 1521.

Veuillez recevoir de ce *saphano camisiam* (?) *imperfectam*, que m'a envoyé la femme de Froben. Il me semble qu'en effet il l'a *qualificasse* (?) pour lui (5).

(1) *Conrad Goclenius*, professeur de littérature latine au collège de *Busleiden* (à Louvain), était un grand ami d'Erasme ; il était mentionné parmi ses exécuteurs testamentaires, et la dernière lettre d'Erasme du 28 juin 1536, lui est adressée. On trouve son portrait dans le *Ciceronianus*.

(2) *Dorpius* = *Martin van Dorp* (1485-1525) de Naaldwijk, prof. de théologie à Louvain, chanoine de St-Pierre, recteur de l'Université en 1525. Malgré les excitations de ses collègues, *Dorpius* resta en bons termes avec *Erasme*, qui fit une épitaphe en son honneur.

(3) Il s'agit probablement de son travail sur le Nouv. Test.

(4) *Rulgerus* = *Reegeer Ressen* († 1545) de Maeseyck, étudia à Paris et à Louvain, devint correcteur chez Th. Martens, le fameux imprimeur de Louvain. Devint l'ami d'Erasme, lorsque celui-ci arriva à Louvain en juillet 1517. *Rescius* devint en 1518 prof. au Collège des 3 langues. En 1527, François II voulut le charger du cours de Grec au Collège des 3 langues à Paris ; *Rescius* refusa. *Nic. Clénard* (Cleynaerts, de Diest) fut son élève.

(5) *Accipe ab hoc saphano* (le messenger ?) *camisiam imperfectam, quam mihi misit uxor Frobenii* (*Froben* est l'imprimeur d'Erasme à Bâle). *Videtur enim hic illam sibi qualificasse*. Le sens exact de ce P. S. m'échappe. Il y aura peut-être, parmi les lecteurs, une âme charitable qui le comprendra mieux, et qui voudra bien l'expliquer.

Ep. 1210. A Richard Pace.

Anderlecht, 11 juin 1521.

Erasmus Rot. Ricardo Pacaeo S. D. (1).

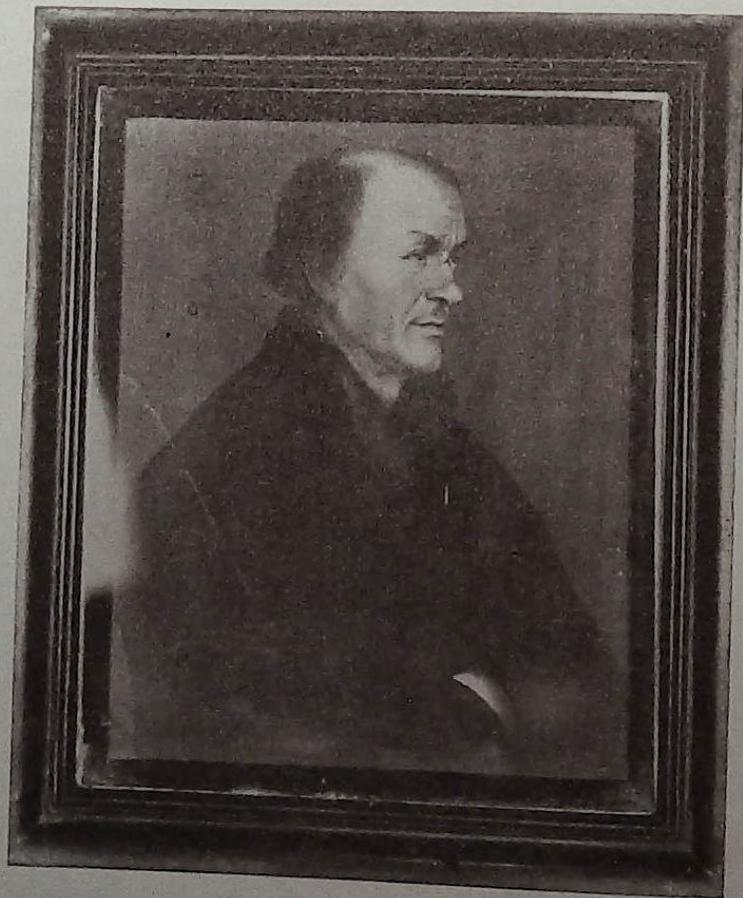
Plusieurs savants m'écrivent de l'imprimerie de *Froben* que les *Proverbes* de *Polydore Vergil* (2) sont imprimés en formules majuscules, sur un papier si beau, que *Froben* n'a jugé aucun autre travail digne de plus d'honneur et de plus de soin. Il ajoutera l'ouvrage *De Rerum Inventoribus*, publié avec le même souci de bien faire. Et il fait cela, parce que je l'y ai engagé ; je l'y ai même poussé. Car il avait bel et bien, par son fils Jérôme, renvoyé l'ouvrage à Anvers, et aucune raison n'a pu le décider à entamer ce travail. L'un et l'autre livres paraîtront sous de bons auspices, au prochain marché de Francfort. Qu'il y aille maintenant, *Polydore*, et qu'il ajoute foi aux bourdonnements des gens qui prétendent que j'en veux à sa gloire !

J'apprends que *Thomas More*, le conseiller du Roi, est nommé son trésorier. Ce n'est pas seulement une charge honorifique ; elle comporte un traitement qui n'est pas méprisable. Ainsi que je le vois la cour lui réussit si heureusement que j'ai pitié de lui ! Mais ce qui me réjouit, c'est qu'il me fait espérer que je le verrai encore une fois, d'ici au mois d'Août.

Mais il y a une chose, mon cher Pace, qui me tourmente fort, c'est que je n'apprends rien des *commentaires* laissés à Rome (3). Je vous en prie, qu'aucune dépense ne vous empêche de les faire revenir ici. Cela ne se fera pas à vos frais : les frais vous seront remboursés jusqu'au dernier sou. Si seulement le 2^{me} livre des *Antibarbari* revenait, je supporterais facilement la perte des autres. Portez-vous bien.

A la campagne, à Anderlecht.

11 juin 1521.



Froben, imprimeur de Bâle, éditeur des œuvres d'Érasme.

(1) *Richard Pace*, ami d'Érasme, doyen de St-Paul, à Londres, secrétaire de *Wolsey* et du roi Henri VIII.

(2) *Polydore Vergil*, prêtre italien, auteur d'un volume de *Proverbia*, en 1498, et d'un livre : *De Rerum inventoribus*, en 1499, qui fut mis à l'index. Il vécut longtemps en Angleterre, où il eut des prébendes, et dont il écrivit l'histoire (jusqu'en 1550). Il eut de bonnes relations avec *Érasme*.

(3) Il s'agit probablement de l'ouvrage : *Antibarbari*, que *Pace* avait égaré durant son séjour en Italie. (*Les barbares*, bien entendu, sont les ennemis des humanistes).

Ep. 1211. A Jodocus Jonas.

Anderlecht, 13 juin 1521.

Eras. Rot. Jodoco Jonae Erphordiensi S. D. (1).

Puisque vous insistez, mon excellent ami, pour que je vous fasse en peu de mots une peinture rapide de la vie de *John Colet*, je le ferai d'autant plus volontiers, que je soupçonne que vous désirez posséder quelque remarquable exemple d'une vie pieuse, que vous puissiez prendre comme modèle pour votre vie. Certes, mon très cher *Jonas*, tout en reconnaissant que j'ai eu des relations avec beaucoup d'hommes, dont j'appréciais hautement la noblesse de caractère, je dois dire que je n'en ai jamais vu, dans le caractère desquels je n'eusse pas à regretter l'absence de je ne sais quelle pureté chrétienne, chaque fois que je les comparais à la sincérité de ces deux hommes, que j'ai eu la chance de connaître, l'un dans la ville de l'Artois qui s'appelle *St-Omer*, lorsque la peste (sous ce rapport, elle fut une bonne fortune pour moi) m'avait chassé de Paris, et envoyé en cette ville ; et l'autre en G^{de} Bretagne, où l'affection de *Mountjoy* m'avait attiré. Vous ferez certes, une opération avantageuse, et je sais que vous en êtes très friand : au lieu d'un, je vous en donnerai deux !

Le premier dont je parle est *Jean Vitrier*, de l'ordre des *Franciscains* — car il était tombé dans ce genre de vie dès son adolescence — ; à mon avis, il n'est sous aucun rapport inférieur à *Colet* ; si ce n'est qu'il ne put se rendre utile à un aussi grand nombre de personnes, à cause des obligations de sa règle. Il était âgé d'environ 44 ans, quand je fis sa connaissance ; et tout de suite il conçut de l'amitié pour moi, qui étais très différent de lui. Il jouissait d'une grande autorité auprès des gens les plus distingués, et il était très bien vu des gens haut placés ; d'une taille haute et élégante, doué d'une nature heureuse, et d'un caractère si noble, que rien n'était plus « humain » que lui. Étant enfant, il s'était abreuvé des arguties de *Duns Scot*. Il ne les désapprouvait pas absolument, parce que quelques unes

ont de la finesse, bien qu'elles soient dites en termes peu choisis ; mais il n'en faisait pas beaucoup de cas. Du reste, quand il avait la chance de goûter quelque passage de *St-Ambroise*, de *St-Cyprien*, de *St-Jerôme*, il est étonnant de constater combien il dédaignait celles là, en comparaison de ceux-ci. Dans la littérature sacrée, il préférait à tout autre esprit celui d'*Origène* ; et comme je le taquinais, en disant que je m'étonnais qu'il eût du plaisir à lire les écrits d'un hérétique, il me répondit avec une vivacité surprenante : « il n'est pas possible que le *St-Esprit* n'ait pas « habité ce cœur, d'où sont sortis tant de livres si savants, « écrits avec tant d'ardeur ».

Pendant il n'approuvait pas du tout cette règle de vie dans laquelle, par l'ignorance de son âge, il était tombé, ou vers laquelle il avait été entraîné ; souvent il me disait que c'était une vie de sots, plutôt que de religieux, que de dormir, se réveiller, se rendormir, parler, se taire, aller, revenir, manger, cesser de manger, au son de la cloche, enfin, de tout faire selon une ordonnance humaine, plutôt que d'après la règle du Christ ; que rien n'était plus injuste qu'une égalité établie entre des gens si inégaux, surtout, parce que, souvent des intelligences célestes et nées pour de meilleures choses y sont ensevelies sous un tas de cérémonies et de réglemens humains, et sont parfois même victimes de l'envie. Toutefois il n'a jamais poussé quelqu'un à quitter ce genre de vie, et ne l'a jamais tenté lui-même ; il était prêt à tout supporter plutôt que de causer un ennui à quelque mortel ; il a renouvelé, en cela aussi, l'exemple de son *St-Paul*. Et jamais il n'y avait aucune injustice qu'il n'eût supportée avec la plus grande joie, par suite de son désir de sauvegarder la paix.

Il avait étudié à fond les livres sacrés et surtout les *Épîtres* de *St-Paul*, au point que personne ne connaissait, comme lui, sur le bout des doigts, les discours de son saint préféré. Vous lui auriez donné le début de n'importe quelle partie, il aurait aussitôt poursuivi le texte entier de l'*Épître*, sans aucune erreur. Il savait par cœur une grande partie de *St-Ambroise*. Il est à peine croyable que sa mémoire ait embrassé aussi une telle quantité des textes des autres vieux auteurs orthodoxes. Ce qui lui donnait cette supériorité, c'était d'une part une mémoire naturellement heureuse, et d'autre part une incessante méditation.

Comme je lui demandais un jour familièrement comment il préparait son esprit quand il devait prêcher, il me répondit qu'il avait l'habitude de prendre en main *St-Paul*, et qu'il se plongeait dans cette lecture jusqu'à ce que son cœur s'enflammât. Il se maintenait en cet état, adressant en outre à Dieu de brûlantes prières, jusqu'à ce qu'on vînt l'avertir que le moment était venu de commencer. Généralement il ne divisait pas ses sermons : chose que l'on fait ordinairement comme s'il n'était pas permis de faire autrement ; de sorte que fréquemment on fait une sorte de répartition glaciale. Il est évident que toute cette préoccupation de faire des distinctions donne une froide rigidité au discours ; et fournissant une preuve d'artifice, elle diminue la confiance que l'on a dans le prédicateur. Mais lui, dans le torrent ininterrompu de son sermon rattachait la *Ste Épître* à l'Évangile, de sorte que l'auditeur retournait chez lui, et plus instruit, et plus enflammé pour une ardente piété. Et il ne se livrait pas à de folles gesticulations, ni à des vociférations tumultueuses, mais puisait toutes ses paroles en lui-même, de sorte que l'on sentait qu'elles partaient d'un cœur ardent et simple mais sobre, et nulle part il ne traînait jusqu'à ennuyer son public, et ne se lançait dans de multiples citations de noms, à la manière dont maintenant on confectionne des centons, qui sont de glace, à coups d'extraits de *Scot*, de *St-Thomas*, de *Durand*, des codes du droit civil ou canon, tantôt de philosophes et tantôt de poètes, afin de faire croire au peuple qu'on sait tout. Tout sermon qu'il prononçait était plein de la Sainte Écriture ; « expectorer » quelque chose il ne le pouvait pas. Ce qu'il disait il l'aimait.

Une ardeur incroyable d'entraîner les mortels vers une sincère philosophie du Christ animait cet homme. Par ses travaux, il espérait obtenir la gloire du martyr. C'est pour cela — ainsi que je l'ai su par ses amis les plus intimes — qu'il avait un jour obtenu de ses chefs la permission de partir pour des pays où le Christ est, ou bien ignoré, ou honoré sans piété, estimant qu'il serait heureux, si, en entreprenant cela, il méritait la palme du martyr. Mais au milieu de son voyage il fut rappelé, comme s'il avait entendu une voix venue du ciel : « Reviens, Jean ; le martyr chez les tiens ne te manquera pas ! » Il obéit à l'oracle et il

apprit bientôt que ce que cette voix lui avait prédit était vrai. Il y avait là un petit couvent de petites sœurs, où la discipline de toute la vie religieuse était tombée tellement bas, que c'était un lupanar plutôt qu'un monastère. Et cependant il y avait là des sœurs qui pouvaient et qui désiraient être guéries. Pendant qu'il les exhortait et les rappelait au Christ par de nombreux sermons, huit d'entre ces malheureuses avaient conspiré, et, ayant épié cet homme, l'entraînent dans un endroit écarté, et là, l'ayant ligoté, l'étranglent. Et elles ne s'arrêtent pas avant que des passants — je ne sais qui — interviennent et interrompent la criminelle entreprise. Et il était déjà inanimé ; et c'est à peine si l'on parvint à lui rendre la respiration. Cependant nulle part il ne s'en plaignit, pas même à ses amis intimes, et il ne négligea aucun des devoirs par lesquels il a l'habitude d'aider au salut de ces femmes ; même il ne montra jamais un visage qui exprimât contre elles plus d'amertume que d'habitude. Il connaissait l'instigateur de cette conspiration. C'était un théologien Jacobite, évêque suffragant de l'évêque de *Morinie* (Arras, Terouenne, etc.) un homme qui, au su de tous, menait une vie impie. Et jamais il ne prononça une parole désagréable contre celui là, bien que nul genre d'hommes ne lui fût plus odieux, que ceux qui se déclarent docteurs et guides de la piété, et qui, par leurs mœurs et leur doctrine impie, détournent le peuple du Christ.

Il lui arrivait de prêcher sept fois en un jour, et jamais la matière d'un sermon érudit ne lui manquait, quand il fallait parler du Christ. Cependant toute sa vie n'était pas autre chose qu'un saint sermon. S'il lui arrivait d'assister à un dîner, il était vif, et pas du tout d'humeur sombre ; mais de telle manière que jamais il ne donnait l'apparence de la légèreté ou de la sottise, et encore beaucoup moins de l'excès ou de l'intempérance. Dans sa conversation il mêlait l'érudition ; elle était, la plupart du temps, religieuse, et contribuait à inspirer la piété. Tels étaient ses discours, lorsque quelqu'un allait le trouver, ou que lui-même se rendait en visite. S'il avait un voyage à faire, il avait des amis puissants, qui lui fournissaient parfois, pour son déplacement, un mulet ou un cheval, afin qu'il pût causer plus à l'aise ; et alors cet excellent homme,

l'esprit tout réjoui, faisait entendre des choses qu'on ne pourrait pas même évaluer en pierres précieuses. Personne n'était triste en prenant congé de lui ; au contraire, il ne laissait partir personne sans l'avoir rendu meilleur, et plus animé d'amour pour la piété.

En rien on ne pouvait discerner chez lui la poursuite d'un intérêt personnel ; il n'était esclave ni de son ventre, ni de l'ambition, ni de l'avarice, ni de la volupté, ni de la haine, ou de l'envie, ni d'aucun mauvais sentiment. Quoiqu'il arrivât, il rendait grâces au Seigneur ; et il n'avait d'autre joie que d'avoir pu faire brûler des cœurs pour la piété évangélique. Et ses efforts ne furent point vains. Il avait gagné au Christ de nombreux hommes et de nombreuses femmes ; et leur mort a prouvé, combien ils différaient du vulgaire troupeau des chrétiens. On aurait pu voir ses disciples mourir avec la plus grande joie spirituelle, et chanter au moment de mourir, un véritable chant du cygne, manifestant tout ce que renfermait un cœur tout enflammé d'un feu divin ; alors que les autres, après l'achèvement des cérémonies et le déroulement de toutes ces solennelles protestations, qu'ils fussent croyants ou non, exhalaient leur âme. L'éminent médecin de cette ville, *Ghisbert*, peut en témoigner ; lui aussi est un fidèle ami de la vraie piété ; il assista à la mort de plusieurs disciples de chacune des deux écoles.

Quelques fidèles de son troupeau s'étaient groupés autour de lui, mais c'était plutôt un petit nombre ; et lui, de même que le Christ, ne put pas réaliser parmi les siens, beaucoup de grandes œuvres. Car en général, ceux qui par leur doctrine apportent beaucoup de provisions pour la cuisine, sont mieux accueillis que ceux qui recrutent un grand nombre d'âmes pour le Christ. Non seulement, ce cœur très pur et qui était vraiment consacré au Christ comme un temple, avait horreur de tous les vices, mais encore il exérait surtout la volupté, au point d'être gravement blessé rien que par une allusion à de telles choses, tant il était loin de pouvoir supporter des propos honteux. Il ne se livrait jamais à ces odieux hurlements contre les vices du vulgaire, et ne rapportait jamais rien des confessions secrètes ; mais il faisait une telle peinture du portrait d'un honnête homme, que chacun reconnaissait en silence

sa propre indignité. Sa prudence, son désintéressement, son adresse étaient admirables, quand il donnait des conseils. Il n'entendait pas très volontiers des confessions secrètes ; mais en ces circonstances aussi il servait la charité ; il détestait ouvertement les confessions angoissées et souvent répétées.

Il accordait peu d'importance à la superstition et aux cérémonies ; il usait sobrement et avec actions de grâces, de n'importe quelle nourriture. Son vêtement n'était en rien différent de ceux des autres. Il avait l'habitude parfois, et pour sa santé, de faire une promenade, s'il sentait que son corps était alourdi par quelque « humeur ». Un jour donc, qu'il terminait avec son compagnon, la série de prières matinales et qu'il se sentait, peut-être à cause de son jeûne de la veille, un malaise à l'estomac, il entra dans une maison voisine et prit quelque nourriture ; et poursuivant son chemin, il continuait à prier. Alors, comme son compagnon pensait qu'il fallait reprendre toutes les prières depuis le début, parce qu'il avait pris de la nourriture alors que les prières de la première heure n'étaient pas terminées, il déclara gaiement que rien de mal n'avait été commis, que bien au contraire le bon Dieu y trouverait quelque avantage. « Avant cela, dit-il, nous avons prié « languissamment et indolemment ; maintenant nous allons « lui réciter des hymnes spirituels avec des cœurs joyeux. « Et il se plaît à ces sortes de sacrifices, qui lui sont offerts « par un donateur qui est de bonne humeur ».

Comme je séjournais à cette époque chez *Antoine de Bergues* (2) abbé de St-Bertin, où l'on ne déjeunait qu'après midi, et que mon estomac ne supportait pas une si longue abstinence (c'était à l'époque du carême) et surtout comme j'étais plongé dans mes études, j'avais coutume, avant le déjeuner, de soutenir mon estomac par quelque petit breuvage tiède, afin de lui permettre d'attendre l'heure du déjeuner. Comme je consultais *Vitrier (illum)* pour savoir si c'était chose permise, lui, ayant consulté du regard afin de ne pas commettre d'offense, son compagnon, qui était un laïque : « Bien sûr, dit-il, vous feriez un péché, « si vous ne le faisiez pas, et si, faute d'un peu de nourriture, vous négligiez vos études, et faisiez du tort à votre « cher petit corps ».

Comme le pape Alexandre, d'un jubilé unique en avait fait deux, afin d'avoir un profit plus abondant, et que l'évêque de Tournai avait racheté la dispensation de ce jubilé, argent comptant, et à ses risques et périls, les commissaires déployèrent tous leurs efforts pour que l'Évêque ne perdît pas le capital ; bien plus, pour qu'un bénéfice — que l'on n'aurait pas à regretter — vint s'y ajouter. Alors, on fit surtout appel pour jouer les rôles de la pièce, à ceux qui, dans leurs sermons, étaient sympathiques à la foule. Notre homme, s'apercevant que dans les trésors on amassait ce qui auparavant servait à aider les pauvres gens, ne désapprouvait pas ce que le Pontife accordait, mais ne l'approuvait pas non plus. D'ailleurs ce qu'il blâmait, c'était que les malheureux seraient privés de leur secours habituel ; il condamnait la sottise de ceux qui croyaient, qu'en jetant de l'argent dans le trésor, ils étaient débarrassés de leurs péchés.

Enfin, les commissaires lui offrirent cent florins pour la construction d'une église, car alors on en construisait une dans son monastère, afin que s'il ne voulait pas recommander les indulgences papales, du moins il ne parlât pas de choses qui feraient du tort. Alors l'homme fut comme inspiré d'un souffle sacré : « Allez vous en, dit-il, allez vous en, Simoniaques, avec votre argent ! Ou bien, me prenez vous pour quelqu'un, qui pour un peu d'argent, supprimerait la vérité évangélique ? Si elle cause quelque dommage à votre trafic, pour moi, le soin des âmes a plus d'importance, que le souci de votre profit ». Ces hommes à la mauvaise conscience reculèrent devant l'énergie d'un cœur évangélique ; mais entretemps, contre toute attente, au point du jour fut affichée une excommunication ; elle fut cependant arrachée par un habitant avant d'être connue d'un grand nombre de gens.

Vitrier n'était pas du tout effrayé par ces menaces, et avec la plus grande tranquillité d'esprit, il instruisait le peuple, et célébrait la messe, et ne montrait aucune crainte à cause de cet anathème, qui était lancé contre lui parce qu'il avait prêché le Christ. Bientôt il fut convoqué auprès de l'évêque. Il obéit à son évêque ; il vint accompagné d'un collègue, et point du tout inquiet pour lui-même. Cependant, à son insu, les habitants de la ville avaient

placé sur la route des postes de cavalerie, pour qu'on ne le saisît point dans une embuscade, afin de le jeter dans une caverne. Quelle n'est pas l'audace, en effet de la *soif sacrée de l'or* ? L'évêque lui objecta quelques articles, que l'on avait recueillis dans ses sermons. Il répondit vigoureusement et satisfit l'évêque. Quelque temps après, il fut de nouveau cité à comparaître ; on lui fit encore plus d'objections. Après avoir aussi répondu à celles-ci, il demandait pourquoi les accusateurs n'étaient pas là, afin d'accuser à leurs risques et périls, déclarant qu'il était déjà venu deux fois se présenter par respect pour lui, parce qu'il était évêque, mais qu'il ne viendrait pas une troisième fois, s'il était convoqué dans les mêmes conditions ; qu'il avait, chez lui, meilleure besogne à accomplir. C'est ainsi qu'on lui laissa sa liberté de penser (*suo ingenio relictus est*) soit parce qu'il n'offrait pas de prise, pour qu'on pût lui faire du tort, soit parce qu'on craignait une révolte dans le peuple, où les plus braves gens étaient tous absolument convaincus de son honnêteté, chose que toutefois il n'ambitionnait pas du tout.

Vous demanderez bientôt, je le sais, quelle fut la fin de cet homme. Non seulement il déplut aux commissaires mais aussi à quelques uns de ses frères ; non parce qu'ils n'approuvaient pas sa vie, mais parce que sa vie était trop belle : trop, pour être utile à leurs intérêts ! Tout entier, il se consacrait au gain des âmes ; quant à l'installation d'une cuisine, ou à la construction des murs, au recrutement des jeunes gens fortunés, pour cela il était plus négligent qu'ils ne l'auraient voulu. Cependant cet excellent homme ne négligeait pas ces choses, mais ne s'en occupait que s'il s'agissait d'une nécessité urgente ; il ne s'en préoccupait pas comme la plupart des gens, tout de travers. Même il avait une fois laissé échapper un « thon » (un gros poisson). C'était un courtisan, et qui avait tout à fait les mœurs d'un courtisan, se vautrant hors de chez lui, dans tous les lits, commettant des adultères ça et là, et abandonnant sa femme, qui était née d'une famille illustre, et mère de plusieurs enfants. Il arriva — l'occasion fait le larron, — qu'elle aussi fût séduite ; aussitôt, il repoussa cette femme, dès sa première chute, lui qui s'était par tant de chutes. Elle tomba enfin de faute en

trouva bientôt dans une extrême misère ; et cette femme déshonorée devint par surcroît la proie du mal qu'on appelle le mal français. *Vitrier* essaya en vain de rétablir la bonne entente entre le mari et la femme ; et cet homme cruel ne se laissa fléchir ni par respect pour sa famille, ni par affection pour les enfants communs, ni par sa propre conscience, lui qui, par tant d'adultères et par sa négligence avait fait naître cette occasion. *Vitrier* abandonna cet homme misérable. Peu de temps après, celui-ci lui envoya, conformément à la coutume, une épaule de porc. D'ailleurs Jean — car alors il remplissait la fonction de Père Gardien — avait ordonné au portier de ne rien accepter, sans l'avoir appelé. Quand le cadeau arriva, il fut donc appelé. Alors, aux serviteurs, qui présentaient le cadeau au nom de leur maître : « Rapportez, dit-il, votre paquet d'où vous l'avez apporté. Nous n'acceptons pas les présents du diable ».

C'est pourquoi, bien que l'on n'ignorât pas que sa vie et sa doctrine étaient un séminaire remarquable de piété évangélique, parce que cela n'était pas suffisamment profitable à la prospérité de la cuisine, il reçut l'ordre de se démettre de ses fonctions de Gardien (il ne demandait pas mieux) et on le remplaça par quelqu'un, que je connais, que l'on était allé chercher ailleurs ; je ne dirai pas quel homme c'était, ni combien il différait de son collègue — en somme je trouve que c'était quelqu'un à qui aucun homme prudent ne voudrait confier son jardin potager — ou bien on l'imposa parce qu'on voulait s'en débarrasser (dans sa situation précédente) ou encore parce qu'il paraissait mieux approprié à cette fonction-ci. Ensuite, comme à force de vivre ensemble, certains fidèles se révélaient de temps en temps, qui étaient entraînés par le même esprit et travaillaient plus à répandre la charité chrétienne qu'à enrichir le garde-manger, on rélégua notre homme à Courtrai, dans un petit couvent de nonnes ; là, autant qu'il le put, toujours semblable à lui-même, instruisant, consolant exhortant, il termina ses jours, dans la félicité, ayant laissé quelques petits livres écrits en français qu'il avait tirés des auteurs sacrés ; et je ne doute pas que ces livres n'aient été tels qu'étaient sa vie et son éloquence. Et cependant, j'entends maintenant qu'il est condamné par quelques uns, qui pensent que c'est pour le peuple une chose bien dange-

reuse que de lire autre chose, que les sots récits d'histoires ou les songes des moines. Une étincelle de sa doctrine vit encore dans les cœurs de beaucoup d'hommes, et si vous les comparez avec les autres, vous direz que ceux-ci ne sont pas des chrétiens, mais des juifs. Cet homme éminent est traité dédaigneusement par les siens ; s'il avait pu avoir la chance d'être le collègue de l'apôtre *St-Paul*, je ne doute pas que *St-Paul* ne l'eût préféré à son *Barnabé* ou à son *Timothée*.

Vous avez là le portrait de notre *Vitrier*, un homme qui est un joyau, inconnu du monde, célèbre et illustre dans le règne du Christ. Maintenant je vous présente *Colet*, qui lui est très semblable. J'avais fait à l'un le portrait de l'autre, et chacun d'eux brûlait du désir de voir l'autre, et c'est même pour cela que *Vitrier* était allé en Angleterre. Et plus tard, *Colet* me racontait qu'un frère mineur s'était présenté chez lui, par la conversation prudente et pieuse duquel il avait été merveilleusement charmé ; mais qu'un autre moine du même ordre, un stoïcien, était venu se joindre à eux ; il paraissait supporter la conversation chrétienne avec indignation, et l'interrompit. Et peut-être *Colet* mérite-t-il plus d'éloges pour cette raison, que ni les faveurs de la fortune, ni son caractère impétueux, qui l'entraînait bien loin dans une autre direction, ne purent le détourner de son idéal de mener une vie évangélique. Car il est né de parents illustres et riches, et cela à Londres ; son père exerça même deux fois dans sa ville la magistrature suprême, que là bas on appelle le mayorat. Sa mère, qui vit toujours, femme d'une honorabilité parfaite, donna à son mari onze fils et autant de filles. Et *Colet* était l'aîné, et pour cela devait être l'unique héritier, selon les lois Britanniques, même si des frères lui survivaient ; mais de tous, il fut le seul survivant quand je commençai à le connaître. Outre ces avantages de la fortune, il était élégant et de grande taille.

Étant jeune homme, il apprit, chez les siens, à fond et soigneusement, tout ce qui existe en fait de philosophie scolastique, et conquit le diplôme qui certifie la connaissance des sept arts libéraux. Et dans chacun de ces arts, il s'était activement et heureusement exercé : car il avait dévoré très avidement les livres de *Cicéron*, et étudié minu-



John Colet (1466-1529). Théologien anglais. Enluminure du manuscrit « Saint-Mathieu » d'Erasmus, transcrit pour John Colet en 1500 par Peter Meghem. (Msc. Bib. Univ. de Cambridge, Ad. VII s.). (P. S. Allen, Vol. IV, p. 516).

tieusement, sans jamais s'ennuyer, les livres de *Platon* et de *Plotin* ; et il ne laissa aucune partie des sciences mathématiques sans l'aborder. Après, comme un travailleur avide d'étudier les bonnes choses, il alla en France, puis en Italie. Là, il se consacra tout entier à la lecture des auteurs sacrés ; mais ayant d'abord fait avec ardeur le tour de tous les genres littéraires, il se délectait de préférence de ces vieux auteurs : *Denys*, *Origène*, *Cyprien*, *Ambroise*, *Jerôme*. Et parmi les anciens, il n'y en avait aucun pour lequel il fût plus sévère, que pour *St-Augustin*. Il lut aussi *Scol* et *Thomas*, et d'autres de la même farine, lorsque parfois les circonstances l'exigeaient. Et il n'était pas trop mal informé des questions de droit civil et de droit canon. Enfin il n'y avait aucun livre, contenant l'histoire ou les institutions de nos ancêtres, qu'il n'eût pas lu. La nation Britannique a des auteurs qui ont composé pour les leurs, ce que *Dante* et *Pétrarque* ont fait pour les Italiens. Et en parcourant leurs œuvres, il polissait sa langue, se préparant déjà alors à prêcher l'Évangile.

Revenu de l'Italie, il quitta la maison de ses parents, et préféra mener une vie active à Oxford. Là, dans des cours publics et gratuits, il expliquait jusqu'au bout toutes les Épîtres de *St-Paul*. C'est là que j'ai commencé à le connaître, car c'est là que je ne sais quel dieu m'avait poussé ; alors il avait environ trente ans, étant de deux ou trois mois plus jeune que moi. Dans l'enseignement de la théologie il n'a jamais obtenu ni ambitionné aucun grade : cependant il n'y avait là aucun docteur en théologie ou en droit, aucun abbé, ni aucun personnage revêtu d'une dignité, qui n'allât l'entendre, même en apportant les textes (pour s'y référer). Que cet éloge soit dû à l'autorité de *Colet*, ou bien à l'enthousiasme de ses auditeurs, qui ne rougissaient pas, quoique vieillards, d'écouter les leçons d'un jeune homme, et, docteurs, les leçons de quelqu'un qui n'était pas docteur : cependant, plus tard, le titre de docteur lui fut décerné spontanément, et il l'accepta plutôt pour leur faire plaisir que parce qu'il y tenait. Il dut quitter ces travaux sacrés, quand il fut rappelé à Londres par la faveur du Roi Henri VII, comme doyen de *St-Paul*, afin d'y diriger le Collège de celui dont il aimait tant la littérature (*Collège de St-Paul*). Or cette dignité est une des

premières chez les Anglais, bien qu'il y en ait d'autres, qui rapportent des profits plus abondants. Cet homme supérieur était appelé, non à une dignité, mais à un travail. Il rétablit la discipline ébranlée du Collège, et chose nouvelle, il décida de prêcher dans son église chaque jour de fête, en dehors des sermons extraordinaires, qu'il prononçait tantôt dans le palais royal, tantôt dans tel ou tel lieu. De plus, dans son église, il ne prenait pas comme sujet un passage cueilli dans l'Évangile ou dans les Épîtres des apôtres, mais il traitait un sujet, qu'il poursuivait alors jusqu'au bout en plusieurs sermons : par ex. l'Évangile selon *St-Mathieu*, le symbole de la foi, l'oraison dominicale. Et il avait un auditoire nombreux, où figuraient la plupart des hauts personnages de la cité et de la cour.

Il ramena à une sévère frugalité la table du Doyen, table qui auparavant, sous l'étiquette de l'hospitalité, était une occasion de luxe. Car comme il s'abstenait totalement, déjà depuis plusieurs années, de dîner, il écartait les convives du soir. De plus, comme il déjeunait plus tard, même alors il avait moins de convives : et ceux-ci étaient d'autant moins nombreux, que le service, tout en étant soigné, était frugal, et que l'on ne restait pas longtemps à table, et enfin, que la conversation ne plaisait qu'à des hôtes bons et instruits. Les prières dites, aussitôt un jeune garçon lisait à haute voix et distinctement quelque chapitre des Épîtres de *St-Paul* ou des Proverbes de *Salomon*. De cette lecture, il choisissait lui-même un passage qu'il répétait, et cela lui fournissait l'occasion d'une conversation, et il interrogeait ses hôtes, savants ou ingénieux, même de simples profanes, en demandant ce que tel ou tel passage signifiait. Et il dirigeait la conversation de telle manière, que tout en étant pieuse et grave, elle ne présentait rien d'ennuyeux ou de présomptueux. De nouveau, vers la fin du repas lorsque de toute manière, satisfaction avait été donnée à l'appétit, non pas pour donner de la volupté, mais pour les besoins de la nature, il introduisait un nouveau sujet. Et ainsi, quand les convives prenaient congé de lui, ils étaient restaurés quant à l'âme et quant au corps, et s'en allaient meilleurs qu'ils n'étaient venus, et rapportaient chez eux un estomac, qui n'était pas encombré de nourriture.

Il jouissait beaucoup des causeries de ses amis et les prolongeait souvent fort avant dans la nuit ; mais toute sa conversation roulait sur la littérature ou le Christ. S'il n'y avait pas de partenaire capable de soutenir la conversation, car il ne se plaisait pas à n'importe quel sujet — un jeune garçon récitait quelque passage choisi dans un livre sacré. Il me prit souvent comme compagnon de voyage. Rien n'était alors plus joyeux que cela ; mais toujours un livre était de la partie, et on ne parlait que du Christ. Il ne supportait aucune malpropreté, au point qu'il n'admettait pas de langage entaché de solécismes ou de barbarismes. Ce qu'il avait en fait de mobilier dans sa maison, de vaisselle pour ses repas, de vêtements, de livres, il voulait que tout cela fût soigné ; il n'attachait pas d'importance à la magnificence. Il ne s'habillait que de vêtements sombres, alors que là bas les prêtres et les théologiens s'habillent ordinairement de pourpre. Son vêtement de dessus était toujours en laine, et simple ; si le froid l'exigeait, il se protégeait avec des sous-vêtements de pelisse.

Le revenu qu'il tirait de son sacerdoce, il en laissa la dispensation à son économe, pour les besoins domestiques ; ce qu'il avait recueilli comme patrimoine — et c'était beaucoup — il le distribuait lui-même en actes de piété. Car après la mort de son père, comme il avait reçu en héritage une grande quantité d'argent, pour que cet argent, s'il le conservait, ne développât pas en lui quelque maladie, il fit construire, dans le cimetière de *St-Paul*, une nouvelle école d'un travail magnifique, consacrée à l'enfant Jésus : il ajouta une maison superbe, dans laquelle deux maîtres donneraient leurs cours ; il leur accorda un traitement élevé, pour qu'ils donnassent des cours gratuits, mais de telle manière que l'école ne prendrait qu'un nombre fixe d'élèves. Il y établit quatre sections. Le premier degré a pour élèves, pour ainsi dire, des catéchumènes ; mais personne n'est admis s'il ne sait déjà lire et écrire. La seconde partie est destinée à ceux que le sous-maître (*hypodidascalus*) instruit. La troisième, à ceux que forme le maître supérieur. Une sorte de rideau sépare ces sections ; on le met ou on l'enlève quand on veut. Au dessus de la chaire du professeur siège un Enfant Jésus ; c'est un travail remarquable ; il a le geste du maître qui enseigne, et toute la troupe

des disciples le salue d'un hymne en arrivant à l'école et en partant. Et au dessus se trouve l'image de Dieu le Père, disant : *Ecoutez-le lui-même* ; car ces paroles, il les a ajoutées, par écrit, sur ma proposition. Au fond, il y a une chapelle, où il est possible de dire la messe. L'école toute entière n'a pas d'angles ou d'appartements retirés, de sorte qu'il n'y a pas de chambre à l'étage (donnant sur le Sud) ni de chambre à coucher. Pour les enfants, chacun a sa place sur des gradins, qui s'élèvent peu à peu, et sont séparés les uns des autres par de petites distances. Chaque classe en a seize, et celui qui dans sa classe l'emporte sur les autres, occupe un petit siège un peu plus élevé que les autres. Et l'on n'accepte pas n'importe qui, à tout hasard, mais on fait un choix, d'après le caractère et l'intelligence.

Cet homme très clairvoyant a vu que le plus bel espoir de la république ne pourrait se réaliser que si la première jeunesse était formée par de bonnes méthodes. Quoique cela coûte très cher, il n'accepta personne comme associé dans cette entreprise. Quelqu'un avait légué, pour cette construction, cent livres de monnaie anglaise. Aussitôt que *Colet* s'aperçut que des laïques revendiquaient je ne sais quel droit à cause de cela, avec la permission de son évêque, il consacra cet argent aux tapisseries sacrées de l'église. A la tête de l'administration des revenus et des affaires il plaça, non des prêtres, non l'évêque ou le chapitre, comme on dit, ni de grands seigneurs, mais quelques citoyens mariés, irréprochables. A quelqu'un qui lui demandait pourquoi il en agissait ainsi, il répondit que rien n'est sûr dans les affaires humaines, mais que c'était chez ceux-ci qu'il avait trouvé le moins de corruption.

Et, bien que personne n'eût désapprouvé ce travail, beaucoup de gens se demandaient avec étonnement pourquoi il se faisait construire une superbe maison entre les murs du monastère des chartreux, qui n'est pas loin du château royal de *Richmond*. Il disait qu'il se préparait là un séjour pour sa vieillesse, pour le temps où, incapable de travailler, ou vaincu par la maladie, il serait forcé de se soustraire à la société des hommes. Il comptait bien s'y livrer à la philosophie, avec deux ou trois amis de choix, parmi lesquels il avait l'habitude de me compter ; mais la mort prit les devants. Quelques années avant il avait été

atteint d'un accès de transpiration pestilente — c'est une maladie qui infeste particulièrement la Grande Bretagne — et il avait eu trois rechutes ; mais il avait, toutefois, repris des forces ; cependant les suites de cette maladie ont entraîné un dépérissement des viscères, dont il mourut. Un seul médecin indiqua l'hydropisie. L'autopsie n'indiqua rien de nouveau, si ce n'est que l'on trouva le foie hérissé par la prolifération des tissus. Il fut enseveli dans son église, au sud du chœur, dans un humble tombeau, qu'il avait déjà choisi, dans cette intention, depuis plusieurs années, avec l'inscription : *JOAN. COL.*

Je finirai, mon cher Jonas, après avoir rappelé quelques détails, d'abord sur son caractère, ensuite sur ses opinions paradoxales, enfin sur les tempêtes qui mirent à l'épreuve sa piété vraiment digne de l'homme libre, et dont il ne devait qu'une petite partie à sa nature : attendu qu'il était doué d'un esprit très élevé, et qu'il ne supportait l'injustice qu'avec une extrême impatience ; étonnamment enclin à l'amour, au luxe, et au sommeil, disposé au delà de la moyenne mesure aux jeux et aux plaisanteries (il m'a avoué ceci lui-même) et nullement à l'abri de l'amour de l'argent. Il lutta si bien contre ces tendances, à force de philosophie et d'études sacrées, de veilles, de jeûnes et de prières, qu'il a parcouru la carrière d'une vie entièrement pure des souillures de ce siècle. Car autant qu'il m'a été possible de le conclure de ses relations et de ses entretiens familiers, il a conservé jusqu'à sa mort la fleur de sa virginité. Il prodigua ses richesses en œuvres pieuses. Il lutta contre l'orgueil par la raison, au point qu'il se laissait prévenir, même par un enfant. Il vainquit Venus, le sommeil et le luxe, par une abstinence ininterrompue du repas du soir, par une constante sobriété, par un travail et des études infatigables et de pieux entretiens : et cependant si quelque occasion se présentait, soit de se divertir avec des gens plaisants, soit de causer avec des femmes, soit de s'asseoir devant une table richement garnie, on aurait surpris des traces de sa nature primitive. Et c'est pour cela qu'il s'abstint généralement d'avoir des relations avec des laïques, mais surtout d'assister à des dîners ; s'il était obligé d'accepter une invitation, il me prenait avec lui, ou quelqu'un qui me ressemblait, afin d'écarter, par des propos

tenus en latin, les conversations profanes. Et entre temps, n'ayant pris qu'un rien d'une seule espèce de plat, n'ayant bu qu'une gorgée ou deux de bière, il s'en contentait, et se modérait quant au vin : il s'en délectait cependant, quand c'était un vin de choix, mais n'en usait que très modérément. C'est ainsi qu'en se défiant toujours de lui-même, il se tenait en garde contre tout ce qui pouvait choquer quelqu'un. Car il n'ignorait pas que tous les yeux étaient fixés sur lui.

Je n'ai jamais vu un esprit plus heureux que le sien ; et c'est à cause de cela qu'il se plaisait tant et tout particulièrement en la société d'esprits semblables ; mais il préférait se laisser aller à ces choses qui devaient le préparer à l'immortalité de la vie future. En toute matière il philosophait ; si parfois il se délassait en causeries plus agréables. La pureté, la simplicité naturelle des garçons et des jeunes filles, à l'imitation de laquelle le Christ nous invite, lui plaisait beaucoup ; il avait l'habitude de les comparer à des anges.

Développons maintenant la seconde partie. Il s'écartait beaucoup des opinions du vulgaire, mais avec une étonnante prudence, il se tenait dans une juste mesure, pour les autres, afin de ne blesser personne, ou de ne pas compromettre sa réputation ; il n'ignorait pas combien sont injustes les jugements des hommes, combien leur crédulité est prête à soupçonner le mal, et combien il est plus facile pour les langues médisantes de salir une réputation, que pour les langues « bien disantes » de la restaurer. En compagnie d'amis et de savants, il déclarait très librement ce qu'il sentait. Les Scotistes, auxquels la foule vulgaire attribue en quelque sorte une finesse d'esprit particulière, lui semblaient, disait-il, des gens stupides et bornés, et tout ce qu'on veut, mais pas intelligents. Car faire des arguties au sujet des opinions et des paroles des autres, grignoter tantôt ceci, tantôt cela, et disséquer tout, fragment par fragment, c'est le propre d'un esprit stérile et pauvre en ressources. Pour *Thomas* cependant, je ne sais pas pourquoi, il était plus sévère que pour *Scot*. Car un jour que j'avais fait en présence de Colet, l'éloge de celui-là, comme n'étant pas à dédaigner parmi les écrivains récents,

parce qu'il était visible qu'il avait lu en entier et la littérature sacrée et les auteurs anciens, chose dont je m'étais bien douté, à cause de la *Catena* qu'on appelle *aurca* (La Chaîne dorée) et parce que dans ses écrits, il y avait du sentiment, *Colet*, plus d'une fois, cacha son opinion en se taisant. Mais lorsque de nouveau, dans une autre conversation, j'insistais avec plus de force sur ces choses, il me fixa, comme s'il voulait se rendre compte si je parlais sérieusement ou ironiquement ; s'apercevant que je parlais avec conviction, et comme s'il était poussé par une certaine inspiration : « Pourquoi, dit-il, me faites-vous l'éloge de « celui là ? S'il n'avait pas eu beaucoup d'arrogance, il « n'aurait pas donné des définitions de tout avec tant de « témérité et tant d'orgueil ; et s'il n'avait pas eu dans « l'esprit quelque chose de mondain, il n'aurait pas gâté « toute la doctrine du Christ avec sa philosophie profane ».

J'ai admiré l'enthousiasme de cet homme, et j'ai commencé à lire les écrits de *St-Thomas* avec plus de soin. Qu'ai je besoin de vous en dire davantage ? De toute façon, il y eut une diminution dans mon estime pour celui-là.

Bien que personne ne louât (plus que lui) la piété chrétienne, il n'avait toutefois qu'un minimum d'affection pour les monastères, qui, pour la plupart s'appellent ainsi d'un faux nom. Et il ne leur donnait rien ou le moins possible, et même en mourant, il ne leur réserva rien du tout. Ce n'est pas qu'il trouvât les ordres odieux, mais parce qu'il jugeait que les hommes n'étaient pas à la hauteur de leurs vœux. Car lui-même avait fait le vœu de se détacher entièrement de ce monde, si quelque part, sur la terre, il pouvait découvrir un groupe qui avait fait serment de vivre la vraie vie évangélique. Et lorsque j'allais partir pour l'Italie, il m'avait chargé de cette recherche, me disant que chez les Italiens il avait trouvé des moines vraiment prudents et pieux. Car il ne jugeait pas que la religion était ce que la foule vulgaire juge qu'elle est, puisqu'elle est quelquefois la pauvreté de l'intelligence. Il faisait aussi l'éloge de certains allemands, chez lesquels on retrouvait encore maintenant, disait-il, des traces de l'ancienne religion (3). Il a l'habitude de répéter qu'on trouve les mœurs les moins corrompues chez les gens mariés, parce que les affections

naturelles, le soin des enfants, et les soucis de la famille les préoccupent et les enferment pour ainsi dire derrière une barrière, de sorte qu'ils ne peuvent pas tomber dans toute espèce de bassesses et de hontes.

Quoiqu'il vécût lui-même très chastement, cependant parmi ceux qu'il blâmait, il était moins sévère pour ceux qui, tout en étant prêtres ou même moines, commettaient seulement des péchés d'amour, non pas qu'il ne détestât pas le vice de l'impudicité, mais parce qu'il trouvait qu'ils étaient beaucoup moins mauvais, chaque fois qu'il les comparait avec d'autres, qui, bien que très orgueilleux, jaloux, médisants, méprisants, hypocrites, vains, ignorants, esclaves de l'argent et de l'ambition, se figuraient toutefois qu'ils étaient des personnages importants ; alors que les autres, en reconnaissant leurs faiblesses, en devenaient plus humbles et plus modestes. Il disait qu'il fallait détester davantage chez un prêtre l'avarice et l'orgueil, que s'il avait cent concubines. Non pas que l'on puisse en tirer cette conclusion que la débauche est une faute légère chez un prêtre ou chez un moine ; non, il faut comprendre, que les autres sont plus loin de la vraie piété.

Pour aucune espèce d'hommes, il n'était plus sévère que pour les évêques qui, au lieu d'être des pasteurs, se conduisent comme des loups, et il ne détestait personne autant qu'eux ; parce que, au moyen du Saint Culte, des cérémonies, des bénédictions et des petites indulgences, ils se vendaient au peuple, alors que, de tout leur cœur, ils servent le monde, c'est-à-dire la gloire et le profit. A *St-Denys* et aux autres vieux théologiens, il avait emprunté quelques pensées. Il n'en était pas partisan au point de prendre parti contre les décrets Ecclésiastiques, mais cependant assez pour être moins opposé à ceux qui n'approuvent pas que l'on adore pêle-mêle les images peintes en bois, en pierre, en bronze, en or, en argent ; et de même à ceux qui doutent qu'un prêtre gravement et notoirement mauvais puisse accomplir quelque chose de sa fonction sacramentelle ; il n'était pas du tout favorable à leur erreur, mais s'indignait contre ceux qui, ouvertement, par une vie entièrement souillée, fournissent des motifs pour ces soupçons.

Il disait que les collèges magnifiques qui ont été fondés, à grands frais chez les Anglais, faisaient du tort aux bonnes études, et n'étaient que des invitations à la paresse, et de même il n'accordait pas beaucoup de valeur aux écoles publiques, parce que l'ambition de professer et l'amour du gain, qui gâtent tout, corrompaient, disait-il, la sincérité de tout l'enseignement.

De même qu'il approuvait fortement la confession secrète, disant qu'il n'avait puisé nulle part autant de consolations et de bonnes dispositions d'esprit, il condamnait fortement la confession inquiète et souvent répétée. Comme la coutume existe chez les Anglais que les prêtres célèbrent la messe presque tous les jours, lui se contentait de sacrifier les dimanches et les jours de fête, ou seulement peu de jours, certes, en dehors de ceux là : soit qu'il fût trop occupé par les études sacrées, grâce auxquelles il se préparait à prêcher, et par les affaires de son église ; soit qu'il ait constaté, qu'il sacrifiait avec un sentiment plus profond, quand il le faisait à quelques jours d'intervalle. Cependant il ne désapprouvait pas du tout la coutume de ceux qui aimaient de s'approcher tous les jours de la table du Seigneur.

Bien qu'il fût lui-même très savant, toutefois il n'approuvait pas cette sagesse inquiète et laborieuse que l'on acquiert par la connaissance de toutes les sciences et la lecture de tous les auteurs, qui sont comme des prises de contact ; il répétait que l'on faisait ainsi du tort à cette santé native et à la sincérité de l'esprit, que les hommes devenaient ainsi moins sains et moins propres à l'innocence chrétienne et à la pure et simple charité. Il donnait beaucoup d'importance aux épîtres des apôtres ; mais il vénérât tellement cette admirable majesté du Christ, que, comparés à celle-ci, les écrits des apôtres, en quelque sorte, perdaient leur valeur. Avec un goût merveilleux, il avait arrangé presque toutes les paroles du Christ en groupes de trois, et il s'était préparé à en faire un livre. Que des prêtres, déjà si occupés, fussent forcés de réciter, même chez eux, et même quand ils étaient en route, tous les jours, tant d'abondantes prières, il s'en étonnait beaucoup ; car il approuvait hautement que le culte ecclésiastique fût célébré si fréquemment. Innombrables sont aujourd'hui dans les

publiques, les opinions reçues, avec lesquelles il n'était pas du tout d'accord. Il a l'habitude d'en discuter parfois avec ses amis ; devant d'autres personnes, il cachait sa pensée, afin d'éviter un double désavantage, à savoir qu'il n'y gagnerait rien, sinon quelque chose de pire, et qu'il y perdrait sa bonne réputation. Il n'y avait pas de livre, si hérétique qu'il fût, qu'il ne lût attentivement, en disant que parfois il en tirait plus de fruit que des livres de ceux, qui définissent si bien toutes choses, que souvent ils deviennent les flatteurs des coryphées, et parfois d'eux-mêmes. Il affirmait que l'on ne trouvait pas l'art de bien parler dans les préceptes des grammairiens ; ces préceptes, démontrait-il, font du tort au bon langage, qui ne s'obtient que par la lecture des meilleurs auteurs. Mais il fit lui-même les frais de cette opinion. Tandis qu'il avait la parole facile, naturellement et par sa science, et qu'une abondante éloquence le soutenait merveilleusement, d'autre part en écrivant, il faisait des fautes que les critiques ont coutume de signaler. Et à cause de cela, si je ne me trompe, il s'abstenait d'écrire des livres. Plût au ciel qu'il ne s'en fût pas abstenu ! Car j'aurais bien voulu posséder les pensées de cet homme, formulées en n'importe quelle langue.

Pour qu'on ne pense pas qu'il manquât quelque chose à la parfaite piété de *Colet*, apprenez par quelles tempêtes il fut agité. Jamais il ne fut bien d'accord avec son évêque ; pour ne rien dire de ses mœurs, cet évêque était un Scotiste superstitieux et invincible, et à cause de cela, il se prenait lui-même pour un demi-dieu ; j'en ai connu quelques-uns de ce genre que je ne voudrais pas appeler malhonnêtes ; cependant je n'en ai jamais vu jusqu'ici, qu'à mon avis l'on pourrait appeler vraiment et purement des chrétiens. Et *Colet* n'était pas très bien vu de la plupart de ses collègues du collège, parce qu'il était trop à cheval sur le règlement et la discipline régulière ; et souvent ils se lamentaient d'être traités comme des moines, bien que ce collège ait été un monastère jadis, et que dans les vieux documents il s'appelle Monastère de l'est (*Eastminster*).

Mais comme déjà la haine du vieil évêque (il n'avait pas moins de 80 ans) était trop violente pour pouvoir être contenue, il fit venir deux évêques tout aussi résolus, et non moins violents, et commença à faire son affaire à *Colet*,

en se servant de l'arme dont se servent d'habitude ces gens là, quand ils manigencent la perte de quelqu'un. Il le fait citer devant l'archevêque de Canterbury (*Warham*) en signalant quelques articles qu'il avait recueillis dans ses sermons. L'un de ces griefs était qu'il aurait enseigné qu'il ne fallait pas adorer des images. Un second, qu'il aurait supprimé l'hospitalité louée par St-Paul, qui, en développant ce passage de l'Évangile : *Fais paître, fais paître, fais paître mes brebis*, alors que pour les deux premiers termes (*pasce, pasce*) il était d'accord avec les autres interprètes : *Faites paître par les exemples de votre vie, faites paître par la prédication de la doctrine*, il n'était pas d'accord pour le troisième terme, disant qu'il ne convenait pas que les Apôtres, qui alors étaient pauvres, fussent obligés de nourrir leurs brebis au moyen d'un secours temporel, et qu'à la place de ceci, il (*Colet*) aurait substitué quelque chose d'autre. Un troisième point était que, ayant dit dans un sermon que certains prêchent d'après un texte écrit (chose que beaucoup d'anglais font froidement) il aurait indirectement critiqué l'évêque, qui, à cause de sa vieillesse avait coutume de faire cela. L'archevêque, qui connaissait très bien les qualités de *Colet*, se chargea de la défense de l'innocent ; de juge qu'il était, il se transforma en défenseur, alors que *Colet* lui-même dédaignait de répondre à ces choses, et à d'autres plus sottes encore.

La haine du vieillard ne s'apaisa pourtant pas. Il essaya d'exciter contre *Colet* la cour royale, et tout d'abord le Roi lui-même. On avait déjà trouvé une autre arme, parce que, publiquement *Colet* aurait dit dans un sermon, qu'une paix injuste était préférable à une guerre très juste ; car déjà on s'équipait pour la guerre contre les Français. Et deux frères Mineurs jouaient un grand rôle dans cette histoire ; l'un d'eux, véritable torche de guerre, mérita la mitre ; l'autre, armé de puissants poumons, cria dans ses sermons contre les poètes ; c'est ainsi en effet qu'il désignait *Colet*, alors que celui-ci était bien peu au courant du rythme poétique, bien qu'il ne fût cependant pas ignorant en fait de musique. Ici, le Roi, jeune homme remarquable, donna une preuve évidente de son intelligence, très digne d'un roi, en exhortant personnellement *Colet* à continuer à remédier librement, par sa doctrine, aux mœurs très cor-

rompues de son siècle, et à ne pas priver de sa lumière cette époque si ténébreuse ; qu'il n'ignorait pas ce qui excitait ces évêques contre lui, et qu'il savait bien quels fruits il avait apportés à la nation britannique, par sa vie et par sa sainte doctrine. Il ajoutait qu'il allait refréner leurs tentatives, afin qu'il fût bien clair pour les autres que ce ne serait pas impunément que l'on attaquerait *Colet*. Alors *Colet* lui rendit grâces pour son esprit royal ; du reste il écarta par ses prières ce que le roi lui offrit, disant qu'il ne voulait pas qu'à cause de lui, il fût fait du mal à quelqu'un ; qu'il abandonnerait plutôt la dignité dont il était revêtu.

Mais quelque temps après, il leur fut donné une occasion, qui leur fit espérer que *Colet* pourrait être abattu. A partir de Pâques on préparait l'expédition contre les Français. Le Vendredi Saint, *Colet* en présence du Roi et de la cour, prêcha admirablement sur la victoire du Christ, exhortant tous les chrétiens à combattre et à vaincre sous la bannière de leur Roi. Qu'en effet ceux qui se battaient par haine et par l'ambition de faire le mal, avec des gens mauvais, et qui s'entretuaient, ne combattaient pas sous les étendards du Christ, mais sous ceux du diable ; et en même temps, il montra combien il est difficile de mourir d'une mort chrétienne, et combien peu il y en a qui font la guerre sans être corrompus par la haine ou par la cupidité, et qu'il était bien rare que le même homme qui plongeait son fer dans les entrailles de son frère, eût de la charité chrétienne, sans laquelle personne ne pourra voir Dieu. Il ajouta qu'ils devraient imiter leur Prince, le Christ, plutôt que les Jules et les Alexandre. Il déclama longuement dans ce sens, au point que le roi craignait beaucoup que ce sermon n'enlevât leur courage aux soldats qu'il menait à la guerre. Alors tous les mauvais, s'envolent ensemble, comme vers le hibou, espérant que l'esprit du roi pourrait maintenant être excité contre lui. *Colet* fut convoqué sur l'ordre du roi ; il vint, déjeuna dans le petit couvent de Franciscains qui se trouve à côté du palais royal de *Greenwich*. Dès que le roi sut qu'il était là, il descendit dans le jardin du couvent, et lorsque *Colet* se présenta, il renvoya tous les siens.

Quand ils furent seul à seul, il lui dit de rester tête couverte, et de parler familièrement, et très amicalement le jeune homme parla ainsi :

« N'allez pas soupçonner, Monsieur le Doyen, que je vous ai appelé ici pour troubler vos très saints travaux, « qui me plaisent beaucoup ; je vous ai appelé pour soulager ma conscience de certains scrupules, et grâce à vos « conseils, mieux satisfaire à mes devoirs ».

Mais pour ne pas répéter toute la conversation, qui fut prolongée pendant une heure et demie environ, pendant ce temps, à la cour, *Bricolus* (*Birkhead*), le Franciscain devenu évêque, se livrait à ses accès de fureur, estimant que *Colet* était en danger, alors que pour toutes choses, le roi et *Colet* se mettaient bien d'accord, si ce n'est que le roi désirait que ce que *Colet* avait dit avec vérité, il le dit un peu plus explicitement à cause de la rude soldatesque, qui comprendrait autrement qu'il ne l'avait dit, à savoir que, pour les Chrétiens, aucune guerre n'était juste. *Colet*, étant donnée sa prudence et son extraordinaire modération de caractère, non seulement satisfait le roi, mais encore augmenta ses bonnes dispositions. Lorsqu'ils revinrent dans le palais royal, le roi, au moment de congédier *Colet*, fit apporter un verre et but à sa santé, et l'ayant embrassé très aimablement et lui ayant promis tout ce qu'on peut attendre d'un roi très favorablement disposé, le congédia. Déjà la foule des courtisans, qui se tenait autour d'eux, attendait la fin de cette conversation. Alors le roi dit à tous ces gens qui l'écoutaient : « Que chacun ait son maître, et que chacun « approuve le sien. Celui ci est mon maître ». Il y eut quelques loups qui s'en allèrent, comme on dit, la gueule ouverte, et surtout *Bricolus* ; et depuis ce jour, personne n'osa attaquer *Colet*.

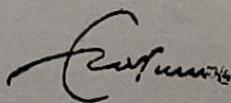
Vous avez là, *Jodocus*, les deux chrétiens vrais et sincères qu'a produits notre époque, à mon avis. Je ne les ai pas dépeints, mais seulement esquissés, ainsi que le permettrait l'espace restreint d'une lettre. Ce sera votre affaire de trouver dans chacun d'eux ce qui vous paraîtra le mieux conduire à la vraie piété. Si vous me demandez lequel des deux je préfère à l'autre, il me semble qu'ils méritent tous deux le même éloge, tout en étant de condition différente. Étant donné que c'était une grande chose, que *Colet*, dans sa situation fortunée, ait toujours suivi, non le chemin la nature l'entraînait, mais celui où le Christ l'a par l'éloge de *Vilrier* attire davantage l'attention,

dans les conditions où il a vécu, il a possédé et donné tant de preuves de l'esprit évangélique : de même qu'un poisson, qui aurait vécu dans un marécage, ne rappellerait pas du tout le goût du marécage. Mais chez *Colet* il y avait des traits qui témoignaient qu'il était un homme ; chez *Vitrier*, je n'ai jamais rien vu qui en quelque sorte aurait eu le goût d'une affection humaine. Que si vous m'écoutez, *Jonas*, vous n'hésitez pas à les inscrire tous les deux au nombre des saints, bien que jamais aucun pontife ne les fasse figurer dans le Canon.

Heureuses âmes, auxquelles je dois beaucoup, veuillez par vos prières aider Érasme, qui se débat encore dans les maux de cette vie, afin que je puisse arriver à partager votre séjour, et que je n'en sois jamais arraché.

Portez vous bien, mon cher *Jonas*. Ce sera une bonne chose si j'ai satisfait à votre désir ; car je sais que je n'ai pas exécuté mon plan d'une façon satisfaisante.

A la Campagne, à Anderlecht, 13 juin 1521.



(1) *Iodocus* (ou *Justus*) *Jonas* (1493-1555) de *Nordhausen* (Thuringe) prêtre à *Erfurt*, grand admirateur d'Érasme qu'il visita en 1519. Il accompagna *Luther* à *Worms*, devint professeur de droit canon, et se maria en 1522. En 1527 il rompit avec Érasme, et devint « évêque » de l'église réformée à *Halle*.

(2) *Ant. de Bergues*, († en 1531 ou 32) des bénédictins de *St-Trond*, abbé de *Mont-Ste-Marie* en *Bourgogne*, devint en 1492 abbé de *St-Bertin* à *St-Omer*.

(3) Allusion aux *Frères de la vie Commune*.

Ep. 1212. A Louis Guillard.

Anderlecht, 17 juin 1521.

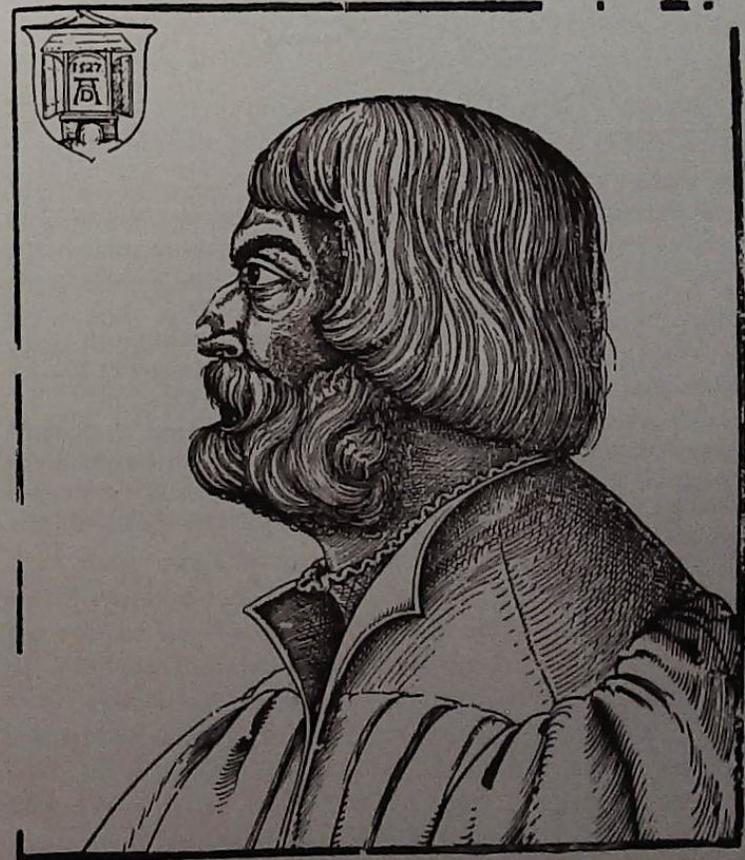
Erasmus Rot. R. D. P. Lodovico, episcopo Tornacensi, S. D. (1).

Certes, elle fut très heureuse pour moi, o mon révérend protecteur, ma lettre à *Petrus Amicus* ; elle a fait vraiment en sorte — ce que j'avais à peine osé concevoir dans mes vœux — que Votre Grandeur, en une lettre très aimable, exprimât sa bienveillance envers moi, et qu'Elle témoignât pour ainsi dire par une vive image, de la particulière bonté de votre caractère et de votre passion pour la vraie piété, qui ne m'était pas inconnue grâce aux éloges de beaucoup de gens.

J'aurais facilement pardonné à votre suffragant d'avoir dit, sous une impulsion étrangère, devant le peuple, de telles choses contre ma réputation, si l'injure était légère, ou si elle provenait de quelqu'un à qui on devrait pardonner (2) Qu'y a-t-il de plus atroce que de harceler, dans une assemblée publique, bien plus, sacrée, par des outrages manifestes, et même par des mensonges, la réputation d'un homme qui ne mérite pas cela, qui mérite même d'être bien traité, et — ce qu'il y a de plus détestable chez les chrétiens — de l'accabler sous une accusation d'hérésie ? Et c'est un moine qui fait cela, un vieillard, un théologien, un évêque ; enfin, un homme qui est votre lieutenant, c. à d. le lieutenant d'un chef digne des plus grands éloges. Or, quel est le bouffon le plus effronté, qui oserait répondre plus impudemment que celui là qui répondit quand on lui demanda quelle hérésie l'avait choqué dans mes livres : « Je n'ai pas lu, dit-il, les livres d'Érasme. J'avais le dessein de lire les *Paraphrases*, mais la latinité m'en a paru si profonde, que je crains qu'il ne puisse verser dans quelque hérésie ». C'est ainsi que s'est dérobé ce magnifique théologien, auprès d'un homme très intelligent, et qui ne possède pas une petite érudition !

Du reste, si votre autorité a averti, par une lettre, cet homme, qu'il n'avait plus à se démenter aussi brutalement contre la réputation de ceux qui ont bien mérité des études sacrées, vous vous êtes certes bien acquitté de vos devoirs de bon protecteur ; mais pour d'autres que pour moi, on a pris encore plus de mesures de protection. Fasse le ciel que ce scorpion puisse attirer sur lui même le venin qu'il a injecté dans les âmes de ses naïfs auditeurs. J'ai appris par des lettres de mes amis qu'un moine a fait le fou, encore davantage, dans un sermon, devant le très chrétien roi de France : il aurait dit que l'Antechrist allait survenir, puisque les quatre précurseurs avaient apparu : un frère mineur, je ne sais lequel, en Italie, *Jacques Lefèvre d'Étaples* en Gaule, *Luther* en Allemagne, *Erasme* dans le Brabant. Ceux qui osent dire des choses pareilles, ne prennent-ils pas les plus grands princes pour des imbéciles, qui ne comprennent rien et croient tout, ou bien pour des criminels, qui s'amuse à écouter les infâmes mensonges ; ou bien les méprisent-ils tout à fait ?

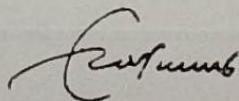
Mais il est naturel, puisque ces choses sont presque quotidiennes, que je me sois endurci depuis longtemps contre elles, surtout puisque je vois que ces gens, avec leur vacarme insensé, n'obtiennent pas d'autre résultat que de montrer au monde leur bêtise, jointe à une ignorance et à une méchanceté égales. Quant à moi, j'ignore si j'ai apporté quelque collaboration utile aux études sacrées ; certes, je m'y suis efforcé de mon mieux, de sorte que si je ne mérite pas de la gloire, du moins je ne puis pas, me semble-t-il, mériter de pareils outrages. Le projet de travail que me suggère votre piété, bien que ce soit une entreprise très louable, il ne m'était pas possible en ce moment de l'aborder, parce que je suis très occupé à préparer la troisième édition du Nouveau Testament, et à examiner de nouveau les livres de *St-Augustin*. Mais plus tard, il faudra réfléchir à cela, quand j'aurai du temps. Je suis étonné entretemps que Votre Grandeur demande cela à mon insuffisance, alors que vous possédez chez vous une abondante source d'excellentes richesses scientifiques, *Jodocus Clothoueus* (3). Quant à ce que vous m'offrez toute votre amitié et votre dévouement, pour le moment, je ne demande que



Luther, par Albert Dürer, 1527.
(D'après l'original endommagé)

ceci, c'est que vous continuiez à protéger les belles-lettres et les études sacrées, et que vous considériez *Erasme* comme un de vos amis. Vous aurez un modeste client, qui vous aimera, et qui ne vous sera pas à charge. Portez-vous bien.

A la campagne, à Anderlecht, 17 juin 1521.



(1) *Louis Guillard*, fils de *André Guillard*, président du Parlement de Paris, étudia de 1513 à 1517 au Collège de Navarre, sous la direction de *Jod. Clichove*, devint évêque de Tournai en 1519, plus tard de Chartres, de Chalon s/Saone et de Senlis. *Petrus Amicus* était professeur à l'école du chapitre à Tournai.

(2) Le suffragant était *Nicolas de Bureau*, franciscain de Tournai. Il avait dit, à Bruges, dans un sermon, que *Luther* et *Erasme* étaient des bêtes, des ânes, des grues et des souches.

(3) *J. Clothouens* = *Josse Clichove*, de Nieuport (1472-1543) disciple de *Lefèvre d'Étaples*. De 1513 à 1517, tuteur du jeune évêque de Tournai, *L. Guillard* ; il s'attacha à lui, et devint chanoine à Chartres. Il écrivit des œuvres d'éducation et de théologie (contre *Luther*)

Ep. 1214. A Livinus Hugenoy.

Anderlecht, 21 juin 1521.

Erasmus Roterodamus R. P. ac D. D. Livino, Abbati Monasterii S. Bavonis Gandavi, S. D. (1).

Ce que l'on obtient sans l'avoir mérité, a d'habitude d'autant plus de prix ; et ce qui vous arrive contre votre attente, est d'habitude plus agréable. Souvent aussi un donateur magnifique ajoute de la valeur à son présent. Et il n'y a rien, de si peu de valeur que ce soit, qui ne devienne particulièrement précieux, quand cela vous vient d'un cœur ami. A combien de titres pensez-vous donc, noble maître, que le cadeau que vous m'avez envoyé, par l'intermédiaire de M^{re} *Cornille*, avocat du fisc, m'a été agréable ? Je m'y attendais si peu, que s'il m'était tombé du ciel, il n'aurait pas pu être plus imprévu. Car ce qui est spontanément envoyé, et à quelqu'un qui ne le mérite pas, et qui ne l'avait même pas espéré en rêve, cela ne peut partir que d'un cœur très affectueux. Et ce cadeau, qui est par lui-même extrêmement agréable, vous le recommandez encore par vos paroles. Vous dites que ce n'est pas un cadeau, mais un symbole de l'âme. Vous dites qu'il n'a pas été envoyé pour m'enrichir, mais pour m'apporter vos salutations. J'embrasse donc votre générosité, et je reconnais ce que je dois. En supposant que je vous aime de la même manière, vous l'emporterez cependant sur moi, en avançant ce seul pion, c'est que vous avez été le premier à me lancer un défi d'amitié. Car pendant que nous étions de compagnie, vous et moi, à Gand et à Termonde, je me suis conduit si peu civilement, que j'ai craint plus d'une fois d'avoir tout à fait perdu votre amitié. Mais celui qui a été provoqué de cette manière, et qui peut aimer, j'estime qu'il mérite d'être aimé, en retour, de tout cœur.

Mais *Marcus Laurinus*, doyen du collège de St-Donatien, m'a promis un très vieux manuscrit de votre bibliothèque, recopié à la main, qui contient, dit-il, les commen-

taires de *St-Jérôme* sur les psaumes. S'il n'y a pas un moyen facile de me l'envoyer, je désirerais seulement avoir la copie d'une ou deux pages, afin que par la collation, je puisse vérifier si les commentaires que nous faisons imprimer, sont faussés, ou mutilés, ou non. Et si même cela n'est pas possible, je pense que pour les calendes d'Août, je retournerai à Bruges. A cette occasion j'irai, en passant, saluer votre Grandeur. Portez vous bien, père que je vénère sous tous les rapports dans notre Seigneur Jesus-Christ.

A Anderlecht, 21 juin 1521.

(1) *Liévin Hugenoy*s était abbé du monastère de St-Bavon à Gand. Il avait prêté à Erasme un manuscrit latin des Evangiles. Il a sans doute fait avec Erasme le trajet de Gand à Termonde, lorsqu'Erasme revint de Bruges en juillet 1520.

Ep. 1215. A Charles Harst.

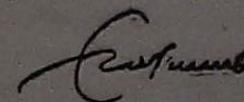
Anderlecht, 22 juin 1521.

Erasmus Roterdamus Carolo Harst suo S. D. (1).

Je vous suis obligé de deux choses, mon cher Charles, et parce que vous avez voulu venir me voir, et parce que vous vous en êtes abstenu pour ne pas troubler mes études. Quant aux félicitations que vous m'adressez au sujet de mon séjour à la campagne, certes, je n'ai rien fait, depuis de nombreux mois, qui ait si bien réussi. Je serais déjà mort, si je n'avais pas quitté les puantes fumées des villes. Déjà, j'en étais arrivé à examiner la question avec des médecins ; j'en avais consulté plusieurs, et plusieurs remèdes m'avaient été prescrits. Et rien ne m'aurait empêché de les prendre, si ce n'est que je n'avais pas le temps d'être malade, de nouvelles affaires m'appelant bien souvent ailleurs. Avec tout cela les mendiants tyranniques (les moines) pénètrent même jusqu'ici ; quel est l'endroit inaccessible pour ces gens là ? Et tous les jours nous entendons raconter autour de nous des histoires idiotes.

Quant à ce que vous m'écrivez au sujet de *Carinus* (2), je me suis déjà occupé de cela. J'ai écrit à *Nesen* (3) ; le messager à qui j'avais remis la lettre dit qu'il l'a donnée à notre ami *Capiton* (4). Tâchez, vous, d'exploiter de toutes les manières *Conrad Goclenius* (5) qui est très riche en connaissances littéraires de tout genre, et de retourner dans votre patrie, chargé d'honorables marchandises, comme un actif et avide commerçant. Mais avant tout, aiguisez votre plume, afin de pouvoir, un jour, dépeindre sous leurs couleurs ces roquets, qui crient si sottement contre la science si précieuse. Portez-vous bien.

A la Campagne, à Anderlecht, 22 juin 1521.



(1) *Charles Harst*, de Weissenbruch, étudia à Cologne, à Orléans, et, en 1521, à Louvain. En octobre, il accompagna Érasme jusqu'à Coblenz et lui rendit encore beaucoup de services plus tard.

(2) *Carinus* = *Louis Kiel*, de Lucerne, mort en 1569. Il avait été présenté à Érasme à Bâle, et le retrouva à Louvain en 1519. En décembre 1520 il était à Mayence, comme secrétaire de *Capiton*. Quand Érasme retourna à Bâle, *Carinus* le rejoignit. Il est un des convives du *Repas Poétique* (1523). Il devint directeur de l'école latine de Francfort, et se laissa gagner par la Réforme. Il rompit avec Érasme. En 1546 il était recteur de l'École de St-Thomas à Strasbourg.

(3) *Nesen* (Guill.) (1493-1524) de Nastätten. Fut correcteur chez Froben en 1515 ; tuteur des fils de *Stallberger* à Paris en 1517 ; fut appelé par Er. à Louvain en 1519, mais son cours de latin fut interdit ; il devint directeur d'une école à Francfort, devint luthérien, et se noya dans l'Elbe à Wittemberg.

(4) *Capito* = *Wolfg. Faber Köpfel*, de Hagenau, mort en 1541, Prédicateur à la cathédrale de Bâle en 1515, recteur et doyen de la faculté de théologie de 1517 à 1519. Il aida Érasme pour son édition du Nouv. Test. Il devint prédicateur à Mayence en 1520, et s'attacha à la Réforme en 1523.

(5) *Conrad Goclenius*, voir Ep. 1209.

Ep. 1216. A Peter Barbirius.

Anderlecht, 26 juin 1521.

Erasmus Roterod. Petro Barbirio S. D. (1).

Enfin, je tiens le livre que *Jacques Lopez Stunica* (2) a écrit contre moi. S'il est bien plus savant, il est moins violent, quand on le compare aux calomnies de *Lee* (3). Je n'enlèverai rien aux louanges de cet homme, au point que je veux bien que l'on double même ce qu'il s'attribue à lui-même si généreusement ; et cependant il est si méchant pour moi, qu'il m'enlève tout : intelligence, mémoire, jugement, érudition, lecture des livres sacrés, connaissance des langues et enfin de la grammaire ; de tout cela, il revendique délicieusement pour lui-même une opulente corne d'abondance. Certes, il a soigneusement pesé la faveur exagérée de quelques uns, qui m'ont tellement agrandi par leurs éloges, que d'une mouche ils ont fait un éléphant : lui, d'un pygmée fait un moustique. Quant au fait qu'il se glorifie à grands frais, cela ne m'inspire ni étonnement, ni jalousie. Du reste, je me demande avec étonnement ce qui a tellement exaspéré contre moi l'esprit de cet homme, alors que je ne l'ai jamais vexé, pas même par un mot, car je ne peux pas me persuader que des esprits bien nés conçoivent de pareilles haines (puisque, comme je l'apprends, il réunit la noblesse de la naissance à l'érudition) à moins qu'il n'y ait quelque malhonnête instigateur. Maintenant, j'apprends que le Cardinal de Tolède, d'heureuse mémoire, que notre *Croij* (4) a déjà, hélas, suivi également, lui avait conseillé de m'envoyer son ouvrage avant de le publier : que si je l'avais satisfait par ma réponse, il serait plutôt de son propre intérêt de supprimer le livre, plutôt que de l'éditer ; que si ou bien je ne répondais pas, ou bien si je répondais insolemment, ou comme un ignorant, il publiât alors son ouvrage sous de bons auspices. Mais aussitôt après la mort du Cardinal, il transmit son œuvre aux typographes, alors

que, à ce moment, il ne pouvait pas lui échapper qu'une seconde édition du Nouveau Testament ou était sortie, ou allait bientôt paraître.

Quoi qu'il en soit, c'est certes un plaisir pour moi de voir fleurir chez les Espagnols aussi, les langues et les belles-lettres : et je me promets beaucoup de bonnes choses du talent de *Stunica*. Mais je crains qu'auprès des gens sensés et érudits, il ne se procure pas, par ce travail avec lequel il a voulu se créer une réputation, une aussi riche gloire qu'il se l'est promis, semble-t-il. Bien entendu, en admettant qu'il fasse croire qu'il est bien préparé, autant que quiconque, par l'étude des langues et de la littérature, par la lecture longue et soignée des anciens auteurs, et qu'il connaît très bien ce qui doit être accordé à un interprète, alors que parfois il se trompe dans des choses très évidentes ; en admettant qu'il fasse croire, que j'ai commencé hier et avant hier à lire les interprètes sacrés, que je ne comprends rien à *St-Jérôme*, moi qui, il y a vingt ans, ai écrit l'*Enchiridion* (Manuel du soldat chrétien) et qui, dans ce travail, ainsi qu'il l'écrit lui-même avec vérité, apporte en toute hâte tant de témoignages, alors que je n'étais aidé par aucun point de repère, en quoi il a été plus heureux que moi ; en admettant tout cela, qui pourra croire qu'il a entrepris ce travail, non pas avec l'intention de dire du mal, mais « avec un esprit tout à fait pur de toute intention hostile ? » Alors que dans tout son travail, depuis le commencement jusqu'au bout, il ne fait pas autre chose que de me railler avec mépris, me houspiller, me déchirer ; en m'assommant très haineusement à propos d'erreurs commises même par d'autres, par ex. par des typographes ou par *Oecolampadius* (5) ; provoquant parfois d'horribles tragédies à propos de choses qui sont dites très simplement, par ex. parce que j'avais écrit que Naples est maintenant occupée par les Espagnols, et que dans *St-Paul*, on écrit *Spania* pour *Hispania* : souvent, afin de me lancer une grande injure, il m'appelle le *Balave* ! Comme si cela devait m'être imputé comme un vice, même si j'étais né chez les *Sogdiens*, ou que le pays Hollandais puisse être méprisé par n'importe quel autre pays, soit que l'on tienne compte de la civilisation ou de la célébrité des villes, ou de

la richesse, ou du mérite des gens intelligents ! Choses qui se présentent chez eux, partout, en si heureuse quantité, que si l'on me compare à eux, je pourrais vraiment paraître tel que m'a dépeint *Stunica*.

Et ce n'était pas assez, d'avoir rédigé la préface de son ouvrage, de cette manière, qu'il s'y trouve à peu près autant d'injures contre moi, qu'il y a de mots ; à des annotations particulières, il ajoute pour me déchirer de nouvelles préfaces et des conclusions. Et de nouveau, comme si cela aussi était trop peu, il a ajouté des notes marginales, qui sont encore plus pointues que le texte lui-même ! Tellement il est vrai que rien ne suffisait à cet esprit modéré, et « tout à fait pur de toute intention hostile ».

Je ne sais pas du tout si cela paraîtra le fait d'un homme assez prudent (de la part de *Stunica*) que d'affirmer que cet interprète, a traduit le Nouveau Testament avec goût et élégance. Certes il ne paraîtra pas qu'il tient la promesse, par laquelle il s'est engagé à défendre son interprète contre toute calomnie, alors qu'il ne répond rien du tout, au sujet de tant de solécismes que j'ai annotés. Par son silence, il condamne même celui qu'il avait si magnifiquement entrepris de défendre ; si je ne me chargeais pas moi même d'attaquer l'interprète, comment tirerais-je quelque fruit de mon travail ? Mais en passant, je mets une note, si quelque chose me semble pouvoir être utile à un lecteur attentif. J'ignore en quoi *Stunica* a fait du tort à ma réputation, assurément je voudrais qu'il eût plus convenablement ménagé la sienne ; car moi je prends de bonne part ce qui se fait dans l'intérêt des études. Et certes une rivalité modérée aiguise les intelligences ; mais cette virulence, par laquelle maintenant tout est bouleversé, par suite de je ne sais quelle fatalité, je voudrais qu'elle soit absente, non seulement de toutes les belles études, mais surtout des études sacrées.

Vous, mon cher *Barbirius*, vous me tourmentez trop longtemps, par l'impatience que j'ai de vous voir ; et souvent vous nourrissez mon esprit par une nouvelle espérance. Certes, quelques autres motifs ont retardé mon départ, mais le principal fut celui-ci : le désir de vous revoir. Que si à votre tour, vous avez aussi le désir de me voir, il

faut que vous vous dépêchiez. Car ici je suis tellement « lapidé » par les injures des aboyeurs, qu'il y a danger que je sois achevé sous la grêle de pierres qui volent sur ma seule tête. La tragédie de Luther est jouée pour nous jusqu'au bout. Et plutôt au ciel qu'elle n'eût jamais été mise en scène ! Certaines gens craignent seulement ceci, c'est que, ayant évité, comme nous le désirions, le gouffre de Scylla, nous ne soyons entraînés vers celui de Charybde ; et de cette « victoire » certains pourraient abuser plus cruellement qu'il n'importe à la cause chrétienne.

Portez vous bien, mon protecteur incomparable. A Anderlecht où, devenu, d'un citadin que j'étais, un campagnard, je me porte maintenant à ravir.

26 juin 1521.

(1) *Petrus Barbirius* = *P. Barbier*, chapelain de Philippe le Beau en 1501, conseiller de Charles V en 1517, suivit *Adrien d'Utrecht* en Italie. Dans une lettre à *Erasme*, *Barbier* lui dit qu'il le considère comme son père. Il était doyen de Tournai en 1529 et vivait encore en 1551.

(2) *Diego Lopez Zuñiga*, théologien de l'Université d'Alcala, savant helléniste et hébraïsant. Quand parut le *Novum Instrumentum* d'Erasme (1516) *Stunica* lança ses *Annotationes* contre Erasme. Celui-ci y répondit par une *Apologia* en sept. 1521. *Stunica* riposta en 1522, à Rome, par ses *Erasmi Blasphemiae et Impietates*, à quoi *Erasme* répondit par une nouvelle *Apologia*. Cela continua jusqu'en 1527. *Stunica* mourut à Naples en 1531. Voici un extrait de la préface de *Stunica*, dans son ouvrage contre *Erasme*, qui avait traduit le N. T. du grec en latin :

« Mais quand j'ai commencé à lire ce livre, et que j'ai parcouru avec la plus grande attention cette nouvelle traduction et ces annotations, depuis la tête jusqu'aux talons, comme on dit, j'ai grandement admiré l'audace de cet homme, audace qui lui a servi de sagesse dans cet ouvrage. Car comme il s'est toujours occupé de la lecture des auteurs païens, et qu'il a appris en partie par eux l'éloquence séculière, s'étant fié à cette élégante manière de parler, il a cru que tout lui était permis..... »

(3) *Leus* = *Edward Lee* (1482 ?-1544) Étudia à Oxford et à Cambridge. Vint étudier le Grec à Louvain en 1517 et fit la connaissance d'Erasme. Il critiqua le *Novum Instrumentum* ; Erasme tint compte de ses remarques, mais *Lee* ne se déclara pas satisfait et la brouille devint une véritable querelle. *Lee* retourna plus tard en Angleterre, devint aumônier du roi en 1523, archevêque d'York en 1531, et créa l'église d'Angleterre.

(4) *Guill. de Croy* (1498-1521) reçut l'abbaye d'Afflighem en 1516, et devint cardinal et archevêque de Tolède en 1517 ; il vint faire ses études à Louvain (*Vives* était son tuteur). En juin 1520 il rejoignit Charles V à Bruxelles, et mourut à Worms en 1521 des suites d'une chute de cheval, à la chasse.

(5) *Oecolampadins* = *Hausschein* (1482-1531) théologien allemand, réformé, publia, à Bâle, des *Commentaires* sur la Bible.

Ep. 1217. Aux théologiens de Louvain.

Anderlecht, juin 1521.

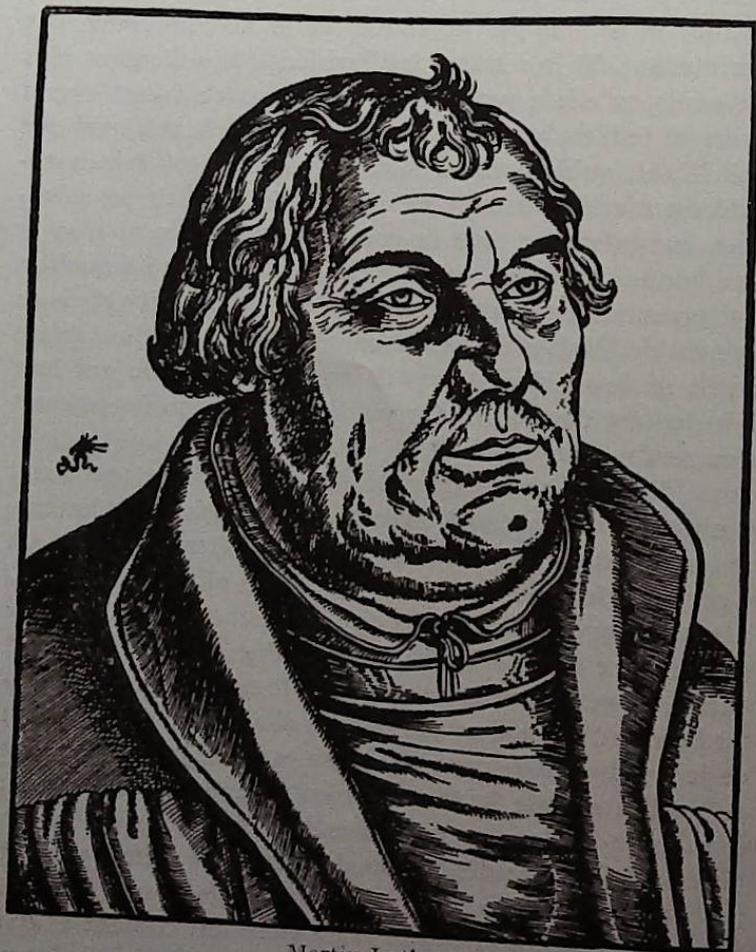
(Lettre écrite après que Luther avait quitté Worms).

Révérands Pères et Maîtres, à qui je dois le plus grand respect, chaque fois que je considère la gravité de l'ordre théologique, et mon innocence, ou plutôt mes mérites aux yeux des hommes qui cultivent les lettres sacrées, s'il m'est permis de m'en glorifier, je ne puis pas croire ce que l'on me rapporte. Et cependant cela m'est rapporté par tant de personnes, et des personnes si graves, qu'il n'est pas possible de considérer comme tout à fait insignifiant ce qui est prouvé par l'accord de tant de gens, et de telle qualité, qui en sont garants. Il importait à tout le monde de mettre enfin un terme à ces tragédies, qui se déroulent déjà depuis quelques années entre nous, à votre détriment aussi bien qu'au mien. Quels ont été mes mérites, acquis par tant de veilles, la postérité le jugera plus équitablement ; ce que j'ai eu à souffrir à Louvain, par suite des grossièretés de quelques bavards, cela ne peut être ignoré de personne.

Maintenant j'apprends que la tragédie recommence, par la faute de quelques uns, sous la conduite et l'autorité de *Vincent Théodoric* (1) et de *Latomus* (2). L'un des deux est irrité à cause d'une lettre au cardinal de Mayence, dans laquelle j'ai, semble-t-il, malmené l'ordre des dominicains ; l'autre s'est senti offensé à cause d'un avis (*consilium*) qui a été répandu dans le public sans que personne en ait pris la responsabilité, au sujet de la nécessité d'apaiser le drame luthérien, avis qui aurait émané de moi, ainsi que le répètent quelques gens qui me soupçonnent à tort. D'abord, cette lettre, écrite à une époque où ni votre condamnation ni la censure papale n'avaient paru, ne s'occupe en somme que d'obtenir que *Luther* soit corrigé, plutôt que d'être poussé à sa perte, avec un grand désordre du monde entier. Cette lettre, je l'avais envoyée, cachetée, à un con-

seiller du cardinal en lui donnant le droit de la remettre, s'il lui semblait que cela était utile ; sinon, de la brûler. Lui, non seulement la remit tard, mais encore, avant de la remettre, la fit imprimer, après y avoir même changé certains mots, comme je l'apprends. Car là où j'avais écrit : *de Luther*, il changea en : *de notre Luther* (3). Que ceci fût aussitôt discuté en grand tumulte à cor et à cris, dans la foule et la cohue, je ne l'ai pas approuvé, et je ne l'approuve pas maintenant. Et la censure des Parisiens (4) a d'autant plus de poids qu'elle a paru tard. Je n'ai jamais blessé aucun ordre et je n'en hais aucun. Je hais les méchants, quel que soit l'habit qu'ils portent. Mais qu'un ordre soit très honorablement estimé dans le monde, cela dépend de ses membres eux-mêmes et non de moi. S'ils ont à cœur d'avoir une bonne réputation, qu'ils tâchent d'acquérir les qualités qui procurent une bonne renommée, de l'autorité et de la sympathie. Mais s'ils comprennent qu'on les estime moins qu'ils ne le voudraient, qu'ils corrigent alors ce qui leur fait du tort dans l'opinion publique, ainsi qu'ils peuvent s'en rendre compte.

En voilà assez sur cette lettre. Quant à ce *consilium*, il n'est pas venu de moi, mais d'un théologien prédicateur, qui n'est pas le premier venu en fait d'érudition (5). Ce « conseil » fut communiqué à un prince afin qu'on examinât, s'il pouvait plaire, et fut publié avant que la « Captivité de Babylone » de *Luther* ne fût répandue, alors qu'il y avait encore moyen de remédier au mal. Je ne sais par quel hasard ceci fut aussi divulgué par des allemands, qui en vertu de je ne sais quelle conception, ne cachent jamais rien. Et ce prédicateur me le fit voir, bien entendu, à moi aussi ; il ne niera pas que ce *conseil* est le sien ; et pour le dire librement il ne me déplut pas du tout. Car il ne s'agissait pas de détruire la sentence du pape ou la vôtre, mais de donner satisfaction à l'opinion de ceux qui criaient et qui crient encore maintenant, que *Luther* était opprimé par l'autorité ; l'autorité du Pontife n'aurait pas à souffrir, si, volontairement il se relâchait quelque peu de sa sévérité, dans l'intérêt de la tranquillité publique. Et ce « conseil » aurait plu même aux rois, si la « Captivité » et d'autres livres semblables n'avaient aliéné beaucoup d'esprits.



Martin Luther
d'après une gravure sur bois du XVI^e s. de L. Cranach.

les délibérations, chacun a la liberté, je pense, de dire son opinion. Et c'est un acte pieux que de veiller à la tranquillité publique, pourvu que reste sauve la dignité du souverain Pontife. Si cela n'est pas permis, quelle audace ne fallait-il pas, lorsque *Luther* était à *Worms*, pour travailler avec tant d'ardeur, à obtenir la même chose, et cela, par l'intermédiaire des personnages les plus honorables, et cela, avec approbation ? De sorte que si ce « consilium » avait été mon ouvrage — mais il ne l'est pas — je ne vois pourtant pas pourquoi on devrait exciter une tempête tragique contre moi ! Maintenant, cette œuvre a son auteur, qui ne sera pas honteux d'avouer sa paternité.

Vous vous rappelez quelles tragédies ont été machinées contre moi, par suite d'un soupçon très faux, lorsque pour la première fois, avaient paru les ouvrages de *Luther*, et ce à cause d'une petite préface assez soignée : bien que ce soit une chose très vraie et bien souvent affirmée par moi, que dans tous ses livres, il n'y a pas une seule syllabe, qui ait été écrite avec ma complicité ou d'accord avec ma volonté. Au contraire, j'ai toujours craint cette conséquence, et pour cela, de toutes les manières, j'ai essayé de détourner cet homme de ce genre d'écrits. Maintenant votre prudence devrait veiller à ce que de nouveau, par suite d'un soupçon analogue, vous ne fassiez du tort à votre prochain. C'est une sorte d'homicide que d'attaquer l'honneur d'un homme. C'est pourquoi je me demande avec étonnement ce que se propose *Vincent*, qui nulle part ne cesse de parler de moi de la façon la plus médisante, et en saisissant toute bonne occasion, ou en le faisant brutalement, de déchirer le nom d'Érasme, et de me lapider sous les injures. Que si j'étais tel qu'il me dépeint fausement, une telle insolence de langage serait cependant peu séante pour un prêtre, un moine, un théologien ; elle apporte la peste dans votre Académie, parce qu'ainsi, par cet exemple, on prendra l'habitude de se livrer à ces accès de rage, même contre des innocents. Et il n'y a pas d'actes par lesquels il puisse faire plus de tort à son ordre. Car même ceux qui me veulent du mal désapprouvent cette virulente et impuissante médisance. Bien plus : ceux qui ne sont pas avec moi, il ne les éloigne pas de moi ; ceux qui me veulent du bien, il les blesse. Et il y a partout des gens, nombreux,

qui me veulent du bien, non parce qu'ils ont en vue des avantages, mais bien parce qu'ils nous sont attachés par l'intérêt des études. Que si moi je voulais me servir de ma plume aussi grossièrement qu'il le fait de sa langue, est-ce que cette affaire ne deviendrait pas un véritable accès de rage ? Ne serions nous pas un objet de scandale et pour les chrétiens et pour les adversaires du nom chrétien ? Mais lui me méprise, comme si, pour de multiples raisons je n'avais pas le droit de le mépriser à mon tour, si c'était là le fait de cœurs chrétiens de se mépriser l'un l'autre ; ou comme si c'était mon affaire, d'aller me battre avec des gens tels que lui, s'il s'agissait d'une bataille livrée avec les ressources de l'esprit. Mais s'il s'agit de se battre à coup de violences de langage, d'impudences, de grossièretés, on trouvera facilement une femme, qui pourrait se rencontrer avec un homme d'une telle espèce.

Mais laissons là *Vincent*, par qui, quel qu'il soit, je ne me laisserais pas vaincre, s'il voulait lutter avec moi sur le terrain des choses honorables, c. à d. s'il apportait quelque chose qui contribuerait davantage à la gloire du Christ et à la vraie piété : c'est malgré moi que je me sépare de *Latomus*, soit à cause de son érudition, qui n'est pas à dédaigner, soit à cause d'un certain commerce avec les aimables Muses ; et je crois, malgré moi, certaines choses que j'entends dire de tous côtés, surtout parce que je ne l'ai jamais froissé en quoi que ce soit. Il faut que nous prenions bien garde à ceci, quoiqu'il soit déjà bien tard : c'est qu'en nous mordant l'un l'autre, nous ne soyons dévorés les uns par les autres. Les désordres violents ne m'ont jamais plu. Je ne me suis jamais mêlé à la faction de *Reuchlin* ni de *Luther* ; de toutes mes forces j'ai toujours soutenu la gloire du Christ. Je n'ai apporté à votre académie aucun déshonneur et aucun désagrément. Je me suis opposé aux libelles luthériens plus que n'importe qui, non pas que j'ignore qu'il (*Luther*) donne, dans bien des cas, de bons avertissements, mais parce que je comprends qu'il vaut mieux bien savoir se taire, que d'essayer des remèdes dans de mauvaises conditions. Dans tout ce qui, à bon droit ou à tort, lui est attribué, il n'y a pas la moindre parcelle qui soit de moi. Plût au ciel que je pusse supprimer les libelles médisants qui prennent leur vol de tous côtés, et cela dans

mon intérêt ! Car ils m'exposent tous à la rancune, quelques uns me déshonorent, et ceux qui me louent me blessent plus que ceux qui me calomnient. Ceci est absolument certain, c'est que dans tous ces écrits là, il n'y a rien de moi. Et quant aux auteurs de quelques uns des libelles, j'ai bien quelque soupçon, mais pour la plupart, je ne puis pas imaginer d'où ils sont sortis.

J'ai été sollicité par beaucoup de gens, et même par de grands personnages, de prendre parti pour *Luther*. Je me suis aperçu aussi de certaines autres choses qui ne doivent pas être rapportées ici. J'ai repoussé « des mains et des pieds ». J'ai été si cruellement attaqué par mes adversaires, surtout par des moines, que même si j'avais été, auparavant l'ennemi de *Luther*, à cause de ces haines, j'aurais pu être poussé à le rejoindre. De nouveau, je sens que les partisans de *Luther* ont fait tous leurs efforts, pour m'entraîner, par des artifices, dans cette lutte ; et s'ils ne réussissaient pas, pour m'y entraîner de gré ou de force. Rien de tout cela n'a pu m'ébranler et me faire renoncer à mes intentions. Que l'on examine point par point tous mes écrits, même toutes mes paroles, échappées en plaisantant, tout en buvant un verre ; on ne trouvera rien d'autre que ceci, c'est que les clameurs subites et violentes dans le peuple, je les désapprouve, et que je désire que la question soit liquidée sans mettre le monde sens dessus dessous. Si d'autres préfèrent d'autres plans, je prie pour que tout se termine heureusement pour le Christ ; mais jusqu'ici, quelle sera l'issue ? Je l'ignore.

Si cela dépendait de moi, cet orage serait apaisé demain. Si je ne suis pas lié avec vous par une étroite amitié, cela n'a pas été de ma faute. Cette amitié était née dans le collège du Faucon. Que tous les maux antérieurs étaient oubliés, c'était entendu, même si ce qu'il y avait eu en fait de maux était retombé sur ma tête. Et *Joannes Atensis* (6) n'aurait pas recherché la concorde, s'il n'avait pas su en conscience qu'un vain soupçon l'avait abusé, quand il a mis cette tragédie en branle contre moi. Et je ne vois pas ce qui a pu empêcher cette paix de se rétablir, si ce n'est que *Egmondanus* (7) n'était pas suffisamment calmé. Et je ne vois pas pourquoi cet homme est irrité contre moi, si ce n'est pour la raison que je ne lui ai pas adressé de remer-

ciments, pour les calomnies qu'il a lancées contre moi, même avant de me voir. Si tel est le projet de quelques uns, de m'attaquer n'importe comment, même avec le « courage d'un gladiateur » et des accusations imaginaires, qu'ils veillent d'abord à ce que cette entreprise réussisse, portée par un vent aussi favorable qu'ils le désirent ; et si elle réussit, qu'ils s'assurent que le résultat soit aussi heureux qu'ils se le promettent. Enfin, s'ils ont décidé d'exterminer tout à fait *Luther*, cela réussira mieux, s'ils ne m'y mêlent pas. Quelles que soient les tentatives que l'on fait, personne ne m'arrachera à la pierre du Christ, personne ne m'enrôlera dans une faction. Que si j'avais été luthérien — je n'en dirai pas plus — ses affaires à lui iraient mieux. Mais loin de moi, que je sois autre chose que chrétien !

Jusqu'ici, je n'ai rien écrit contre lui ; c'est vrai. Si la crainte du danger ne peut pas me servir d'excuse, et, outre d'autres motifs innombrables, le manque de temps, la vieillesse, la faiblesse corporelle, assurément mon ignorance de la théologie pourrait m'en tenir lieu. Ces gens là bas me l'attribuent dans une très large mesure, et moi, je la reconnais en grande partie. Enfin, puisque trois Académies ont condamné *Luther*, que le souverain Pontife a brandi sa foudre contre lui, que l'empereur y a ajouté la sienne, quelle importance cela aurait-il, si j'y ajoutais ma censure, moi qui suis un vermisseau plutôt qu'un homme ? Surtout puisqu'ils sont si nombreux, qu'ils se présentent de toutes parts, et que, d'après votre avis, ils sont si savants, ceux qui écrivent contre *Luther* ! Et cependant autant que mes forces le permettront, mon concours éventuel ne manquera pas à la tranquillité de l'église Catholique, ni à la vérité évangélique, ni à la dignité du Pontife romain. Et peut-être apporterai-je une plus grande contribution que ceux qui pensent que c'est dans tout ce désordre que les choses peuvent s'arranger. Il s'agit pour nous de veiller à ceci, que nous ne poussions pas la haine contre *Luther* au point de perdre aussi à force de le haïr tout ce qu'il y a de meilleur ; et ainsi nous sauvegarderions notre dignité, de manière à ne pas compromettre l'autorité de la vérité évangélique et nous servirions ainsi la gloire des hommes sans faire du tort à la gloire du Christ. Si, entretemps, vous avez quelque reproche à me faire, ne procédez pas par

des outrages, comme *Egmondanus* l'a fait récemment auprès du recteur *Rosemundanus* (8), et comme *Vincent* le fait toujours. Procédez par des arguments, et je vous donnerai satisfaction par tous les moyens. Que si vous voulez lutter en usant de bons procédés, je ne me laisserai pas vaincre. Mais s'il y en a qui préfèrent lutter en commettant de mauvaises actions, je n'essayerai assurément pas de vaincre sur ce terrain là ; mais je tâcherai cependant de défendre mon innocence ; et je pense que la protection du Christ et des honnêtes gens ne me manquera pas. Portez vous bien, révérends maîtres et frères, que je respecte dans le Christ.

Anderlecht, An. M. D. XXI.

(1) *Vincent Theodorici* (*Dierx*) (1481-1526) né à Beverwijk, devint dominicain à Haarlem, étudia à Paris et à Louvain, devint docteur en théologie à Louvain en 1517 et doyen de la faculté en 1521. Plus tard il fut inquisiteur du diocèse d'Utrecht. Dès qu'*Erasmus* arriva à Louvain il le combattit avec acharnement, entre autres dans une *Apologia*, dédiée à *Lée*. *Erasmus* riposta en faisant la caricature de *Theodorici* dans le colloque *Funus*, où le moine est représenté, penché sur le lit d'un moribond, et lui extorquant un testament.

(2) *Latomus*. (*J. Masson*) de Cambion (près d'Ath) 1475-1544, prof. de théologie à Louvain en 1535, avait publié en 1520 une défense de l'action des théologiens de Louvain contre *Luther*.

(3) « De notre *Luther* » *P. S. Allen*, dans son introduction à Ep. 1033 : I cannot find there nor anywhere else the one specific change : the addition of *noster* after *Luthers* name, which *Erasmus* alleges on hearsay.

(4) Il s'agit du jugement de la Faculté de Théologie de Paris, paru le 15 avril.

(5) Ce théologien prédicateur était *Joh. Faber* d'Augsbourg (1470-1530) dominicain, vicaire général, conseiller de l'empereur Maximilien. En 1520, *Erasmus* l'avait recommandé, *Faber* désirait devenir conseiller de Charles V. Il prêchait la conciliation entre *Luther* et les catholiques. Il écrivit un *Consilium* (édité 5 fois) dans ce sens. *Erasmus* l'avait très bien connu à Louvain, et il est très probable qu'il avait collaboré à ce « *Consilium* ». *Faber* finit par se brouiller avec *Luther*, et fut aussi exclu de l'ordre des dominicains.

(6) *Atensis*. *Jean Briard*, de Belœil (près d'Ath) † 1520. Étudia à Louvain, devint professeur de théologie et recteur en 1510, vice-chancelier de l'Université. Fut d'abord lié avec *Erasmus*, mais se brouilla avec lui en février 1519, quand il critiqua l'*Encomium Matrimonii* qu'*Erasmus* venait de publier.

Ep. 1218. A Richard Pace.

Bruxelles, 5 juillet 1521.

L'original de cette lettre, entièrement autographe, est au British Museum. La feuille avec l'adresse manque. La lettre est datée de Bruxelles. Cela s'explique très facilement. Plusieurs autres lettres sont datées du même jour, mais d'Anderlecht. Or, dans une lettre postérieure (Ep. 1342) Erasme écrit : « Dès que l'Empereur (Charles V) fut revenu à Bruxelles (le 14 juin 1521) il n'y eut presque pas de jour où je ne fisse, à cheval, une course en ville, pour passer sur la grand place ou devant la cour ; je faisais souvent acte de présence à la cour... et j'habitais Bruxelles, pour ainsi dire, plutôt qu'Anderlecht... j'allais voir les orateurs, et eux à leur tour, venaient me voir à Anderlecht ».

Plaise au ciel qu'un *deus ex machina* vienne mettre une fin heureuse à ce drame que, sous de mauvais auspices, Luther a commencé de nous jouer. Il a fourni lui-même, pour se faire transpercer, une arme à ses ennemis, et il s'est conduit comme s'il ne voulait pas être sauvé ; pourtant, il a été si souvent invité par ma lettre, et par la voix de ses amis, à émousser la pointe de sa plume. Il y a une telle violence en lui, que même si tout ce qu'il a écrit était très vrai, la chose ne pourrait tout de même pas avoir une issue heureuse. Mais je crains que les Jacobites et les théologiens n'usent trop peu modérément de leur victoire ; surtout ceux de Louvain, qui sont possédés d'une haine personnelle contre moi. Et ils ont trouvé, pour cette affaire, un instrument extrêmement pratique, Jérôme Aleandre (1). Celui-ci est déjà assez insensé de sa nature, même si personne ne l'excite ; maintenant il a des instigateurs, qui pourraient pousser à la folie même l'esprit le plus modéré. De tous côtés les libelles les plus empoisonnés prennent leur vol ; Aleandre me les attribue tous, alors que moi, j'ignorais la naissance de beaucoup d'entre eux, avant que je les connusse par lui. Luther a reconnu les siens devant

l'empereur ; et cependant, de ceux-ci, il (Aleandre) m'attribue la « captivité de Babylone ». O comme je serais fécond moi qui suffirais à produire tant de libelles ! Alors qu'entretiens, je restaure, par un pénible travail, le texte du Nouveau Testament, que je corrige les livres de *St-Augustin*, outre mes autres études ! Que je meure si, dans tous les livres de *Luther*, il y a une seule syllabe de moi, ou si le moindre mauvais livre est dû à ma plume ; bien au contraire, j'en détourne avec le plus grand soin.

Maintenant on travaille à ceci : à faire croire que *Luther* a puisé quelque chose dans mes livres, comme s'il n'avait pas puisé surtout dans les Épîtres de *St-Paul*. Maintenant seulement je comprends que le plan des allemands était de m'entraîner, de gré ou de force, dans l'affaire de *Luther*. C'était là, ma foi, un plan irréfuté. Par quel autre moyen auraient-ils mieux réussi à m'éloigner d'eux ? Ou en quoi aurais-je pu aider *Luther*, si je m'étais associé, comme compagnon, à son danger, si ce n'est qu'au lieu d'une seule, il y aurait eu deux victimes ? Je ne puis assez me demander avec étonnement, quel esprit l'a guidé dans ses écrits ; vraiment, il a chargé d'une haine écrasante les hommes qui cultivent les belles-lettres. Certes, il a, d'une façon remarquable, et enseigné et averti. Et plutôt au ciel qu'il n'eût pas gâté toutes ces bonnes choses par des maux intolérables ! Même s'il avait tout écrit avec piété, je n'avais pas les dispositions voulues pour risquer ma vie en luttant pour la vérité. Nous n'avons pas, tous, assez de forces pour subir le martyre. J'ai peur, en effet, si quelque désordre se produit, d'imiter *St-Pierre* (2). Les Pontifes et les Empereurs, quand ils prennent de bonnes mesures, je les suis, ce qui est pieux ; quand ils se trompent dans leurs décisions, je les supporte, ce qui est prudent. Je pense que c'est le droit des honnêtes gens, quand il n'y a aucun résultat utile à espérer. Et de nouveau on m'assomme avec le libelle, au sujet de *Jules* ; c'est au point qu'ils ne négligent aucun moyen, afin d'atteindre, non pas moi, mais les belles lettres, qu'ils voudraient bien ne pas voir fleurir ainsi (3).

Mais que le Christ, que mes modestes écrits serviront toujours, décide quant à moi. Depuis que les livres de *Luther* s'en sont allés en fumée, et maintenant que certains

prédicateurs et théologiens, pas très sincères, revendiquent cette gloire pour eux, il faudra que les princes éclairés veillent à ce que le droit ne leur soit pas accordé, de sévir contre des innocents et contre ceux qui ont bien mérité de la religion chrétienne, afin que nous ne soyons pas poussés, par la haine contre ce que *Luther* a eu le tort d'écrire, à perdre le fruit de tout ce qu'il a dit sagement.

Vous apprendrez le reste par la lettre à *Morus*. Veuillez me recommander, autant que vous pouvez, à son Em. le révérend Cardinal, mon incomparable patron et maître. Portez-vous bien, très illustre Pace.

Bruxelles, le 5 juillet 1521.

Signé : votre Erasme.

(1) Jérôme Aleandre (1480-1542) savant italien, professeur à Paris jusque 1513, bibliothécaire du pape en 1519, puis son légat en 1520, archevêque de Brindisi en 1524 et enfin cardinal en 1536. Chargé de la publication de la bulle *Exsurge Domine*, en 1520, le légat Aleandre fit brûler les livres de *Luther*, et adressa au pape des rapports très sévères contre Erasme, qu'il considérait comme plus dangereux que *Luther*.

(2) Erasme a fait cette réserve plus d'une fois. Dans sa *Spongia*, contre *U. von Hullen*, il écrivit plus tard : « optarem esse Christi martyr, si vires ipse suppeditet ; Lutheri martyr esse nolim ». Je choisirais d'être le martyr du Christ, si le Christ lui-même m'en donnait la force ; mais je ne voudrais pas être le martyr de *Luther*.

(3) Le libelle au sujet de *Jules* est le *Julius exclusus*, pamphlet d'Erasme (*Jules* exclu du ciel) paru après la mort du pape, et dont bien entendu, Erasme n'a jamais reconnu la paternité.



Ulrich von Hutten, ami d'Erasme mais avec lequel il finit par se brouiller et qu'il refusa de recevoir à Bâle. Auteur des *Epistolae obscurorum virorum* (Épîtres des Hommes Obscurs) qui firent sensation.

Ep. 1219. A Will. Blount, lord Mountjoy. (1)

Anderlecht (5 juillet ?) 1521.

Erasmus Rot. Clariss. Baroni Guilhelmo Monticio S. D.

Plus votre affection pour moi, seigneur très illustre, est sincère, et plus vous vous montrez pour moi un Mécène et un ami, et plus je regrette de ne pas pouvoir être pour vous, un ami, moi aussi, et vous apporter autant de bonheur que la candeur de votre cœur le méritait. Vous m'écrivez que là bas se répand, je ne sais grâce à qui, la rumeur que je suis non seulement le partisan mais encore l'allié de la faction luthérienne, et presque son créateur ; et vous m'engagez à me laver de cela, en publiant un livre contre *Luther*. Comme cette rumeur est un mensonge non moins impudent que si on disait qu'Erasme a des ailes, je découvrirai en quelques mots la source d'où a coulé ce bruit.

Il y a ici des gens qui sont mes ennemis plus qu'acharnés parce que, croit-on, j'ai ameuté les langues et les belles-lettres contre leur royauté. Ces gens, même avant que le monde eût entendu le nom de *Luther*, cherchaient partout une arme pour venger leur souffrance. Aussi, ceux qui les premiers avaient fait courir ces bruits, n'étaient pas persuadés eux mêmes de ce qu'ils ont essayé de faire croire aux autres. Eux aussi ont essayé, par d'étonnants mensonges d'exciter contre moi *Jerôme Aléandre* (2), le nonce apostolique, un homme très savant, et auquel j'étais attaché par une vieille et très douce amitié. Je ne sais quels libelles malfaisants prenaient leur vol çà et là. Certains allemands firent dériver sur moi pour l'écarter d'eux mêmes le soupçon que j'en étais l'auteur. Que dirais-je de plus ? On fit croire à cet homme, comme il était doué d'un esprit violent et simple, et tout aussi crédule — que je pensais et que je disais sur son compte des choses peu aimables. Et il ne manqua pas de gens pour détruire, par des délations souvent renouvelées, une amitié qui se ressoudait.

Du reste, soyez bien persuadé, comme d'une chose plus sûre que n'importe quelle feuille sibylline, que dans tous les livres de *Luther*, ou luthériens, il n'y a pas une seule syllabe de moi, ou écrite avec ma complicité. Et je ne l'ai pas soutenu, à moins que ce ne soit soutenir quelqu'un, que de le détourner d'un projet, ou s'opposer de toutes ses forces à ce que ses livres se répandent dans le public. Car j'ai été le premier à prédire que cette histoire amènerait un grave désordre dans le monde. Je n'ai pas conclu d'alliance secrète ni avec *Luther*, ni avec aucun luthérien, et je n'ai encouragé personne, mais au contraire, par mes paroles et mes écrits, j'ai détourné tous ceux que j'ai pu détourner, de cette entreprise dangereuse. Vraiment je désapprouvais le tumulte désordonné de quelques uns, surtout dans le peuple, avant qu'on ne vît assez clairement jusqu'où irait *Luther*.

Tout le monde avoue que la discipline ecclésiastique est tombée loin de la sincérité évangélique ; que le peuple chrétien est accablé de bien des manières, que les consciences des hommes sont entortillées dans des niaiseries variées. A ces maux, *Luther* semblait devoir apporter quelque remède, par de bonnes et de sages réformes. Et alors que de tous côtés, on le favorisait, seul j'ai été l'avertisseur, afin qu'il corrigeât un peu sa manière d'écrire, et qu'il traitât cette affaire avec une douceur évangélique. Personne mieux que vous ne sait combien j'ai toujours eu à cœur de conserver la paix, et combien la guerre m'est odieuse. De sorte que même si *Luther* avait tout écrit avec vérité, une liberté séditieuse me contrarierait cependant beaucoup. Moi, j'aimerais même mieux échouer en bien des choses, plutôt que de me battre pour la vérité, en mettant le monde sens dessus dessous. Et dans ces sortes de luttes, bien souvent lorsque l'affaire a été tirée au clair après de sanglantes rixes, on découvre enfin que les deux partis étaient d'accord sur le fond, et qu'on s'est seulement battu pour des mots ! J'ai toujours servi la doctrine évangélique et la gloire du Christ, j'ai servi les belles lettres, jusqu'ici, pour qu'elles glorifient le Christ. Je regrettais que l'on attribuât beaucoup trop d'importance aux arguments de la théologie ; abolir tout à fait la vieille théologie, cela aurait été pénible.

Voilà ce qui fut le but de mes travaux. Et je ne regrette pas ce que j'ai entrepris. Comment aurais-je pu deviner qu'il surgirait un *Luther*, qui abuserait de mes écrits ? On prétend qu'il a emprunté certaines choses à mes livres. Mais de quelle manière pourrais-je faire en sorte que personne n'abuse de mes écrits, puisque beaucoup de gens ont abusé des livres évangéliques ? Et cependant si quelque dieu m'avait prédit que ce siècle allait surgir, il y a certaines choses que je n'aurais pas écrites, ou que j'aurais écrites autrement : non que j'aie écrit des choses nuisibles, mais parce que tout ne peut pas se dire à certains moments. Et même je suis, moi, dans une disposition telle, que je ne voudrais même pas offenser les Turcs, si l'occasion s'en présentait. Les allemands sont indignés contre moi parce que, dit-on, je ferais la guerre à *Luther* ; et chez vous, comme je le vois, je suis un luthérien ? Ainsi, tel que Mercure, je suis un homme changeant, et je suis blanc ici, et noir ailleurs. Et jamais on n'a pu, et on ne pourra, à cause des stratagèmes des uns, ou des promesses ou des haines des autres, me pousser à être autre chose qu'un chrétien ! Tant pis pour tous ceux qui s'amusent en échangeant des paroles de dispute et de discorde ! Si celui, qui examine tout ce que *Luther* a écrit ou va écrire, est un luthérien, qu'y aurait il de plus dément que moi, si je voulais être considéré comme un luthérien, alors que je ne lis pas ses livres ? Ou quelle serait la raison pour laquelle je me jetterais dans un parti aussi dangereux ? Mais je me suis assez moqué de ce censeur, qui d'une conversation a conclu que *Luther* est une souche et un crétin, et ignorant de toute théologie ! Plût au ciel que cet homme eût seulement autant de modération que d'érudition théologique ! Et qu'il se fût dévoué pour la concorde chrétienne, autant qu'il a déclaré qu'il avait de connaissances en fait de lettres sacrées ! Mais où est entretemps le jugement de cet homme qui parmi vous passe pour être, et qui est très fort en science théologique, qui a proclamé ouvertement, à la cour, qu'*Erasmus* est laissé en arrière par *Luther* en ce qui concerne la science des Saintes Écritures, à une distance non moindre que celle par laquelle celui là (*Luther*) est vaincu par *Erasmus* en matière d'éloquence ? Et de quel front veulent-ils maintenant me

comparer à *Luther*, eux qui, jusqu'à ce jour, ont criailé que je ne suis rien d'autre qu'un grammairien ?

Mais admettons que *Luther* ne sache rien. Et puis quoi ? Mais à quel joli enthymème aboutit celui qui, comme vous me l'écrivez, suggère, en vous fixant d'un regard tranquille, que si *Luther* était un ignorant, ses livres étaient partis de moi ? L'Allemagne abonde en hommes érudits et éloquents ; et moi, qui suis si loin de ce pays, je suis le seul qui l'ait aidé dans ses écrits ! Quelle nécessité y avait-il de répondre à de telles bêtises ? Mais ce sont de grands personnages qui disent cela ! Oui, mais ce ne sont pas les arbres généalogiques ni les colliers d'ordres de chevalerie qui donnent la sagesse. Il conviendrait que ces gens là, pendant leurs repas, racontent des histoires de chasses, plutôt que de parler de choses qu'ils ne comprennent pas. *Luther*, en présence de l'Empereur, a reconnu tous ses livres. Moi, je n'ai jamais rien publié, où ne figure mon nom, apposé par moi sur le titre, et je n'ai jamais revendiqué comme étant de moi, les œuvres d'un autre, ni glissé mes œuvres sous des titres étrangers. Je me suis toujours abstenu de publications obscènes, révolutionnaires, et d'affirmations dangereuses. J'ai toujours soumis mes sentiments au jugement de l'église, j'ai écouté volontiers les conseils des savants ; je suis, maintenant encore, prêt à réparer, si quelque chose a offensé des hommes savants et graves. J'excepte un petit nombre d'hommes, qui ont donné des preuves manifestes et de leur haine impuissante, et de leur jugement peu solide. Je n'ai jamais eu l'intention de lutter contre les chefs de l'église. S'ils donnent des ordres qui contribueront à la gloire du Christ, nous nous y soumettrons volontiers. Mais s'il y a quelque chose qui nous déplaît à juste titre, pourvu que ce ne soit pas ouvertement de l'impiété, nous le supporterons. Ces gens ont leur maître, aux yeux de qui « ils restent debout ou tombent ». Et j'estime qu'il est légitime de taire ce qui est vrai, s'il n'y a aucun résultat utile à espérer. C'est ainsi que le Christ se tut devant Hérode. Et je ne suis pas téméraire au point de vouloir lutter contre les édits des plus hauts princes, moi qui ne suis qu'un insignifiant vermisseau. S'ils me demandent un conseil, et s'ils veulent que j'y sois autorisé en toute sécurité, je donnerai en toute simplicité un conseil sinon prudent, du moins

fidèle. Ce n'est pas peu de chose, que cette passion ait envahi l'esprit de tant de nations, et que souvent le mal grouille partout. Peut-être aurait-il mieux valu imiter les médecins prudents qui nettoient d'abord toute l'infection d'une plaie, avant de laisser se refermer la blessure ; qui font sortir des veines la matière de la maladie, plutôt que ceux qui écartent par la force une fièvre, qui va bientôt revenir. S'ils n'exigent pas que je leur donne un conseil, je me tiendrai tranquille, et tant que cela me sera permis, je servirai la cause évangélique ; et si quelque chose s'accomplit autrement que je ne le voudrais, je prierai le Christ, pour qu'il guide leur esprit vers le mieux.

Ensuite, vous m'écrivez qu'il dépend de moi d'apaiser tout ce tumulte ; plaise au ciel que votre altesse dise la vérité ! Alors certes, cette tragédie n'aurait pas commencé. On crie que cette fois-ci, je n'ai pas de plume. Au contraire, j'ai une plume, mais innombrables sont les motifs qui me retiennent ! Appeler *Luther* un crétin, c'est très facile ; protéger la cause de la Foi par des arguments efficaces, cela est certes très difficile pour moi. Et jusqu'ici, cela n'a pas si bien réussi aux autres. Et cependant je me serais plus volontiers inscrit sur la liste pour entreprendre ce travail, si j'étais sûr que ceux qui, sous prétexte de foi se chargent des destinées du monde, useraient de leur victoire dans l'intérêt de la religion chrétienne. Et cependant nous allons partir pour Bâle, afin d'entreprendre, quand j'aurai liquidé ce que j'ai à faire maintenant, une tentative qui pourrait servir à assoupir cette querelle, et assurément, pour témoigner de notre bonne volonté. Et tout de même, je ne vois pas à quoi cela tend, que j'aborde une entreprise si difficile, alors qu'il y a des gens instruits, haut placés, graves, revêtus de la plus grande autorité, qui déjà se sont attelés à cette tâche. C'est une fine pointe que lancent ceux qui disent : qui ne dit rien, paraît consentir. Si ceux qui n'écrivent pas, ne disent rien, voilà un consentement énorme ! Et cependant je me suis tu de telle manière, que j'ai amenté contre moi tous les luthériens !

Mais pour en finir, mon cher Mécène, il n'y a pas de motif pour que vous doutiez de votre Érasme ; et ce n'est pas la piété, ni la religion, ni les mœurs, ni la tranquillité publique qui seront lésées par mes écrits. Je puis

répondre de mon innocence ; mais je ne tiens pas en mon pouvoir les langues des hommes. Ceux qui débitent toutes ces histoires, rendront compte à Dieu, soit de leur étourderie, soit de leur méchanceté. Si je ne puis pas obtenir l'approbation des hommes pour mes efforts, certes j'ai la confiance que j'aurai l'approbation du Christ. Et si ce siècle est trop peu reconnaissant pour mes travaux, la postérité me jugera plus équitablement. Enfin, c'est quelque chose, même de n'avoir mérité que le suffrage du Christ seul. J'ai écrit ceci en toute hâte, parce que par hasard le porteur de lettres était là. J'écrirai une autre fois une lettre mieux détaillée.

A Anderlecht, A. 1521.

(1) *Will. Blount*, baron *Mountjoye* (que dans la lettre 79, Erasme appelle gentiment *Mon iole* (= ma joie) 1479-1534, chambellan de la reine et maître de la monnaie, fut l'élève d'Erasme et l'emmena en Angleterre en 1499. Erasme dédia les *Adagiorum Chiliades* à son protecteur. Erasme tirait son principal revenu des pensions que *Mountjoy* lui faisait payer.

(2) *Jer. Alexandre* voir Ep. 1218, note 1.

Ep. 1220. A Thomas More.

Anderlecht (c. 5 juillet ?) 1521.

Erasmus Roterodamus clarissimo equiti aurato Thomae Moro, serenissimi Regis Anglorum a thesauris, S. D.

Très illustre *Morus*, j'approuve et je loue dans une plus large mesure les sentiments où vous êtes, vous qui prenez plaisir à vous enrichir par la possession d'amis fidèles et sincères, plus que de toute autre chose, et qui estimez que le principal bonheur de la vie ne doit pas être cherché ailleurs. La plus grande préoccupation, pour d'autres gens, est de ne pas être attrapés par de faux brillants ; vous, vous méprisez de telles richesses, et vous pensez que vous êtes comblé, lorsqu'à vos possessions vient s'ajouter un ami qui n'est pas du tout « fardé ». Et personne ne trouve plus de plaisir aux dés, aux échecs, à la chasse, à la musique, que vous n'en trouvez dans une libre causerie avec un ami instruit et sincère.

Bien que vous soyez déjà abondamment fourni en richesses de ce genre, cependant, puisque je sais qu'un avare ne trouve jamais qu'il est trop riche, et que moi et vous nous avons déjà souvent eu beaucoup de chance, je vais vous présenter un homme, que vous pourrez aimer tout entier, tout à fait et de tout votre cœur (*totum totus toto pectore amare*). C'est *Conrad Goclenius*, né en Westphalie (1). Cette nation est considérée généralement comme peu civilisée ; cependant elle nous a donné beaucoup d'hommes de grande intelligence, et doués d'une instruction non vulgaire. Il n'y a pas de gens plus résistants au labeur ; par leur bonne foi et par la sincérité de leurs mœurs, par leur simple prudence et par leur prudente simplicité, ils se recommandent au plus haut point. Vous savez que l'on a créé récemment à Louvain le Collège des Trois Langues. Il y professe publiquement la littérature latine avec le plus grand succès, et au plus grand profit de toute l'Académie ; il est tellement irréprochable dans ses mœurs, et tellement aimable, que ce cours de littérature qu'il donne, il le rend



Thomas Morus, gravé d'après Holbein par Theodore de Bry, artiste Liégeois pour la Bibliotheca chalcographica hoc est virtute et eruditione clarorum virorum imagines de Boissard, 1^{re} édition à Francfort, 1590-1599. Le graveur de Bry né en 1528, eut un fils, artiste également, né à Liège en 1561. Convertis au protestantisme ils quittèrent le pays et se fixèrent à Francfort.

sympathique même auprès de ceux qui auparavant s'en écartaient. Il a un esprit ingénieux, qui a donné heureusement une preuve de son talent, même dans l'enseignement que l'on donne avec solennité dans les universités. Il a des traits d'esprit, mais tout à fait attiques ; en fait de propos agréables il pourrait rivaliser même avec vous. Il a un charme particulier dans la poésie ; il est toujours clair, toujours tendre et aimable. Il n'y a pas de sujet, si désagréable soit-il, qui ne s'adoucisce, quand il veut le traiter. Dans la prose, il est tellement semblable à lui même, ou plutôt tellement dissemblable, que si vous lisez sa prose vous croiriez qu'il est entièrement étranger à la poésie.

Il semble tout à fait créé pour l'amitié ; une fois que vous devenez son ami, vous n'avez pas à craindre que quelque hasard détruise cette amitié. Ceci arrive en effet chez ceux qui sont perfides de nature, on dont les sentiments sont sans frein, attendu que de telles gens ont l'habitude de se dérober, lorsque l'occasion se présente, et de se laisser aller à leur penchant, en négligeant les lois de l'amitié. Il n'est pas ambitieux de gloire, ni particulièrement rancunier en cas d'injustice, ni démesurément avide de quelque volupté. Ce que c'est que l'envie, il ne l'a jamais conçu, même en rêve ; telle est la candeur de son caractère. Quant à sa manière de se comporter dans la vie, rien n'est plus facile que lui, ni plus éloigné de toute mesquinerie. Du reste, il n'y a rien dont il se soucie moins que de l'idée du gain, bien que sa situation de fortune soit modeste et qu'elle ne lui procure pas plus qu'un train de vie convenable, et ce qu'il faut en fait de livres et de littérature. Que si nos princes, aussi bien les profanes que ceux de l'église, avaient appris à accorder aux nobles esprits l'honneur qui leur est dû, comme on l'accorde chez les italiens, notre *Goelenius* serait tout entier en or.

Mais tout de même ils se réveillent. Car enfin il n'y en a presque pas un, parmi les grands seigneurs, qui n'ait soin de faire instruire ses enfants dans l'étude des belles-lettres, bien que, parmi les grands de la cour, personne ne connaisse la littérature, excepté le seul *Georges Haloinus* (2), à qui l'étude de la littérature n'a apporté jusqu'ici aucun avantage, hormis l'envie ; cependant si je ne me trompe, elle lui apportera bientôt beaucoup d'honneur.

J'espère déjà qu'aussitôt que vous connaîtrez assez intimement *Goelenius*, des remerciements me seront adressés des deux côtés ; c'est ce qui est arrivé récemment avec *Fr. Craneveld* (3), qui possède si totalement votre amitié, que j'en suis presque jaloux. Portez vous bien.

Anderlecht (A. MDXX).

(date corrigée par P. S. Allen).

(1) *Conr. Goelenius*, cf. Ep. 1209.

(2) *Haloïnus* = *George de Halewin* (1473-1536) petit neveu, par sa mère, de *Phil. de Commines*, accompagna *Charles V* en Espagne en 1517, s'occupa de littérature, publia quelques ouvrages latins, e a. sur la *Moria* de *Virgile*, un ouvrage en français contre *Luther*, et reçut la dédicace de l'ouvrage de *Despautère* sur *l'Art versificatoria* (1510).

(3) *Fr. Craneveld* (1485-1564) étudia à Louvain, devint en 1515 « pensionnaire » des magistrats de Bruges, en 1522 membre du Grand Conseil de Malines. Il était très instruit, étudia spécialement le grec et l'hébreu. D'après le testament d'*Erasme* du 22 janv. 1527, *Craneveld* devait s'occuper d'une édition nouvelle des œuvres d'*Erasme*. Il composa une épitaphe pour *Erasme*.

Ep. 1221. A Daniel Tayspil.

Anderlecht, 5 juillet 1521.

Erasmus Roterod. R. D. Danieli Taispillo, episcopo Gebeldensi, R. D. episcopi Morinensis a suffragiis, S.D. (1).

Révérénd père, aussitôt qu'à Bruxelles j'ai reçu votre lettre, j'ai eu une entrevue avec *Egide Busleiden* (2) un homme qui est si dévoué aux belles lettres que son zèle va jusqu'à lui faire du tort. Il a une véritable adoration pour vous, qui ne demandez qu'à faire du bien et aux nobles études et à la gloire du nom de *Busleiden*. Or il a lu la lettre que vous m'adressez et la lettre qu'*Agathius* vous a écrite (3). Son esprit lui a plu (à Busl.) et il désire qu'*Agathius* soit nommé, surtout parce qu'il est recommandé également par l'honnêteté de ses mœurs et par vous, qui êtes un homme très recommandable par toutes les qualités. C'est pourquoi, au sujet de cette affaire, il convient de ne pas lui écrire les choses, autrement qu'elles ne sont.

L'Académie de Louvain ne le cède actuellement à nulle autre en fait de fréquentation, excepté à celle de Paris. Le nombre est d'environ trois mille et tous les jours il en arrive davantage. Le collège en loge un très petit nombre ; un président, qui doit s'occuper de l'administration, trois professeurs, et douze jeunes étudiants, je crois, et ceux ci gratuitement. Outre ceux ci, la maison en accepte un petit nombre, qui vivent à leurs frais chez le préfet et les professeurs. L'auditoire, étant donné qu'il se trouve dans cette académie, est assez fréquenté, recevant quelquefois trois cents auditeurs. Notre climat lui plaira, les mœurs polies de la population ne lui déplairont pas. La situation du Collège est belle, la construction est élégante. Le salaire, en tenant compte des revenus, est assez considérable ; en tenant compte du budget des professeurs, il est, disons la franchement, trop étroit, mais il pourrait être quelque peu augmenté par la volonté des exécuteurs, par considération pour la personne ou pour le travail. Et il lui sera permis de donner un cours extraordinaire, soit un cours de grec, soit

un cours d'hébreu, selon ce qu'il préfère. Il sera en rapport avec les hommes les plus distingués et de très bonne foi. Et il y a beaucoup d'espoir que bientôt, grâce à la générosité des princes, les revenus du collège augmenteront, surtout si vous et vos semblables y ajoutez votre faveur. C'est une œuvre pieuse, et qui apportera beaucoup de lustre et à cette Académie et au prince Charles. Les plus grands éloges sont dus au célèbre *Jérôme Busleiden*, qui a consacré à cette entreprise tout ce qu'il possédait, au détriment même de ses frères. Et ceux qui aideront ce splendide institut par un secours auxiliaire ne seront pas privés de l'éloge qui leur revient. Car ce qui sera célébré par l'éloquence trilingue ne sera pas caché à la postérité ; et ce n'est pas une mince portion de gloire qui ira à ceux qui, les premiers, auront protégé cet enseignement, qui un jour sera illustre au loin. Et s'il y en a parfois qui ne se laissent pas séduire par la gloire humaine, c'est à coup sûr un acte pieux que de rechercher la louange auprès du Christ. Puisse donc votre *Agathius*, grâce à vous, y prendre son vol, avec une chance heureuse !

Ici également ont circulé des bruits vains, d'après lesquels *Luther* aurait été saisi dans une embuscade et supprimé. De toutes les manières, on s'est efforcé, à Worms, en partie par des menaces, en partie par des caresses, de lui faire soumettre ses livres, qu'il a tous reconnus, à la Majesté Impériale ; et lorsqu'on n'est pas parvenu à obtenir cela, il a été reconduit à Wittenberg, par l'intermédiaire d'un héraut de l'empereur, et avec un sauf conduit, un délai de vingt jours lui étant accordé pour cela. Peu après, sur l'ordre de l'Empereur, qui est violemment irrité contre *Luther*, soit sous l'instigation de quelques uns, soit par un acte de zèle et de dévouement au service de la foi chrétienne, les livres furent brûlés à Worms. A Louvain on a aussi imprimé un édit terrible pour punir ceux qui n'obéiront pas à la volonté impériale. Portez vous bien.

A Anderlecht, 5 juillet 1521.

Erasmus

(1) *Dan. Tayspil* († 1533) de Neuve-Eglise, évêque suffragant de l'évêque de Melun ; en 1524, abbé de l'abbaye de Vormezeele. *Erasmi amantissimus*.

(2) *Gilles Busleiden* (1465-1536) frère aîné de *François* et de *Jérôme Busleiden*. Il survécut à ses deux frères. Quoiqu'il ne fût pas désigné comme exécuteur du testament de son frère Jérôme, il joua un rôle important dans l'organisation du collège des trois langues, et *Erasme* lui écrivit plusieurs fois à propos de nominations.

(3) *Agathius*. Probablement *Agathius Guidacerius*, qui fut professeur d'Hébreu au Collège de France en 1530. Il cherchait une place au collège de *Busleiden* (où on nommait les professeurs, paraît-il, pour un an).



Le Collège des Trois Langues à Louvain, créé par Jérôme Busleyden, aujourd'hui détruit. (Impasse Busleyden à Louvain, près du Marché aux Poissons). Il n'en reste plus guère que la porte d'entrée. Ce dessin, reconstituant le Collège tel qu'il devait être, est du au chanoine De Vocht. (Reproduit du *Patriote Illustré*, 1936, p. 431.

Ep. 1232. A Nicolas de Hertogenbosch.

Anderlecht, 31 août 1521.

Erasmus Rat. Nicolao Busciducensi, apud inclytam Antwerpiam ludi literarii moderatori, S. D. (1).

Que toutes les béatitudes combent de béatitude notre *Beatus* (2), qui nous a donné *Tertullien*, cet auteur si aimé de *St-Cyprien*, si loué par *St-Jerôme*. Mais plût au ciel qu'il eût pu nous le donner intact et sans fautes ! Nous devons cependant beaucoup à son activité : il a fourni ce qu'il a pu. Moi, jusqu'ici, j'ai pu déguster ce livre, plutôt que je n'ai pu vraiment le lire. Cet écrivain a certes une façon de parler, qui est bien à lui, et je ne sais si à cette époque, cela fut en faveur chez les africains, car cela paraît un peu dur pour nous. Et c'est une chose que notre *St-Jerôme* n'a pas dissimulée ; il lui attribue de la densité dans ses pensées, mais il ajoute à cela de la difficulté dans l'expression. Du reste, qui n'admirerait pas ce cœur toujours ardent, cette connaissance si exacte des Ecritures, et cette mémoire si prompte, et cela, à cette époque ancienne, alors qu'il n'y avait encore aucune doctrine solennelle de la théologie, aucune école, aucune dissertation, et pour ainsi dire, pas d'interprètes des volumes sacrés ? Quand je considère cela, mon cher Nicolas, j'ai bien honte de notre époque.

Tertullien a cependant ce défaut que *St-Jerôme* condamne dans *Origène* : quelquefois il fait violence aux Ecritures, et cela avec plus de sans-gêne encore qu'*Origène*. Car celui-ci, la plupart du temps, discute et cherche ; *Tertullien* affirme et combat. Sa manière de faire est celle-ci : il interprète cette parole-ci du Christ : *celui qui aura renvoyé sa femme, et en aura épousé une autre, commet un adultère*, comme ceci : comme si (d'après lui) le divorce n'était pas condamné, à moins qu'une femme ne soit répudiée expresse pour pouvoir en épouser une autre, qui plaît davantage. Et encore qu'il soit sorti de l'Eglise, bien qu'on

ne doive, et qu'on ne puisse pas l'excuser, *St-Jerôme* atténue cependant l'accusation, en disant : *celui-ci, quoiqu'il fût resté, jusqu'au milieu de son âge, un fidèle prêtre de l'église, après, par suite de l'envie et des outrages des clercs de l'Eglise Romaine, tomba dans le dogme de Montanus.* Et de même que celui qui erre simplement mérite de la miséricorde, ainsi toute hérésie doit être repoussée avec horreur par les âmes pieuses, quand elle est jointe à une obstination ignorante. Mais ainsi que dans les venins, les uns sont plus mortels que les autres, de même, dans les hérésies, l'une est plus pestilentielle que l'autre.

Plus rapproché cependant de la piété est semble-t-il, ce qui, par un zèle immodéré pour la vigueur évangélique, exige plus qu'il ne faut. Tels étaient ceux qui voulaient, que celui qui est lavé une fois par le baptême ait une telle horreur de toute action honteuse, qu'ils n'accueillissent plus jamais dans le giron de l'Eglise ceux qui étaient retombés dans quelque crime grave, afin que cette sévère censure ecclésiastique détournât les autres du péché. Car j'estime qu'ils ne jugeaient pas, qu'il fallait exclure du royaume des cieux ceux qui auraient été chassés du seuil de l'église ; bien souvent ceux là le franchissent, que Dieu exclura de sa présence ! Mais ce remède de la pénitence, qui, comme d'autres, plus charitables, l'admettaient, pouvait être temporaire, eux voulaient qu'il fût perpétuel, et ils estimaient que cela contribuait à maintenir dans le devoir le reste du troupeau. Et *St-Augustin* s'écartait très peu de leur opinion, lui qui ouvre la porte de l'église à celui qui n'est tombé qu'une fois, après qu'il a donné satisfaction, mais ne l'ouvre plus au relaps, afin de ne pas relâcher la discipline de l'Eglise. Ainsi des anciens, entraînés par l'exemple et par les paroles du Christ et des apôtres, qui partout portent aux nues la pudicité, blâmaient la bigamie, et exigeaient la virginité : alors que *St-Paul* a ordonné d'accepter dans le sein de l'Eglise celui qui a eu la femme de son père ; et que le Christ n'impose pas le célibat aux siens, mais dit : *que celui qui peut prendre, prenne.*

Je compte parmi eux ceux qui, considérant combien la guerre est impie et affreuse, qui voient en même temps que la paix et la concorde sont recommandées partout dans

la littérature sacrée, ont déclaré que nulle guerre n'est licite entre Chrétiens. Et s'ils sont ainsi sortis du cadre qui leur était imposé, cela est à peu près excusable, même chez les orthodoxes, chaque fois qu'ils détournent d'un vice, ou qu'ils engagent à rechercher ce qui est loin de ce qu'ils désirent faire éviter. C'est ce que font d'habitude ceux qui ne plient pas une branche recourbée en la maintenant droite, mais la recourbent dans le sens contraire, afin de la ramener à la ligne droite. Et c'est de ce genre là que sont, me semble-t-il, la plupart des erreurs de *Tertullien*.

Les erreurs de quelques uns furent tellement extraordinaires, que ceux là mêmes qui les professaient en eurent honte. Telle fut l'insanité, plutôt que l'erreur, de *Simon* et de *Ménandre*, qui proclamaient qu'ils étaient la suprême vertu de Dieu. Ensuite, l'erreur de *Basilis*, avec son monstreux *abraxas* ; en outre, celle des *Nicolaïtes*, qui recommandaient la communauté des femmes. Ajoutons y les *Ophites*, adorateurs du serpent qui séduisit Eve ; les *Judaïtes*, qui prétendent que le salut du genre humain est dû à Judas, qui a trahi le Christ. Bientôt se sont évanouis les rêves de *Cerinthus* et de *Valentin* ; s'est évanoui aussi le délire de *Manichæus* ; s'est évanoui *Montanus* avec son *Paraclet*. Quant aux *Artotyrites*, c'est à peine si on connaît leur nom.

Or il naquit des hérésies très pestilentielles, mais qui ne purent pas pousser de profondes racines, parce qu'elles combattaient ouvertement la foi des Ecritures, dont les églises ont toujours accepté dans le monde entier, d'un accord général, l'autorité incontestée. Telle est l'hérésie de ceux qui affirmaient que le Christ n'a pas eu un corps humain ; qui d'autre part, lui arrachaient une âme humaine ; qui affirmaient qu'il n'a pas vraiment souffert ; qu'il n'était pas né d'une vierge ; qui disaient que la Résurrection s'était accomplie le jour où le Christ est ressuscité, et qu'il ne faut plus attendre une autre résurrection des morts. Mais aucune hérésie ne suscita plus de désordres dans le monde, que celle des *Ariens*, parce que celle-ci ne proclamait pas des prodiges manifestement absurdes, et qu'émise par des savants, elle semblait s'appuyer sur les témoignages des Ecritures. Il est encore possible actuellement de saisir des traces des *Pélagiens*, pour ce qui con-

cerne le libre arbitre. Mais une bonne part de toutes les hérésies semble sortir des doctrines des philosophes. Il est donc d'autant plus étonnant que l'on affirme maintenant, que les hérétiques ne peuvent pas être vaincus sans le secours de la philosophie d'Aristote. Sans doute, ou bien cette philosophie a beaucoup de sainteté, ou bien ce sont de fameux artistes, qui savent l'utiliser ainsi. Il y a aussi, maintenant, des hérésies scolastiques, au sujet desquelles il vaudrait peut-être mieux ne pas discuter avec tant d'obstination, que l'on va jeter le monde dans le désordre ; attendu que ces hérésies ne contribuent surtout pas à rendre la vie meilleure ; et, d'ailleurs, à quoi bon s'acharner ? Elles ne nuisent pas à la gloire du Christ.

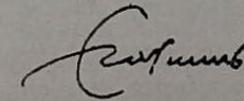
Mais il y a une hérésie, qui, bien qu'elle ne mérite pas le nom d'hérésie, fait cependant le plus grand tort à la vie des mortels, et est très nuisible à l'autorité de l'Évangile ; c'est celle de ceux qui professent la philosophie du Christ, qui se présentent comme les guides et les chefs suprêmes du peuple chrétien tout entier, et qui, ouvertement, par toute leur vie, leurs passions, leurs efforts, n'enseignent pas autre chose qu'une ambition plus que dramatique, une avarice insatiable, une intarissable avidité de voluptés, les furies de la guerre, et les autres choses que les Lettres sacrées détestent, et que blâment même les philosophes païens. Ces choses là ne parlent pas assurément ; mais elles ont plus d'influence encore en vivant qu'en parlant.

Quant à ce que vous m'avez dit récemment, concernant votre intention d'abandonner votre « tyrannie » de directeur d'école, je n'approuve pas votre projet. Du moment que vous vous êtes avancé en scène, vous devez jouer jusqu'au bout le rôle que le chorège vous a attribué. Si vous êtes vraiment un homme, comme je suis persuadé que vous l'êtes, votre situation ne vous déplaira pas, parce qu'elle semblerait trop humble, mais elle vous plaira, parce que il vous sera possible, dans ces conditions, d'être très utile à l'État. Les désordres de ce temps-ci vous choquent. Mais entretemps, faites ce que font de bons capitaines de

navire : cédez un peu au vent, en attendant que le beau temps revienne ; car cette tempête ne sera pas longue, comme je l'espère.

Portez vous bien, très cher Nicolas.

A Anderlecht, 31 août 1520 (millésime corrigé par Allen).



(1) *Nic. de Herlogenbosch (Busciducensis)* 1478 ?-1550 ? connaît Erasme en 1484-87. Etudia à Louvain. Devint maître d'école à Middelbourg en 1510 et à Anvers en 1517. Fut mis en prison, pour luthéranisme en 1521. Grâce à l'intercession d'Erasme et d'autres amis, fut relâché en 1523. Essaya de fonder une université à Tournai (ville française). Retourna à Anvers. Se fit protestant en 1528, se maria (quoique prêtre) se retira en Allemagne, et devint pasteur à Blankenburg.

(2) *Beatus Rhenanus* 1485-1547 s'appelaît *Beatus Bild*, mais sa famille était originaire de Rheinau, en Alsace. Il fut correcteur chez de grands imprimeurs, à Paris, à Strasbourg et à Bâle (chez Froben). Il fut un ami dévoué d'Erasme.

Ep. 1233. A Guillaume Budé. (1)

Anderlecht, septembre 1521.

Erasmus Rot. Gulielmo Budæo suo S. D.

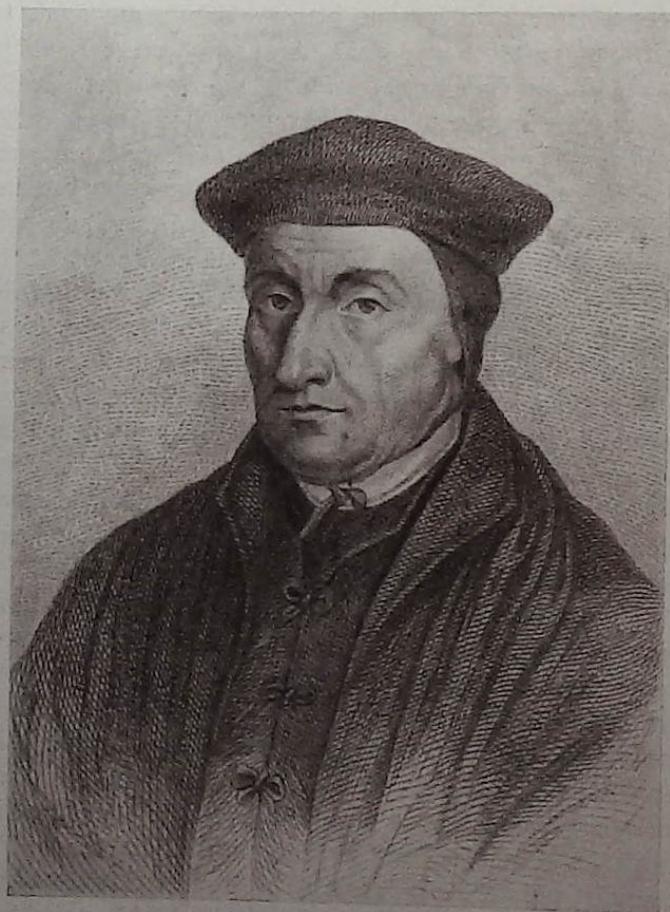
Comme j'étais récemment à Bruges, dans la nombreuse et magnifique escorte de l'empereur, il m'a été donné de prendre beaucoup de lièvres, comme on dit, dans un seul pâturage, c. à d. que j'ai salué beaucoup d'amis d'un seul coup, mais, entre tous, un homme qui n'est pas moins humain que grand c. à d. qui n'est pas moins aimable que révérend : le cardinal d'York. Il était chargé d'une légation au nom de son roi, et notre souverain Charles l'a reçu avec une munificence pleinement royale. Étaient présents *Cutbert Tunstall*, (évêque de Londres) *Th. Morus* et *Guill. Mountjoy*, outre d'innombrables autres courtisans que je ne cite pas, parce que je sais qu'ils vous sont encore inconnus. *Th. Morus* avait conçu la grande espérance qu'il pourrait vous embrasser quand vous arriveriez à Calais, dans la délégation française. L'arrivée du cardinal m'a été d'autant plus agréable, que j'espérais que ces troubles, qui s'élèvent entre les plus hauts souverains du monde, et qui font tant de tort au genre humain, seraient apaisés, grâce à sa prudence et à son autorité. Mais dans les circonstances actuelles, je ne vois pas ce que je puis espérer, si ce n'est qu'un *deus ex machina* fasse en sorte que nos conseils amènent une amélioration. Mais tous ces mouvements des rois ne troublent pas les accords des Muses.

Il y a des gens dont les calculs ne s'accommodent pas d'une bonne entente entre l'empereur et le roi des Gaules. Ceux là apportent des semences de divisions d'une manière assurément tyrannique afin que, pendant que nous perdons nos forces dans nos dissensions mutuelles, ils puissent consolider leur tyrannie. Vous devinez, je pense, ceux que je veux dire. Plaise au ciel que les deux souverains puissent prévoir cela, pour ne pas prononcer ces paroles, dont la prudence vient trop tard, et coûte trop cher : « Je ne l'avais pas pensé ! »

Il y a de quoi féliciter *Morus*. Car le roi l'a honoré, sans qu'il l'ait ambitionné ni demandé, d'une fonction magnifique, avec un traitement qui n'est pas à dédaigner. Car il est le trésorier de son prince. Chez les anglais, cette fonction, qui est splendide et surtout honorifique entre toutes n'est pas très exposée à l'envie ni à des tracasseries. Il y avait un compétiteur, un homme bien serviable, qui avait tant ambitionné cette charge qu'il offrait de l'exercer, en prenant sur lui les frais de son train de vie. Mais cet excellent roi donna un argument très convaincant en faveur de *Morus*, puisqu'il préféra donner même un salaire à un homme qui ne brigait pas la place, plutôt que d'accepter l'exercice gratuit de la fonction. Et non content de ceci, le prince très bienveillant y ajouta la dignité de chevalier.

Et il n'est pas douteux qu'il n'ait l'intention de le combler un jour de distinctions plus larges encore, lorsque l'occasion se présentera, en admettant même que les princes sont beaucoup plus disposés à élever aux honneurs des gens non mariés. Mais *Morus* est tellement enrôlé dans l'ordre des gens mariés, que même par suite de la mort de sa femme il ne devait pas être émancipé ! La première femme en effet qu'il avait épousée jeune fille, il la perdit ; et veuf, il épousa la veuve, qui est maintenant sa femme.

Mais je félicite *Morus* d'autant plus pour ces bonnes dispositions du prince envers lui, que tout ce qu'il gagne en autorité et en influence, contribue je pense au développement des belles études ; et il est favorisé de telle façon, que si ses ressources étaient égales à son âme, il ne manquerait pas, chez les Anglais, pour les esprits féconds, un pur et généreux Mécène. Les cours des princes font généralement comme les médecins, qui d'abord vident le corps qui leur est confié, puis le remplissent et lui donnent des forces ; et je ne doute pas que quelque chose de semblable ne soit déjà arrivé à notre *Morus*. Ce qui vous est arrivé à vous, vous-même vous le savez mieux. Et cependant des gens de talent se sont aperçus que *Morus* était généreux, quoiqu'il n'eût pas en abondance de quoi faire des largesses, puisqu'il était embarrassé par des dettes. Et il est l'ornement des belles études, non seulement parce qu'avec toute sa science il favorise de tout son cœur, les savants, mais encore parce qu'il fait participer toute sa famille aux belles études litté-



Guillaume Budé.
Fondateur du Collège de France.

raires ; c'est là un exemple nouveau assurément, mais bientôt un plus grand nombre, si je ne me trompe, l'imiteront : cela lui réussit très heureusement. Il a trois filles, dont l'aînée, Marguerite, a un jeune mari, qui d'abord est riche, et ensuite, a un caractère irréprochable et très réservé ; enfin, il est au courant de nos études. Il a pris soin de former ses filles dès leur plus jeune âge, en leur donnant d'abord de la pureté et de la sainteté, ensuite, en les initiant aux lettres polies. A ses trois filles il en ajouta une quatrième (2) ; c'est une jeune fille qu'il élève par bonté, de sorte qu'elle est devenue la compagne des trois autres. Il a une belle-fille (du premier lit de sa femme) une jeune femme d'une merveilleuse beauté et d'une rare intelligence, mariée déjà depuis quelques années avec un jeune homme, qui est un savant et dont le caractère vaut de l'or. *Morus* a un fils de sa première femme, âgé d'environ treize ans ; c'est le plus jeune de ses enfants.

Il y a un an, *Morus* s'est avisé de me faire parvenir un échantillon pour me montrer les progrès qu'elles avaient fait en littérature. Il leur avait dit de m'écrire ; et chacune bien entendu à sa manière. Et le sujet ne leur fut pas indiqué, et dans le texte rien ne fut corrigé. Car, lorsqu'elles présentèrent leurs copies au père afin de les faire corriger, celui-ci, comme s'il était mécontent de la mauvaise écriture, leur ordonna de les recopier avec plus de soin et de propreté. Quand ceci fut fait, il ne changea pas même une syllabe et m'envoya les lettres cachetées. Croyez moi, Budé, je n'ai rien admiré autant que cela ! Dans les pensées, rien n'était inepte ou « genre petite fille » la phrase était de telle nature que l'on sentait qu'elles faisaient des progrès tous les jours. Il possède chez lui ce « chœur » aimable, ensemble avec les maris de deux de ses filles. Vous n'y verrez jamais une femme inoccupée, ou occupée d'insignifiantes besognes féminines. Elles ont *Tite Live* comme lecture. Car elles ont fait tant de progrès qu'elles lisent et comprennent ces auteurs sans avoir besoin d'interprète, si ce n'est lorsqu'elles rencontrent un mot, par lequel moi, aussi bien qu'un autre, j'aurais pu être arrêté aussi.

Sa femme, plutôt par son intelligence et par son expérience que par son érudition, gouverne tout ce collège avec une admirable habileté, s'acquittant des fonctions de

surveillante, indiquant et imposant à chacun sa tâche, et ne permettant à personne de perdre son temps, ou de s'occuper de choses frivoles.

Vous vous plaignez d'habitude, et souvent dans vos lettres, parce que, à cause de vous, la philologie aurait une « mauvaise presse » (serait mal jugée) puisqu'elle vous aurait fait doublement du tort, au point de vue santé et au point de vue dépenses. Mais *Morus* fait en sorte qu'elle ait une bonne réputation sous tous les rapports et auprès de tout le monde ; il déclare que c'est aux lettres qu'il est redevable de jouir d'une meilleure santé, d'être aimé et bien vu de son excellent souverain, des siens et des étrangers, d'avoir plus d'aisance, de plaire davantage à lui même et à ses amis, d'être plus utile à sa patrie, aux membres de sa famille et à la famille de sa femme, d'avoir plus de facilités pour le commerce de la cour, pour les rapports avec les grands personnages, pour toutes les circonstances de la vie, enfin d'être si cher aux dieux supérieurs ! D'abord, les études avaient une fâcheuse réputation, parce que, disait-on, elles enlevaient le sens commun au savant qui s'y consacrait. Il n'y a aucun départ, il n'y a pas d'affaires, si nombreuses ou si difficiles qu'elles soient, qui puissent arracher les livres des mains de *Morus* ; et cependant vous en trouverez à peine un autre, qui soit davantage pour tout le monde l'homme de toutes les heures, qui se mette à votre disposition avec plus de facilité, qui se prête davantage à des réunions, qui soit plus alerte pour la conversation, et qui réunisse tant de véritable prudence à tant de douceur de caractère. C'est grâce à cela que, maintenant, alors que l'amour des lettres, il y a peu de jours, était considéré comme inutile pour les besoins ou pour l'ornement de la vie, il n'y a presque plus personne, parmi les grands seigneurs, qui estime que ses enfants soient dignes d'être comparés aux figures de leurs ancêtres, s'ils n'ont pas été formés par les études littéraires. Bien plus, chez les monarques eux-mêmes, une bonne partie de la splendeur royale semble absente, lorsque la connaissance des belles-lettres leur manque.

Jusqu'ici tout le monde, pour ainsi dire, était persuadé que pour la chasteté et la bonne réputation, la littérature était inutile au sexe féminin. Et moi-même, je n'étais

pas du tout opposé à cette opinion ; mais *Morus* l'a tout à fait ôtée de mon esprit. Car comme la pureté des jeunes filles est surtout exposée à deux dangers : l'oisiveté et les jeux pétulants, l'amour des lettres les écarte l'un et l'autre ; et rien ne protège mieux une réputation intacte que des mœurs sans tache, et nulle jeune fille n'est chaste avec plus de fermeté que celle qui l'est par réflexion. Et je ne blâme cependant pas l'avis de ceux qui veillent à la pudeur de leurs filles en les faisant travailler avec leurs mains. Mais rien n'absorbe, autant que l'étude, toute l'âme et le cœur de la jeune fille. Et ainsi on obtient encore ce fruit, que l'esprit est protégé contre l'oisiveté pernicieuse, et se pénètre des meilleurs préceptes, qui forment et même enflamment le cœur pour la vertu. Pour beaucoup de filles, la simplicité et l'ignorance des réalités amènent la perte de la pudeur, avant qu'elles sachent à quels dangers un pareil trésor est exposé. Et je ne vois pas pourquoi les maris auraient à craindre que leurs femmes soient moins complaisantes, si elles sont instruites, à moins que ce ne soient des maris qui exigent de leurs femmes des choses, que l'on ne doit pas demander à des dames honnêtes. Au contraire, à mon avis, rien n'est plus réfractaire que l'ignorance. Certes, un esprit exercé par les études présente cette qualité, qu'il comprend les raisons justes et probes et qu'il voit ce qui est convenable et ce qui est utile. Et par conséquent, celui qui a démontré quelque chose a persuadé. De plus, comme la douceur et la solidité du mariage proviennent plutôt de la bienveillance des esprits que de l'attachement corporel, ceux qui sont unis par la tendresse des cœurs sont joints par des liens bien plus solides. Et une femme respecte plus son mari quand elle reconnaît en lui son précepteur. Et elle n'aura pas moins de piété, parce qu'elle a moins de superstition. Et quant à moi je préfère un talent d'or pur, à trois talents falsifiés avec beaucoup de plomb et de scorie.

Nous entendons parfois, par ci par là, d'autres petites femmes, qui reviennent d'un sermon, et qui racontent que le prédicateur a parlé merveilleusement, et elles décrivent le visage de l'homme trait par trait. Mais elles sont incapables de rendre compte ni des paroles qu'il a dites, ni de leur qualité. Ces jeunes femmes au contraire vous rapportent presque tout le sermon, en bon ordre, et non

sans y faire un choix : si le prêtre a laissé échapper quelque sottise, ou une impiété, ou quelque chose hors de propos — nous voyons que cela se passe bien souvent maintenant — elles savent ou s'en moquer, ou le dédaigner, ou le détester. Et enfin, c'est cela, écouter les sermons sacrés ! Et en somme, vivre avec des femmes pareilles, c'est vraiment un plaisir. Je suis en effet complètement en désaccord avec ceux qui veulent avoir des épouses uniquement pour la satisfaction de la volupté, chose pour laquelle les demi sottes sont plutôt indiquées. Il faut qu'elle ait du cœur, la femme qui doit maintenir sa famille dans le devoir, façonner et former les mœurs des enfants, donner à son mari toute satisfaction. D'ailleurs, comme dans ma dernière entrevue avec *Morus*, je lui avais fait cette objection, que si quelque malheur arrivait, selon la destinée humaine, il était à craindre qu'il serait plus douloureusement tourmenté par leur regret, puisqu'il s'était donné tant de peine pour les former, il me répondit sans hésitation : « s'il arrive quelque chose qui ne peut pas être évité, je préférerais qu'elles meurent instruites et non pas ignorantes ». Et bientôt me vint à l'esprit la réflexion, si je ne me trompe, de *Phocyon*, à qui sa femme, en se lamentant, disait, au moment où il allait boire la ciguë : « Mon mari, tu mourras innocent ! » « Que dis-tu, femme, dit-il, est ce que tu voudrais que je meure coupable ? » (3).

Entretemps cette pensée m'est venue à l'esprit, de vous réunir tous les deux, comme deux guides excellents, dans cette sorte de louange, comme si l'on mettait ensemble *Camille* et *Scipion l'Africain*. Vous avez eu à combattre les ennemis des lettres, pendant plus d'années, et dans une époque plus mauvaise ; et à ce point de vue, vous êtes supérieur à *Morus*. Du reste tout ce que vous avez osé entreprendre pour vos fils et pour vos frères, lui n'hésite pas à le faire pour ses épouses et ses filles, ayant courageusement méprisé l'envie qui s'attache à un nouvel exemple. Sous ce rapport *Morus* à son tour l'emporte sur vous. Vous, d'autre part, vous avez, par l'édition de vos livres, enrichi plus que lui la moisson des deux littératures ; et vous l'enrichirez plus abondamment encore, à l'avenir, ainsi que nous nous le promettons à nous mêmes, si seulement vous commencez à tirer vos richesses de votre armoire, et si vous les distribuez

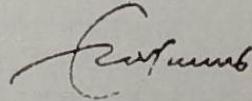
au peuple. Cependant la jeunesse attend quelque chose de grand de *Morus* aussi, parce qu'il est encore loin de la vieillesse, et il a un père, qui n'a pas moins, je pense, de quatre-vingts ans, d'une admirable verte vieillesse ; on pourrait à peine en trouver un autre qui porte plus galamment son âge. On peut donc prédire une longue vie à *Morus* (4). Je vois en quoi vous pourriez apporter une grande aide aux études grecques, bien entendu si vous dressez non seulement dans votre très riche lexique la liste des mots, mais encore si vous expliquez les expressions idiomatiques et les tropes de la langue grecque, que tout le monde ne connaît pas, et ne rencontre pas à chaque pas. Sans doute, je l'avoue, cette matière est trop modeste, et en dessous de votre dignité ; mais j'estime que c'est le devoir d'un honnête homme, dans l'intérêt de l'utilité publique, de descendre à l'occasion à un niveau inférieur, chose que *Platon* exige de son philosophe.

Aleandre est depuis longtemps chez nous ; mais jusqu'ici je n'ai eu que rarement l'occasion de le voir, parce qu'il s'est surmené dans cette affaire luthérienne ; il s'est assurément montré en ceci homme énergique et actif. Quand il se sera acquitté de ce travail — ou mieux parce qu'il s'en est presque acquitté, — il sera possible de jouir quelquefois de la société de cet homme, société qui n'est pas moins aimable qu'érudite. *Vives* (5) lutte dans l'arène littéraire aussi heureusement qu'activement ; et si je connais assez bien le caractère de l'homme, il ne se reposera que lorsqu'il aura laissé les autres derrière lui. Je vous aime tous, parce que vous avez vaincu *Brixius* (6) par vos conseils, et je l'aime parce qu'il s'est soumis aux jugements de ses amis. *Morus* ne reprendra pas les hostilités, au point qu'il ne se souviendra même pas du petit accrochage qui s'est produit. Ce qui m'a beaucoup plu, c'est qu'à votre exemple, *Brixius* s'exerce en des lettres bilingues ; et je ne doute pas qu'il ne réussisse dans un essai qu'avec beaucoup de jeunesse mais beaucoup de bonheur, vous avez le premier osé faire, et en France et en ce siècle. Si j'ai un peu de temps, je répondrai à sa lettre, qui n'est pas moins humaine qu'érudite.

J'ai écrit ceci à la campagne, à Anderlecht, car, poussé par votre exemple, j'ai, moi aussi, commencé à faire

le paysan ; mais plaise au ciel que je puisse, en suivant encore votre exemple, construire ! En tous cas, ce séjour à la campagne m'a si bien réussi, que désormais, j'ai l'intention de recommencer chaque année cette expérience. Portez vous bien.

Anno MDXXI.



(1) *Guill. Budé* (1467-1540) grand helléniste français, esprit très indépendant, bibliothécaire et ambassadeur de François I, fondateur du Collège de France.

(2) More adopta en effet Margaret Giggs, née en 1508.

(3) *Phocyon* est un homme d'état athénien, du IV^e siècle

(4) On sait comment *Morus* est mort, en 1535, un an avant Erasme, en noble victime du despotisme d'Henri VIII.

(5) *Vivès*, humaniste espagnol de grande réputation voir Ep. 1237, n. 8.

(6) *Brixius* = Germain de Brie, † 1538, ami d'Erasme, célèbre par son *Antimorus*.

Ep. 1234. A John Schudelinus.

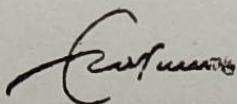
Anderlecht, 4 Septbre 1521.

Erasmus Roterodamus Joanni Schudelino, literatori Memingiensi, S. D. (1).

Gabriel Stendelinus (2), qui m'est cher à beaucoup de titres, a facilement obtenu que je prenne de bonne part que, tout en m'étant inconnu, vous vous soyez adressé à moi par votre lettre. Il a obtenu encore davantage d'Erasme ; il a bel et bien obtenu que, quoique très occupé, s'il ne répondait pas par écrit, il enverrait certes ses salutations à celui par qui il a été invité ainsi à l'amitié. Si là bas comme vous le dites, on accorde tant d'importance à mes travaux, si vous me dites des choses vraies, je me réjouis que mes veilles donnent à quelques braves gens un coup d'éperon pour s'appliquer à une vie meilleure, après qu'elles ont poussé tant de gens à me haïr. Faites en sorte, mon cher Jean, de vous appliquer de toutes vos forces à cette occupation à laquelle vous vous livrez jusqu'à présent, me dit-on, avec beaucoup de succès. Et que ce ne soit pas votre but de vous disputer avec les champions de la vieille ignorance, comme si vous vouliez déverser les semences d'une meilleure instruction et d'une sincère piété sur une génération ignorante et docile. Si les princes n'admettent pas les conseils du bon sens, si les chefs de l'Eglise préfèrent les salaires du monde aux récompenses du Christ, si les théologiens et les moines ne se résignent pas à abandonner ces réunions qu'ils n'aiment que trop depuis si longtemps ; si le peuple ne peut être arraché aux choses auxquelles il est habitué, il reste cependant, cette voie unique, qui nous donne le bon espoir qu'un jour le monde se corrigerait, si le vin nouveau était versé dans de nouvelles outres. Un jour ce grain poussera, et même sans combat, étouffera ces gens qui ne sont pas moins ignorants qu'indociles. En formant bien les enfants et en faisant paraître en pleine lu-

mière les écrits des anciens, peu à peu s'évanouiront cette religion irrégulière et cette littérature illettrée. Marchez donc en avant par cette route, et portez vous bien.

Anderlecht, 4 Sept. 1521.



(1) J. Schudelinus est un inconnu.

(2) Sur *Stendelinus*, nous n'avons trouvé aucun détail intéressant.

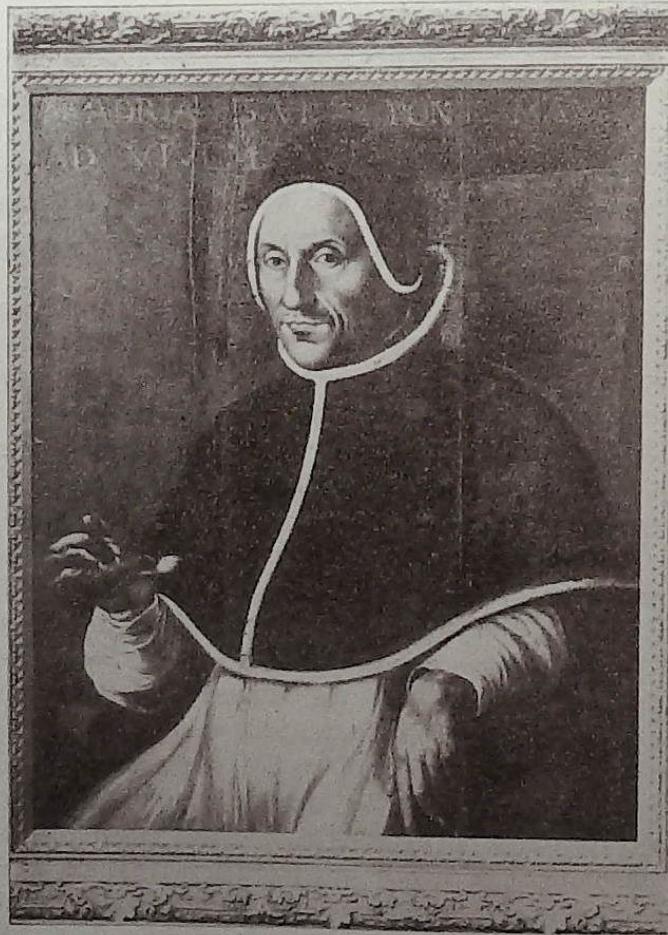
Ep. 1235. A Peter Barbirius.

Anderlecht, 23 Septbre 1521.

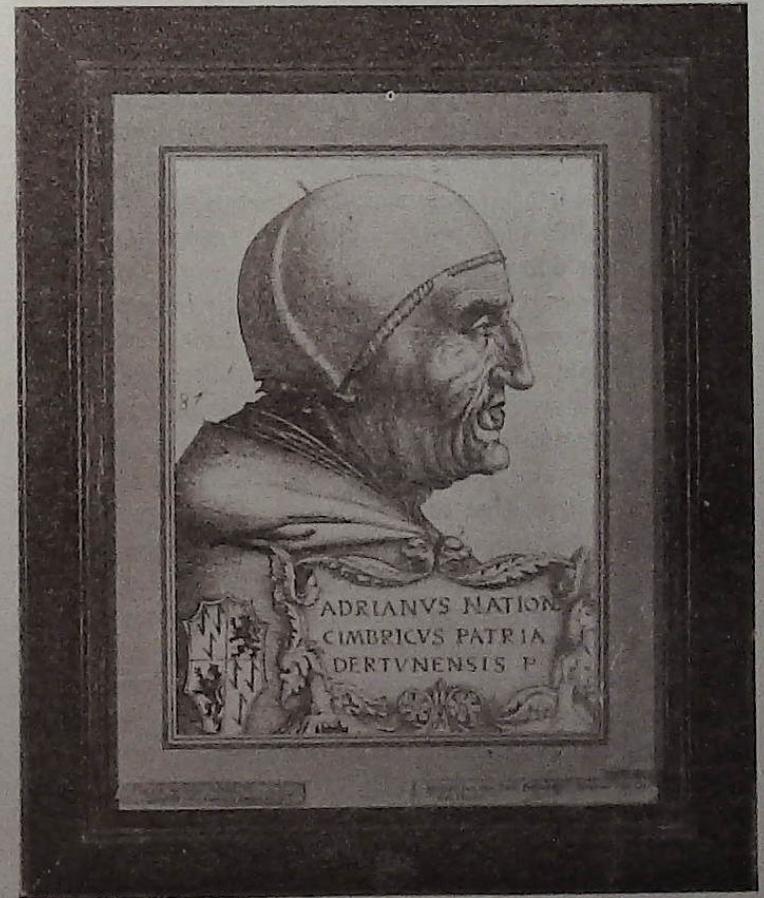
Erasmus Roterodamus Petro Barbirio S. D.

Un petit rayon de douce espérance a lui maintenant pour moi : c'est qu'un jour vous viendrez chez moi ; pourvu qu'elle ne me trompe pas ! Quant au paiement de la pension, puissiez vous terminer cette affaire aussi heureusement que vous la menez lentement. *Joannes Canius* persiste à être semblable à lui même (1).

Celui là, à qui nous avons affaire — puisse-t-il n'avoir pas l'âme aussi noire que son manteau est blanc ! — se dépasse tous les jours lui même ; et cet homme est si ouvertement enragé que plus personne ne peut le supporter (2). Car, pour laisser de côté beaucoup d'autres choses, récemment, dans un exposé public, comme il était arrivé à ce passage : « certes, tous nous dormons, mais nous ne serons pas tous changés ». « Ici, dit-il, Erasme apporte une hérésie, car il affirme une chose contradictoire à celle qu'établit l'Église ». D'abord, en admettant — mais ce n'est pas ainsi — que la leçon que donnent tous les livres grecs soit hérétique, alors qu'ils sont tous d'accord, et si complètement que nulle part ils ne le sont davantage, moi je n'apporte pas d'hérésie, moi qui traduis seulement, pas plus que *St-Jérôme* n'en apportait, quand il traduisait les livres « Des Principes » d'Origène. Maintenant, bien que dans mes annotations je montre que jadis il y a eu une double leçon, ainsi que le déclarent *St-Jérôme* et celui dont il existe des commentaires sur toutes les Épîtres de *St-Paul*, et bien que *St-Thomas*, en mentionnant les deux leçons, écrive que dans celle que suivent les grecs, il n'y a pas de sens hérétique, ce vieux théologien carmélite n'a pas eu honte de tenir un langage aussi enragé, dans un simple cours de théologie, comme s'il parlait pour des souches et non pour des hommes. Il ne daigne pas lire ce que nous avons écrit, et cependant il n'a pas honte de parler d'une chose qu'il ignore. Il avait peut-être seulement entendu, dans une beuverie, ce que j'avais traduit. Et maintenant il croit qu'il a l'air d'un dialecticien, parce qu'il se sou-



Adrien Goyens, d'Utrecht, qui devint pape sous le nom d'Adrien VI et qui séjourna également au chapitre d'Anderlecht. Portrait se trouvant à la cure de l'église d'Anderlecht.



Le Pape Adrien VI
Gravure de Daniel Hopfer.

vient d'une contradiction. Cependant, il aurait dû distinguer, non pas ce que disent les mots, au premier abord, mais comment il fallait les entendre, et à quelles personnes ils doivent s'appliquer. Enfin, en admettant que la leçon soit à double entente, l'Église n'est tout de même pas en danger, même si elle ignore un détail de la manière de ressusciter : c'est comme si l'on se demandait si tous les hommes doivent mourir, parce que le Christ n'a pas voulu que nous sachions quelque chose du temps qui nous est mesuré. Tel est l'homme dans ses lectures, tel il est dans les écoles de sorte qu'il écarte beaucoup de gens de l'étude de la sainte théologie, par ses manières mesquines. Plaise au ciel que le R. Cardinal *Adrien d'Utrecht* revienne, et mette un frein à ces débordements ! (3)

Nous avons répondu à *Stuniga* (4) ; le livre est imprimé en ce moment à Louvain. Ce qu'il écrit a aussi déplu à *Aleandre*, alors qu'au début, certaines choses lui avaient plu (5). Nous regrettons ce travail, pour parler franchement. Le Nouveau Testament que j'ai revu et augmenté au prix de travaux incroyables, est maintenant imprimé à Bâle pour la troisième fois. Mais quand viendra la fin de ces tragédies ? Plus qu'autre chose, certes cette sérénité de l'âme chrétienne périt entretemps ; et la masse des gens qui veulent s'instruire s'écarte des lettres sacrées. Quant à vous, tâchez de bien vous porter ; autrement, si vous mourez, ce dont Dieu vous préserve, je vous poursuivrai comme coupable d'une vilaine action, puisque vous ne pouvez pas mourir sans un grand dommage pour moi.

A Anderlecht, 23 septbre MDXXI.

(1) *Canius* (J. de Hondt) chanoine de Courtray, ami de Clit-hove ; Erasme lui avait cédé une prébende à Courtray, en échange d'une pension que *Canius* devait lui payer.

(2) Il s'agit, sans nul doute, de *Nic. Baechem* (*Egmondanus*), cf. Ep. 1217, n. 7.

(3) *Adrien d'Utrecht* (1459-1523) précepteur de Charles V, et pape en 1522, sous le nom d'Adrien VI.

(4) *Stuniga*, cf. Ep. 1216, n. 2.

(5) *Aleandre*, cf. Ep. 1218, n. 1.

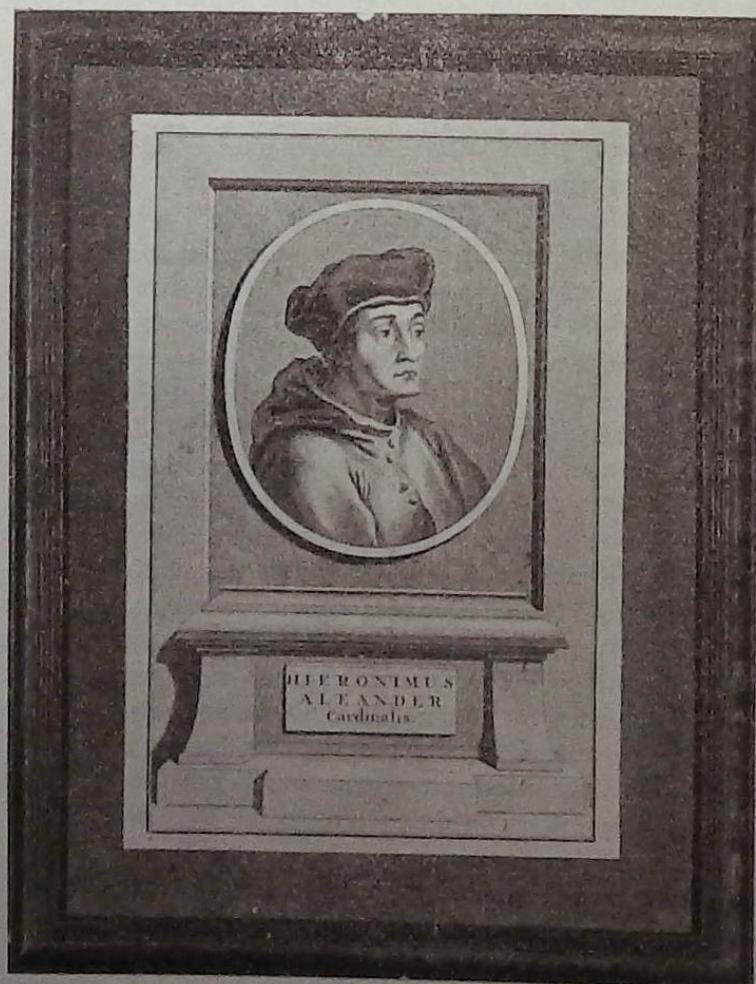
Ep. 1236. A Paul Bombasius.

Anderlecht, 25 septembre 1521.

Erasmus Roterdamus eruditissimo Paulo Bombasio, S. D. (1).

Qu'est ce que j'apprends, mon cher Bombasius ? Le St. Père, le grand pape Léon X a lu cette lettre que je vous avais écrite, si négligemment et si familièrement. Qu'est-ce qui lui est venu à l'esprit d'accorder son attention et ses regards à une pareille bagatelle ? Et non seulement il l'a lue, mais encore il l'a redemandée pour la montrer à des érudits ? Et non seulement il a lu la lettre que je vous avais adressée, mais encore celles qui sont adressées à d'autres chers amis ? Mais moi, j'ai l'habitude de tout déposer librement et en toute sécurité, tout ce que j'ai en fait de soucis et de bagatelles, dans le sein de pareils amis. Je suis mort, si ce que vous m'annoncez est vrai, surtout que j'ignore moi même, ce que j'ai pu dire dans le bavardage de ces lettres ! Quant à ce qu'il vous semble, que dans ma lettre j'ai dit un mot de trop de N. je ne pensais pas que je devais faire attention à ce que j'écrivais à un ami tel que vous (2). Certes, dans la lettre que j'avais écrite au Pape lui même, je n'ai pas fait mention de lui par un seul mot (3). Autrement, si vous connaissiez cette affaire telle qu'elle est, vous diriez que je me suis plaint assez modérément de ce personnage. Mais ce qu'il y a ici de mal, je l'impute à certaines mauvaises langues, qui s'appliquaient, par d'admirables stratagèmes, à éloigner deux hommes l'un de l'autre. Et je ne me suis pas laissé prendre par cette tentative si scélérate ; mais tous les deux, nous l'avons senti trop tard.

Que vous ayez pu amasser tant de richesses à Rome, et des richesses libres, qui ne sont pas sous la dépendance de la littérature sacrée et que vous pouvez inscrire à votre crédit, puisqu'elles ne sont dues qu'à votre activité, et bien que votre valeur méritât beaucoup plus, en tenant compte des circonstances actuelles, je vous en félicite ; c'est une



Hieronimus Aleander. (Jerôme Aleandre) Cardinal. Nonce du pape auprès de l'Empereur Charles Quint, exécuteur dans notre pays de la bulle contre Luther et ses ouvrages. Il fut à ce moment hostile à Erasme et donna à celui-ci de l'anxiété.

heureuse abondance ; vous vous êtes débarrassé de ce fardeau très lourd : la pauvreté ! Maintenant je vois que vous regardez autour de vous, pour trouver un genre de vie libre et tranquille, où vous pourrez vous retirer en toute sécurité et repos, comme dans un port. Et cependant, je crains un peu qu'il ne vous arrive, ce qu'Horace raconte de la belette, qui n'a pas su se sauver quand elle était repue, alors qu'elle s'était glissée, maigre, dans le grenier à blé ; toutefois, je suis d'avis qu'il vous faut essayer. Mais où espéreriez vous réaliser cela, ailleurs plutôt qu'à Rome ? Car j'estime qu'il vous faudra éviter Bologne par tous les moyens, et cela à cause de ceux qui rongeront votre corde de jonc d'Espagne (4). Vous savez cependant que notre *Scipion Carteromachus* n'a pas trouvé même à Rome, la liberté, que cet homme aimait comme personne (5).

Nous, bien que nous soyons en dessous de votre niveau de fortune, nous avons cessé de nous plaindre de Mercure. Nous avons de quoi vivre convenablement. Nous avons de quoi retrancher de temps en temps, de notre budget une petite pièce d'or, pour un ami qui est dans le besoin ; je suis donc loin de devoir être à charge à quelqu'un. Je ne recherche pas les honneurs, surtout quand ils sont à vendre à ce prix ! Si les honneurs vous arrivaient gratis, ou à peu de frais, et s'ils arrivaient au bon moment, je ne serais pas d'avis de les rejeter tout à fait, ne fût-ce que pour la raison, que même s'ils n'apportent aucun autre avantage, ils vous donnent assurément la garantie que vous n'êtes plus exposé au mépris de n'importe quel malhonnête personnage. Sous ce rapport comme dans toutes les autres circonstances, *Morus* a vu plus que moi. Car il a reçu le titre de chevalier auprès d'un roi éminent, et il est son conseiller et son trésorier ; chacune de ces deux fonctions lui donne surtout de la liberté et de l'honneur, de sorte qu'il est devenu plus sympathique aux braves gens, et plus redoutable aux méchants. Car les temps sont tels que même les plus remarquables qualités d'un caractère, ou même une douceur inouïe, ne peuvent pas échapper à toute envie.

J'ai reçu la lettre que vous aviez envoyée à Bâle. *Cornelius* (6), que je vous avais recommandé, ainsi qu'à *Aleandre*, si je ne me trompe, a été dépouillé, à Alexandrie, par les troupes françaises, de sa lettre, de son argent et de

ses vêtements. Puis, il fut jeté tout nu au cachot. Enfin, on lui donna le choix : il pouvait s'en aller tout nu, ou être pendu. C'est ainsi que, vêtu seulement d'une chemise de toile, il est arrivé à Bâle. Là, il est parvenu à se remettre en quelques jours ; on l'a habillé de vêtements allemands, on lui a donné une pièce d'or pour son voyage. Dans cet équipement il est venu me trouver ; de nouveau, il fallait lui fournir de quoi se mettre en route. Il disait que vous et son Em. le cardinal *Campegius* aviez écrit simultanément. Si c'était quelque chose de sérieux, vous ne verrez pas d'inconvénient à m'écrire de nouveau au sujet de cette histoire.

Cet Espagnol au sujet duquel vous m'écrivez est *Jacques Stuniga*, qui s'est livré à des déclamations furieuses, dans un très glorieux petit livre, contre la première édition du Nouveau Testament. A première vue, ce livre fait beaucoup d'effet avec de merveilleuses fumées ; si vous le regardez d'un peu plus près, vous direz que ce livre est du pur brouillard. Nous y avons répondu par une laconique Apologie ; et vraiment je regrette ce travail ; car son œuvre est d'une telle espèce, qu'elle doit déplaire à *Aleandre* et qu'elle ne pourra pas faire de tort à ma réputation, du moins auprès des hommes justes et érudits. Et cependant nous avons répondu, non seulement brièvement, mais aussi poliment : non qu'il le méritât, mais, parce que nous n'avons pas voulu perdre notre réputation de modération, que nous avons sauvegardée jusqu'ici.

Et je n'ignore pas, et je me souviens très bien, mon cher *Bombasius*, combien je dois aux sentiments de *Léon X* envers moi, sentiments dont j'ai eu déjà mainte preuve. Et je ne me suis pas tu autant que vous le croyez, quand il s'est agi de défendre sa cause. D'abord, j'ai fait de grands efforts pour que ce tumulte n'éclatât pas, et après qu'il eût éclaté, pour qu'il s'apaisât. Enfin pour que cet incendie, qui s'étendait au loin, ne compromît point trop la tranquillité publique. J'estimais en effet que ceci était de la plus grande importance pour la dignité du Pontife Romain, et pour mettre un terme à cette tragédie, afin que le mal, une fois limité, ne pût pas faire éruption une fois de plus. Lorsque ceci ne réussit pas, par la faute de certains personnages, qui se préoccupaient plutôt de leurs intérêts privés

que du bien public, j'ai de nouveau fait un appel à beaucoup de gens, par mes lettres ou par mes paroles, pour qu'ils ne s'engagent pas dans ce drame.

Du reste, pour que je ne me sois pas engagé jusqu'ici dans une lutte contre *Luther*, en publiant des livres, il y a de nombreuses raisons. Et il n'est pas nécessaire de les énumérer ici ; mais la principale raison a été que je n'ai absolument pas eu le loisir de lire ce qu'a écrit *Luther* ; tellement je suis absorbé par la révision de mes écrits. Et vous voyez à quel point celui là est un polygraphe. Et il n'est pas seul. Il a cent mains. Même, il n'aurait pas suffi de lire une fois ses livres ; il aurait fallu les lire et les relire. Et ceci est même trop peu dire. Nombreux sont ceux qui à droite et à gauche publient des volumes contre lui ; j'aurais dû, pour bien faire, examiner chacun de ces volumes, en supposant que je veuille m'acquitter de ce travail d'une façon satisfaisante. Il serait sans doute bon, de rappeler entretemps pendant que l'on m'invite à accomplir cette tâche, que l'on ne tient pas assez compte de ce proverbe : « le cheval lâché dans une plaine... » (8). La chose est bien dangereuse, et, en fait d'études, je suis mieux entraîné sur un autre terrain. De plus, il n'aurait été que juste, que l'on me donnât un congé, maintenant que je me suis acquitté d'un travail, en éditant tant de livres, afin que je puisse, à mon aise, jouir enfin de mes études. Mon âge, dont le poids se fait sentir, exigeait cela ; mes travaux consacrés jusqu'ici aux études publiques, le méritaient. Cette entreprise est telle que, si je m'y engageais, j'en serais désormais l'esclave jusqu'à la fin de ma vie.

O mon cher *Bombasius*, c'est si facile de dire : « Écrivez contre *Luther* ». Mais pour cela il faut plus de ressources que pour fabriquer une charrette, comme le dit *Hésiode*. Je vois combien les avis des hommes sont variables, combien ils sont mesquins, surtout à cette époque-ci, plus difficile que toute autre. Dans beaucoup de questions les écoles cisalpines sont en désaccord avec les écoles transalpines. C'est au point que dans une même école, les théologiens sont d'un avis différent, selon qu'ils s'expriment dans des discussions publiques ou dans des livres, ou bien dans de vraies conversations. De plus il est bien difficile de gouverner sa plume, de manière, d'une part à sauvegarder

la dignité humaine, et d'autre part à ne pas faire de tort à la gloire du Christ ; il s'agit de plaire aux princes humains, tout en ne déplaisant pas au prince Christ. Que si ce mal peut être enseveli sous un tas de livres, eh bien, tous les jours il en surgit des essaims ; de sorte que l'on n'a pas besoin d'Erasmus ; s'il faut des hurlements, ce ne sont pas les Stentors qui manquent ! Des incendies (livres brûlés) il y en eut abondamment partout. Dans les édits, on n'a oublié aucune machine de terrorisation. Mais je crains qu'avec ces procédés, on n'arrive qu'à comprimer le mal pour un certain temps, plutôt qu'à l'éteindre ; alors il fera éruption, avec des effets encore plus dangereux. Ce sont des choses dont j'ai horreur, et je souhaite ardemment que cela n'arrive pas. Nul pays n'est mieux disposé envers la dignité Pontificale que ce pays-ci, le nôtre. Mais ce qui lui a fait beaucoup de tort, c'est l'odieuse attitude de certains de ses défenseurs. Si ceux-ci n'avaient pas été si insensés, le mal n'eût pas fait tant de progrès. Bien plus, si on voulait bien se taire maintenant pendant trois mois seulement, tout *Luther* avec tous ses libelles serait réduit à l'impuissance, et il n'y aurait pas le moindre petit changement dans des choses humaines.

Je suis tout plongé dans la révision du Nouveau Testament et de quelques autres travaux ; à l'exemple des ours, je façonne peu à peu, en les léchant, des enfants encore mal formés de mon esprit. Mais bientôt, je l'espère, j'aurai un peu plus de loisir. J'ai activement traité la question avec *Jér. Alexandre*, pour qu'il me donne les moyens de lire ce qu'a écrit *Luther*. Car actuellement tout est rempli de sycophantes et de *Corycéens* (9). Il a déclaré qu'il ne pouvait absolument pas faire cela à moins qu'il n'en obtint expressément la permission du Souverain Pontife. Je voudrais donc tout d'abord que vous m'obteniez cela par un bref quelconque. Je ne voudrais pas fournir une prise aux méchants, qui ne demandent que cela. Je me suis toujours dépensé, de mon mieux pour la tranquillité publique, comme bien peu l'ont fait ; pour soutenir la vérité évangélique j'aurais risqué volontiers même mon âme. Et je n'ignore pas combien, même à titre privé, je dois à la bonté inouïe du Pontife à mon égard. Que si j'ai la chance de vivre encore trois ou quatre ans, ou bien je succomberai en faisant

tous mes efforts, ou bien je ferai en sorte que le Pontife dise que j'ai été un homme très reconnaissant. Son extrême bonté mérite d'être célébrée par les écrits de tous les érudits. D'autres que moi, je crois, le feront avec plus de bonheur ; mais personne ne le fera avec plus d'ardeur que moi. Et si la nature me refuse l'éloquence, le cœur et l'enthousiasme y suppléeront. Certains croient qu'ils ont rendu un beau service à sa cause, en le rendant aussi redoutable que possible ; moi, je ferai plutôt des efforts pour que l'univers aime Léon plutôt que de le craindre.

Cependant si lui-même ne me protège pas, pour que je puisse lui rendre ce devoir, je ne vois pas comment je puis être sain et sauf ; tellement il est vrai que des misérables conspirent contre nous. Ils beuglent contre moi personnellement, me salissent auprès du peuple dans leurs lectures publiques et dans leurs sermons ; ils me dénoncent aux princes. Ils excitent des gens, qui déchirent ma réputation, en publiant des pamphlets déshonorants ; bien plus, on me menace de coups de poignard et de poison. Et il est clair pour tout le monde que ces individus osent tout entreprendre. Et il n'y a aucun doute : toutes les puissances vengeresses me menacent, s'il y a le moindre petit livre de *Luther* que j'aie lu en entier ; si, parmi tous ceux qui lui sont attribués ou qui sont colportés pour sa défense, il y a une seule syllabe qui soit de moi, ou qui ait été écrite, moi le voulant, et si jamais j'ai essayé de défendre quelque-une de ses thèses. Et la perversité de certains personnages est telle, que l'on m'attribue même ce que *Luther*, dans l'assemblée présidée par l'Empereur, a reconnu comme étant de lui.

Récemment, pendant un dîner, qui réunissait beaucoup d'invités, quelqu'un me demanda quel était le début de la « Captivité de Babylone » Il me fut bien difficile de répondre à cela. Il n'y avait nulle chose à laquelle j'avais moins pensé qu'à celle-là. Peu après, répondant à quelqu'un qui lui demandait pourquoi il s'informait de cela, il avoua que certains personnages avaient soupçonné que ce livre était de moi, parce que le commencement en est : *Velim nolim* (Que je veuille, que je ne veuille pas) ce qui ne s'écarte pas beaucoup de l'exorde de mon Panégyrique, dans lequel je félicite Philippe lors de son retour d'Espagne,

et qui débute ainsi: « *Que vous vouliez, que vous ne vouliez pas* ». C'est là une jolie conjecture ! *Aléandre* m'a signalé qu'on m'attribue deux libelles dont l'un porte comme titre *Eubulus*, l'autre *Lamentationes Petri* (10). Que je meure si jamais j'ai entendu quelque chose au sujet de ces titres, avant qu'il me les eût mentionnés. Le premier, je n'ai pas pu me le procurer. Dans le second, je suis traité de telle façon que si je connaissais l'auteur je n'éprouverais pas pour lui la meilleure des grâces. Et cependant dans de pareils libelles, j'aime encore mieux être vitupéré que glorifié. Il y a des gens qui essaient de faire croire que la peste luthérienne est née dans ces régions ci ; je sais que rien n'est plus faux que cela. Déjà quelques uns qui se réjouissent à contre temps ont cueilli dans mes livres des passages, d'où il semble que *Luther* a puisé, à l'occasion, de quoi commettre des erreurs. Que n'ont-ils plutôt cueilli ces passages dans les Évangiles, dans les Épîtres des Apôtres, dans *St-Augustin*, dans *St-Bernard*, et même dans *Thomas d'Aquin* ? Où donc la plupart des anciens hérétiques ont ils trouvé l'occasion de commettre des erreurs ? N'est-ce point dans les volumes sacrés, qu'ils avaient compris de travers ? Je ne craindrai pas de mettre au défi toute l'Allemagne, et même ceux qui, partout ailleurs, soutiennent le parti de *Luther*, de prouver que *Luther* a été aidé par ma collaboration dans tous les livres qu'il a publiés jusqu'ici, pour le moindre mot, même s'ils font valoir les lettres que j'ai écrites à ce sujet, même à l'époque, où on pouvait encore espérer que l'intelligence et la plume de *Luther* serviraient la gloire du Christ. Ces lettres prouveront que je me suis efforcé de toutes les manières, d'empêcher que cette tragédie ne se jouât. Et cependant, je n'approuvais pas absolument ce que les adversaires (de *Luther*) entreprenaient, et je voyais que l'on acceptait beaucoup de manières d'agir, qu'il aurait mieux valu changer. Des langues venimeuses avaient presque détruit l'amitié, déjà assez ancienne, qui me liait à *Aleandre* : car pour ces façons d'agir là, elles ont de l'intelligence et de l'esprit. Maintenant que la chose a été dévoilée, *Aléandre* a changé ses dispositions d'esprit ; mais les paroles qui ont été une fois, prononcées, il désire les rétracter ; mais il le désire plus qu'il ne le peut.

Dans ces conditions, très savant *Bombasius*, si *Sa Sainteté* ne se dérobe pas, et protège mon innocence contre ces très impudents sycophantes, moi, je ne manquerai pas de consacrer toutes mes forces à défendre la sincérité de la religion chrétienne, et la dignité de S. S.

Je suis encore hésitant, et ne sais si je partirai pour Bâle. Voilà déjà des années entières que je « pars » pour Bâle ; mais toujours, il survient quelque chose qui me retient. Maintenant, j'étais tout à fait décidé à me mettre en route, afin de terminer à Bâle tout ce que je voulais achever et aller m'installer tout à fait à Rome, avec le projet d'y passer le reste de ma vie au milieu des hommes les plus savants, et dans les plus riches bibliothèques (11). Déjà, j'allais me mettre en route, car mon séjour à la campagne, cet été, m'a rendu quelques forces ; mais l'affreuse guerre, qui couve partout sous la cendre, m'a de jour en jour détourné du voyage. Et tout de même l'envie m'en démange et peut être oserai-je jeter les dés surtout maintenant qu'*Aleandre* m'appelle là bas ; et je n'attache pas moins d'importance à ses conseils, quand il s'agit d'entreprendre quelque chose, qu'à son jugement en littérature. Entre-temps jouissez de vos richesses, et attendez vous à me compter parmi vos compagnons, si au moins ces désordres, causés par les princes, pouvaient s'apaiser. Recommandez moi avec zèle à S. Em. le Cardinal *Campegio*, et à votre patron, et aux Cardinaux L. et A. Pucci, aux quatre.

Portez vous bien, vous le plus fidèle des patrons et le plus intègre des amis. Saluez pour moi sa Gr. Fr. *Chiregatus* (12).

A la campagne, 23 septbre 1521.

(1) *Bombasius* (*Paolo Bombace*) † 1527, de Bologne, professeur de rhétorique et de grec à Bologne. De 1513 à 1524, secrétaire du cardinal Pucci à Rome, puis secrétaire du pape Clément VII. Grand ami d'Érasme. Il périt dans le sac de Rome (1527). Il donna des leçons de littérature grecque à Érasme.

(2) N. est *Aleandre*, cf. Ep. 1218, n. 1.

(3) Lettre 1143, écrite au pape le 13 sept. 1520. Belle lettre, où Érasme s'explique au sujet de Luther, et évite d'accepter un évêché. *Libera ac generosa ingenia*, dit-il dans cette lettre, *doceri gaudent, cogi nolunt*.

(4) Allusion au cordier dont un âne mangeait la corde, à mesure qu'il la fabriquait (Pline, N. H. 35).

(5) Il s'agit de *Scipion Fortiguerra* (1466-1515) de Pistoie, savant helléniste, collaborateur d'Alde Manuce à Venise. Il rencontra Erasme à Bologne, à Padoue et à Rome.

(6) *Cornelius Battus*, peut-être le fils de *Jac. Battus* (1464-1502) de Bergen-op-Zoom, qui fut un ami d'Erasme. Il recommanda Erasme à Anne Borssele de Veere.

(8) Adage 782 : *Quoties quis ad id provocatur in quo plurimum valet, quoque vel maxime gaudet.*

(9) *Corycus* était un promontoire en Cilicie, d'où les pilliers d'épaves épiaient les bateaux. Les Corycéens sont des espions.

(10) Les titres complets de ces ouvrages sont : 1° *Oratio Constantii Eubuli Noventini de virtute clavium et bulla condemnationis Leonis decimi contra Martinum Lutherum* (s. l. e. a.). 2° *Lamentationes Petri autore Esdra scriba olim modo publico, sanctorum protonotario, cum annotationibus seu additionibus Johannis Andree* (s. l. e. a.).

(11) Dans la lettre 1143, Erasme avait écrit à Léon X qu'il irait à Rome l'hiver suivant.

(12) *Fr. Chierigalo*, † 1539, de Vicence, prêtre, nonce du pape en Angleterre en 1516, puis en Espagne, au Portugal, à Nuremberg ; dans les intervalles, à Mantoue, au service des Gonzague, puis à Rome, où il essaya d'attirer Erasme. Evêque de Teramo en 1522.

Ep. 1237. A Bernard Bucho.

Anderlecht, 24 septbre 1521.

Erasmus Roterdamus ornatiss, D. Bernardo Buchoni Phrysiio, Decano in Haga Comitil, S. D. (1).

Excellent Seigneur, comme depuis longtemps je languissais à Louvain, et que je voulais m'installer à la campagne pour rétablir ma santé, j'avais empaqueté tous mes papiers ; pas une seule feuille n'a manqué d'être vérifiée ; et le livre qui m'a été confié ne m'est cependant pas tombé sous la main ; et pourtant, je sais que je l'ai mis de côté avec soin, afin qu'il fût bien en sûreté. Et je ne doute pas qu'il soit en sûreté ; mais je suis désolé de ne pas avoir pu mettre la main dessus. Ce sont des choses, assurément, qui nous arrivent assez souvent ; et ce sont surtout les objets pour lesquels nous prenons le plus de précautions, pour qu'ils ne s'égarent pas, qui s'égarent. Bientôt, je pense, de campagnard que j'étais, je redeviendrai citoyen, et de nouveau, je remuerai toutes mes richesses. Certes, je serais bien peiné de voir se perdre une chose que vous aimez, et qui alors ne me sera utile en rien.

Que la nation Frisonne s'intéresse aux belles lettres, cela n'est certes pas un phénomène nouveau, puisqu'elle nous a déjà donné depuis longtemps *Rod. Agricola*, *Langius* et les *Canterii* (2). Quant au fait que des hommes, illustres par leurs richesses, et par leurs ancêtres, estiment que leurs enfants ne sont pas dignes d'être leurs héritiers et de porter leur nom, s'ils n'ont pas cultivé leur esprit par des études libérales, c'est là une chose nouvelle, mais il faut vivement féliciter cette époque-ci de sa chance. A Louvain le climat est très agréable, et nulle part on n'étudie plus tranquillement. Nulle part la jeunesse ne témoigne plus d'ardeur pour les belles lettres, et beaucoup de jeunes gens réussissent dans leurs études avec un bonheur admirable, malgré l'opposition vaine des apôtres de la vieille ignorance. Puisse mon conseil être aussi fructueux pour vous, que je le souhaite franchement. Je vous indiquerai seulement les noms ; à vous de choisir.

Il y a actuellement à Louvain, comme professeur, *Jacques Ceratinus* (3) ; c'est un homme très au courant des deux littératures, d'un caractère probe et intègre ; je sais que vous attachez autant de prix à ceci qu'à l'érudition. La peste et la guerre, ces deux plus grands maux de la vie humaine, l'ont chassé de Tournai ; car c'est là qu'il professait au Collège des Langues, qui venait de s'ouvrir.

Il y a *Hermann le Westphalien* (4). Celui-ci professe au Collège du Lis ; c'est un jeune homme très distingué et instruit sous tous les rapports, mais surtout d'un infatigable dévouement, pour former, guider, instruire la jeunesse. Dans le même Collège se trouve *Adrien de Soissons* (5) ; outre les deux littératures, qu'il a approfondies, il connaît la philosophie et le droit impérial (*Jus Caesarium*) ; il est d'un caractère irréprochable. Il y a *Rutgerus Rescius*, professeur de littérature grecque au nouveau Collège créé par *Jér. Busleiden*. Il honore cette noble science par une incroyable modestie, et par une sorte de pudeur tout à fait virginale. Il y a *Conrad Goclenius*, homme d'un jugement énergique, d'une science extraordinaire, d'une activité infatigable, d'un esprit élevé, de manières extrêmement aimables et accueillantes, d'une loyauté à toute épreuve, remarquable par sa prudence, même dans les choses ordinaires — qualité qui généralement manque chez les gens qui s'adonnent aux études. Il y a *Adr. Barlandus* (6), homme sans aucun fard, sincère et bienveillant, sachant manier le latin aisément et purement, et qui depuis de longues années déjà s'y est entraîné. Il y a *Melchior Trevir* (7), au Collège du Château, d'une conduite irréprochable, presque usé au service de la philosophie, et déjà un vieux serviteur de la théologie ; à ces mérites, il a ajouté une connaissance particulière des deux littératures. Il y a *Louis Vivès* (8), très savant sous tous les rapports ; mais celui-ci, je pense, ne tient pas beaucoup à cette sorte d'occupation. Et ce ne sont pas les seuls ; il y en a encore beaucoup d'autres, mais je ne les connais pas aussi bien. Je n'hésiterais pas à me porter garant de ceux que je vous ai cités. Quel que soit celui que vous choisirez, vous n'aurez pas mal casé les enfants de votre ami.

Veuillez pareillement saluer de ma part l'honorable *Nic. Everard*, le président du Conseil de Hollande ; puissent les destins nous conserver cet homme le plus longtemps

possible ! Si quelqu'un est né pour servir l'État, c'est bien lui. Je lui écrirai un de ces jours. Car, pour le moment, j'ai chargé de mes lettres deux messagers, l'un qui part pour l'Espagne, l'autre pour Rome.

Portez vous bien, vous que j'honore dans le Seigneur.

A Anderlecht, 24 septbre 1521.

(1) *Bernard Bucho* (1466-1528) né près de Leeuwarden, gouverneur de la Frise en 1499. Plus tard, ambassadeur de Charles V en France et en Angleterre. En 1519, il devint doyen à la Haie et conseiller de Hollande.

(2) *Rod. Agricola* = Rod. Husman (1444-1485) Frison, étudia à Erfurt, Louvain, Cologne, Paris et Pavie. Secrétaire de Groningue de 1480 à 1484. Erasme le vit à Deventer.

Langius = *von Langen* (1438-1519) poète Westphalien, étudia à Erfurt et en Italie, et créa une école à Munster.

Jean Canter, maître es arts, juriste, théologien, éleva ses enfants en latin. *André Canter* visita Vienne et Rome et devint poète à Cologne. *Jean Canter* devint médecin, et *Jacques Canter* laissa des poésies.

(3) *Ceratinus* = *Jac. Teyng* († 1530) de Hoorn (= *keras*) étudia à Cologne, à Paris et à Bâle. Était à Louvain en 1521, fut tuteur des enfants de Gilles Busleiden. Il écrivit un essai sur la prononciation du grec et traduisit St. Chrysostome en latin.

(4) *Hermann Stuvius* de l'Oldenburg, étudia à Cologne et fut professeur à Louvain, plus tard pasteur à *Wildeshausen*, en Westphalie.

(5) *Adrien Amerollus*, de Soissons († 1562), prêtre, professeur de grec au collège du Lis en 1514, auteur d'une grammaire grecque, succéda à Rescius en 1545.

(6) *Barlandus* = *Adr. de Baurland* (Borsselen en Zelande) 1486-1538 assista au baptême de Charles V à Gand ; étudia à Louvain ; prêtre, professeur de latin au collège de Busleiden, éducateur de Charles de Croij.

(7) *Melchior Trevir*, de Vianden, † 1535, professeur au collège du chateau en 1521.

(8) *J. L. Vivès*, humaniste éminent (1492-1540) *privat docent* à Louvain en 1520, en Angleterre en 1522, professeur à Oxford en 1523, se maria à Bruges en 1524 ; exilé d'Angleterre, voit Loyola à Bruges en 1529. Tâcha d'être « au dessus de la mêlée ».

Ep. 1238. A Nic. Everard.

Anderlecht (Octobre ?) 1521

*Erasmus Rot. absolutissimo juris utriusque doctori
D. Nicolao Everardo, Hollandiae Praesidi, S. D. (1).*

Si l'amour de ma patrie n'avait pas tant de forces chez moi, l'effection seule que j'ai pour vous pourrait facilement m'entraîner, je ne dis pas en Hollande, mais vers n'importe quel pays, quelque éloigné qu'il soit. Mais voilà déjà longtemps que je brûle de partir, et que je fais plusieurs fois des préparatifs de voyage ; et toujours il survient des causes nouvelles de retard qui ne me permettent pas de m'arracher d'ici. Et je n'ai pas l'intention de me rendre dans cette île (en Zélande) si ce n'est pendant les mois d'été. Mais l'été chez nous est tellement bref, que parfois il n'y en a pas du tout, et que nous nous apercevons qu'il est passé, avant d'avoir pu nous apercevoir qu'il a commencé. Jamais je ne me suis rendu aussi bien compte que nous vivons plutôt grâce au climat, que par la nourriture. J'ai passé tout cet été à la campagne, et jamais rien ne m'a si bien réussi. J'ai repris, sous ce climat plus pur, tant de vigueur, que vous me prendriez pour un autre. Et cependant ce n'est pas parce que je supporte si mal son climat, que j'ai moins d'amour pour ma Hollande. Au contraire, je sens en moi un contentement merveilleux, lorsque je remarque que ce pays, abondant en tant d'autres choses est si riche en esprits illustres, et dignes de la mémoire de la postérité. Combien de fois l'ai je félicité de posséder un *Martin Dorpius* (2) lui qui seul, parmi tous nos théologiens, a su réunir la théologie scolastique avec la connaissance de la meilleure littérature, et la solide sagesse avec la véritable éloquence. Mais ces jours ci, nous recevons la visite de *Hermann Lethmanus*, né à Gouda (3) qui, si je ne me trompe, égalera ou même vaincra *Dorpius* ; à moins qu'on ne puisse dire que *Dorpius* lui-même se vaine tous les jours par son travail assidu.

Hermann, qui, avant d'entrer dans le « stade » théologique, avait sous d'heureux auspices étudié la littérature grecque et les bonnes lettres (comme on les appelle) se distingua si bien dans cette carrière des études de la théologie sorbonique, qu'il mérita par les appréciations de tous les examinateurs, la première place, et cela dans une école qui, sans aucun doute, a toujours dans ce genre d'études, occupé la première place. Et il n'est pas seulement habile à manier ces arguties, avec lesquelles on s'escarmouche dans les écoles ; il n'y a pas d'avis, pas d'histoire, pas de texte des vieux théologiens, qu'il n'ait étudiés au point qu'il les a toujours à sa disposition. Un esprit souple et rapide, une insatiable soif d'apprendre, un jugement immédiat et aisé, et, ce qui dans ce genre est rare, aucune arrogance, aucune bile, aucun orgueil. Une merveilleuse amabilité, une merveilleuse modestie, voilà ses qualités. Il écoute patiemment le premier venu. Il fait des concessions même à des inférieurs. La plupart de ceux qui ont atteint la borne finale de la carrière sorbonique, comme s'ils étaient déjà dispensés de toute étude, se livrent à l'oisiveté, ou négligent les livres, et consacrent toutes leurs veilles à accumuler les sacerdoces. Cet homme, qui a conquis avec tant de distinction les lauriers de la théologie, se livre avec tant d'ardeur à la lecture des meilleurs auteurs, que l'on dirait qu'il n'a pas reçu la permission de renoncer à l'étude, mais qu'il a reçu enfin, maintenant, celle de faire des études sérieuses. Or, il poursuit l'étude des humanités, sans pour cela, désertier la science dont il fait profession. De sorte que j'ai le grand espoir que ce sera lui — ou ce ne sera personne — qui saura mélanger et combiner l'ancienne et la nouvelle érudition, de manière à satisfaire largement les partisans de l'une et de l'autre. On peut le prévoir, attendu qu'il a atteint à peine sa trentième année. Il jouit d'une bonne santé corporelle, qui lui promet une longue vie, d'autant plus qu'il a une manière de vivre très modérée — si bien entendu, chez les Hollandais, cela est permis d'une manière permanente — Et je ne doute pas qu'il ne s'en présente beaucoup comme lui, si du moins ce pays a appris à honorer les esprits supérieurs, et a compris combien est plus vraie et plus vivante la gloire qu'il méritera par là.

Je ne vous recommande pas *Hermann*, car je ne doute pas que vous le connaissiez mieux que je ne le connais ; et je n'ignore pas avec quelle faveur vous avez l'habitude de traiter les hommes de cette valeur. Je vous demande seulement de vous donner la peine de le recommander aussi aux autres personnages influents de notre Hollande. Il pourra ainsi plus rapidement se faire connaître dans le monde, s'il est appuyé par les suffrages des premiers citoyens, et s'il est apprécié par le jugement des hommes qui, dans le monde, sont les plus écoutés. Lui même, assurément, ne recherche pas la gloire, mais il n'en a que plus de mérites. Et il est de l'intérêt public que le peuple aussi ait une haute idée des hommes supérieurs.

Les bonnes études étaient en train de se développer heureusement partout, malgré les coassements des grenouilles, si la tragédie luthérienne n'avait pas surgi et tout bouleversé. Et comme si c'était encore trop peu, je crains que, si quelque *deus ex machina* n'assoupit pas ces désordres belliqueux, qui couvent comme le feu sous la cendre, non seulement les bonnes études ne soient bouleversées, mais encore éteintes. Le monde chrétien tout entier, comme partagé en deux camps, est livré aux horreurs d'une guerre fratricide. Deux souverains, aussi jeunes que puissants, et que leur grandeur d'âme rend fiers plus que leur expérience ne les a assagis, s'acharnent de toute leur âme à se détruire l'un l'autre, et entraînent l'univers dans l'abîme ; et pendant ce temps, o Dieu immortel ! où est l'autorité du Pontife Romain ? Cette autorité, quand il s'agit de gagner de l'argent, peut commander aux anges et aux démons ; cette fois-ci, quand il s'agit d'empêcher ses fils de se livrer à une si désastreuse guerre, elle est impuissante. Où sont donc maintenant ces prêtres à la voix tonnante ? Cette fois-ci, ils n'ont pas de langue, ou bien leur langue ne sait plus que flatter. Peut-être un jour notre Empereur Charles dira : « je n'avais pas pensé que la guerre était une chose si pestilentielle ! » Mais ce sont des paroles qui nous coûteront trop cher ! Du reste, nous autres, en cette matière là, nous ne pouvons faire autre chose que de souhaiter que les dieux supérieurs arrangent les choses pour le mieux. Si notre cour impériale possédait dix hommes comme vous, les choses humaines s'en porteraient mieux.

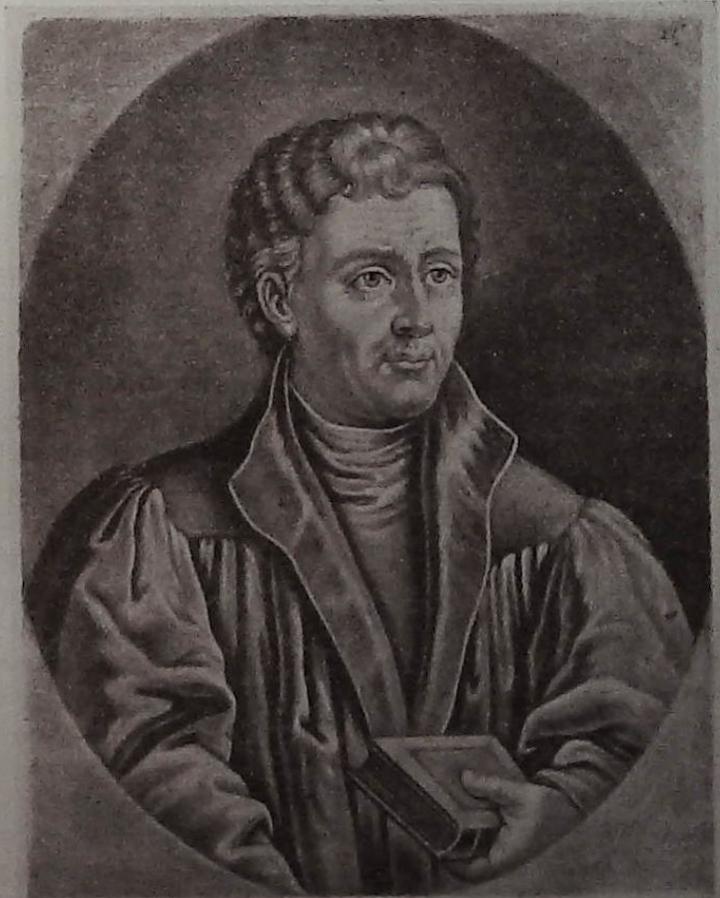
Mais pour en revenir à la cause des études, depuis que l'affaire à propos de Luther est terminée (et puisse-t-elle être terminée convenablement !) on retourne au point où on avait commencé. Ouvertement, dans les prêches et les leçons publiques, on attaque les langues et les lettres cultivées, et certains personnages, à grands cris, font rage contre Érasme personnellement. Et je ne vois pas vraiment, où ils veulent en venir. Car s'ils ont pour but de faire comprendre au peuple que dans ces ordres religieux, il y a d'impudents calomnieux, eh bien, le peuple en est déjà, bien plus convaincu, qu'il n'est de leur intérêt. S'ils ont pour but d'attirer les jeunes gens et de leur faire étudier leur théologie, en les éloignant des belles lettres, eh bien, ils ne pouvaient pas mieux les détourner (de la théologie) qu'en s'y prenant de cette façon là. A Paris et à Cambridge, l'étude de la théologie fleurit comme jamais nulle part elle n'a fleuri. Quelle en est la cause ? Évidemment c'est que ces universités s'accommodent du siècle, qui prend une nouvelle direction ; c'est qu'elles ne repoussent pas, comme si c'étaient des ennemis, ces belles littératures, qui s'efforcent de pénétrer partout, même par la force, mais qu'elles les embrassent en les accueillant aimablement comme des hôtes. Si les écoles des théologiens sont dans la misère à Louvain — c'est de cela que l'on se plaint — on ne pourrait pas me le reprocher, à moi qui n'ai jamais détourné personne par un seul mot ; mais la médisance, aussi ignorante qu'enragée, de quelques personnages a éloigné les honnêtes gens. Ensuite, ce qui est fait par quelques uns, le vulgaire l'impute à tous, puisqu'il voit que cela se fait si souvent impunément ; puisqu'ils ont provoqué des drames si tragiques à cause d'une seule petite parole prononcée par un professeur de langue grecque (4), parole qui cependant ne faisait d'affront à personne.

J'approuve fortement que l'on ait opposé aux libelles infâmants l'édit de l'empereur : bien qu'aucun de ces gens là ne se plaigne des libelles plus qu'infâmants que, ainsi que je l'apprends, *Peffercorn* (5), publie de temps en temps à Cologne en première édition ; et l'impulsion sous laquelle il agit n'est pas un mystère. Mais il aurait fallu se donner la même peine, pour opposer quelque édit de l'empereur à ces langues là qui sont encore plus scélérates que les libelles

infâmants. Ce sera d'ailleurs se conduire d'une façon magnifique vis à vis des braves gens, que de permettre à de tels bouffons, qui n'ont que de l'impudence et une langue médisante, de vilipender publiquement la réputation d'autrui, sans être punis, et de ne pas permettre à leurs victimes de défendre leur réputation, ainsi que cela est permis, en publiant leurs livres !!

Ils sont indignés lorsque quelqu'un se plaint dans une lettre à un ami, à propos de déclarations qu'ils font eux mêmes, publiquement devant le peuple. Certes, je voudrais me défendre moi même de manière à ne pas faire de tort à d'autres ; mais si on attaque un homme de telle manière qu'il ne puisse pas protéger sa vie sans ôter la vie à celui qui l'attaque, les lois rejettent la responsabilité sur celui qui a été la cause initiale. Vous me direz : « traînez les en justice ! » Mais où cela donc ? Ils ne reconnaissent comme juge ni le prince, ni l'évêque. Les théologiens, par le caprice desquels les choses sont gouvernées, se conduisent de telle manière, qu'ils (princes ou évêques) paraissent être poussés par ceux là. Les autorités les favorisent ou n'ont aucun droit sur eux. Il s'agit donc de s'adresser à leur Vicaire, comme ils l'appellent. Et pendant ce temps, celui qui s'est livré, aujourd'hui, à des accès de rage en parlant au peuple, ira déjeuner ailleurs. C'est pourquoi ces bouffons, se sentant soutenus, osent tout. Vous pourriez à peine croire combien ils éloignent d'eux, par de tels actes, la multitude entière, mais surtout, les gens les plus haut placés, et les plus capables. Quand ils se rendent compte de cela, alors ils m'imputent un mal, bien entendu, qu'eux mêmes se sont attiré, par leur propre faute. Moi, je puis me moquer des désordres de ces gens là ; je regrette seulement que la faute des hommes n'entraîne de fâcheuses conséquences pour la théologie, que le charme des études ne soit gâté par un mauvais ferment, et que les mœurs publiques ne soient corrompues. Portez-vous bien, très honoré Seigneur.

A Anderlecht, 1521.



IOANNES REUCHLINVS

V. I. D. *Triumvir Sueria.*

nat. d. 28. Dec. 1445. Anst. d. 30. Aug. 1521.

Tab. Luc. Blad. 1521. Aug. 1521.

Johan Reuchlin (1445-1521). Humaniste allemand poursuivi pour avoir combattu et ridiculisé les mesures prises contre les livres hébraïques. Les *Epîtres des Hommes obscurs* de von Hutten ont été rédigées pour prendre sa défense contre Pfefferkorn.

(1) *Nic. Everard*, 1462-1532, de Middelbourg, étudia à Louvain, devint recteur en 1504, doyen de St-Guidon à Anderlecht et de Ste-Gudule en 1508. Puis il se maria et devint conseiller au Gr. Conseil de Malines, et en 1509 président du conseil de Hollande et Zélande. Il est le père de *Jean Second* (1511-1536) le célèbre poète des « Baisers ».

(2) *Dorpius* = Mart. van Dorp, cf. Ep. 1209, n. 2.

(3) *Lelmannus* = Herman Lethmatius, 1492-1555, de Gouda, étudia à la Sorbonne, devint chanoine à Utrecht, fut chargé en 1525 de réprimer l'hérésie à Amsterdam.

(4) Il s'agit d'une affaire assez peu claire, qui a provoqué un scandale à l'université de Louvain, et à laquelle *Rescius* (cf. Ep. 1240) a été mêlé bien malgré lui.

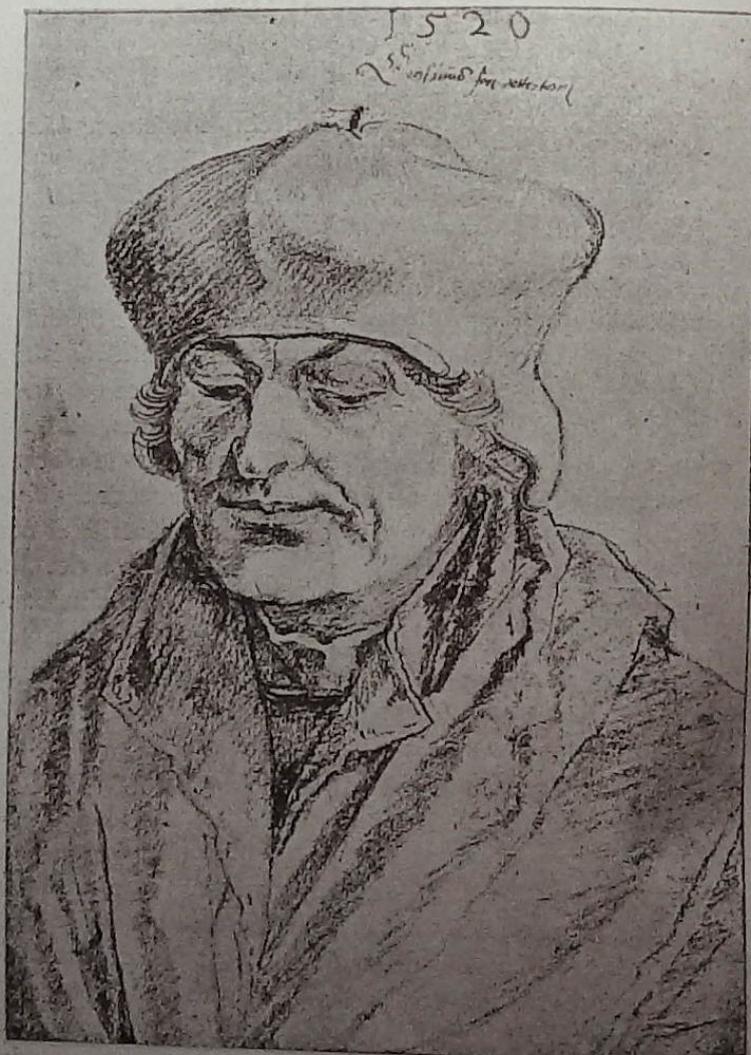
(5) *Joh. Pfefferkorn*, 1469-1524 était un juif de Cologne, converti en 1504, et qui, animé d'un zèle fanatique, voulait faire détruire tous les livres juifs. Il eut des démêlés avec *Reuchlin*, le fameux hébraïsant (*Capnion*).

Ep. 1239. A Gabriel Ofhuys.

Anderlecht, 14 octobre 1521.

Erasmus Roterodamus D. Gabrieli Ofhusio Carthusiensi S. D. (1).

C'est à peine si j'ai eu le temps de me gratter les oreilles, comme on dit, tellement je suis encombré d'études et d'affaires ; cependant je vous envoie vos petites poésies, pour que vous ne puissiez pas vous plaindre, de ce qu'Érasme ne se soit pas montré empressé auprès de vous, en quoi que ce soit, car il est vraiment tout à vous dans le Christ. Je sais combien de mauvaises conséquences entraîne l'oisiveté. C'est pourquoi je préfère que vous consacriez à ces petites distractions le temps que vous laissent vos devoirs religieux, plutôt que de l'employer à des choses moins bonnes. Cependant il aurait beaucoup mieux valu imprimer plus profondément dans votre cœur, par la lecture des livres sacrés, une image vive et bienfaisante du Christ et de St-Paul, plutôt que de l'exprimer dans du plomb, du bronze ou du papier. D'ailleurs, je pense que c'est cela même que vous faites, mon cher Gabriel, et que cette autre occupation n'est que le superflu d'un esprit fécond : chose que dans son *Nepotianus*, *St-Jerôme* approuve même. Je ne crois pas que depuis la naissance du Christ il y ait eu un siècle plus perfide que celui-ci ; vous devez donc d'autant moins regretter votre genre de vie. Mon destin a été que je sois emporté dans ces orages. Et il ne m'est pas permis de me taire, et il ne m'est pas permis de prononcer des paroles dignes du Christ. Le Christ s'écrie : « Ayez confiance : j'ai vaincu le monde ». Bientôt, semble-t-il, le monde s'écriera : « Moi, j'ai vaincu le Christ ! » Tellement il est vrai qu'au lieu des règles de l'Évangile règnent ouvertement l'ambition, la volupté, l'avarice, l'audace, la vanité, l'impudence, l'envie, la perfidie, même entre ceux qui déclarent qu'ils sont la lumière et le sel de ce monde.



Portrait d'Erasmus par A. Dürer, portant de la main de l'auteur la date 1520 et la mention Erasmus von Rotterdam (Musée du Louvre à Paris). Croquis au fusain exécuté lors de sa rencontre avec Erasmus à Bruxelles.

A. Dürer : *Tagebuch der Reise in die Niederlande* « Zu Brüssel... Erasmo Roterodamo heb ich auch ein Passion geschenkt, in Kupfer geslochen ».

Lettre d'Erasmus du 8-1-1525 à Wil. Pirkheimer : « A Durero cuperem pingi... ceperat Bruxellae carbone ».

J'irai vous voir aussitôt que possible. Entretemps, veuillez saluer votre excellent Patriarche, votre économe, et celui qui, à l'occasion, nous saluait, paraît-il, avec tant d'affection.

Que le Christ vous garde bien portant, et toujours plein d'aspiration vers les choses célestes ; et que celui qui est l'unique espoir des âmes pieuses vous soutienne, mon frère très cher dans le Christ.

A Anderlecht, 14 octobre 1520.

Erasmus

(1) Nous n'avons pas de renseignements sur G. Ofhuys.

Ep. 1240. A Rutger Rescius.

Anderlecht (octobre ?) 1521.

Erasmus Rutgero Rescio suo S. D. (1).

Si l'outrage n'était pas si atroce, mon cher et très savant *Rescius*, je serais d'avis de faire tout de suite la paix, même à des conditions qui ne seraient pas justes. Maintenant qu'il s'agit d'un outrage si grave, qu'il n'y a personne qui ne l'aurait en horreur, si un maître avait commis un acte pareil contre son domestique ; maintenant qu'il s'agit d'un acte, que dans une perfide conspiration ont dénoncé ceux, dont le rôle était d'écarter toute injure des ecclésiastiques irréprochables, je n'oserais pas vous conseiller de faire ce que je désirerais cependant pour votre bien. Vraiment, c'est une admirable tyrannie ! Eux-mêmes (les autorités universitaires) ne supporteraient même pas l'injure d'un seul petit mot ; mais ils exigent que vous supportiez en silence un outrage si éclatant, et que vous demandiez même presque pardon spontanément, pour qu'il n'en coûte rien à leur dignité, naturellement ! Cette chose mériterait d'être connue de la postérité ; mais je pense que ce sera une vengeance plus noble, si, comme vous l'avez fait jusqu'ici, vous continuez à être l'honneur de l'enseignement de la littérature grecque, à la fois par votre attitude irréprochable, et par votre zèle de professeur. Si vous ne pouvez pas obtenir de votre amour-propre, de laisser tomber cette affaire — et je ne voudrais pas insister auprès de vous, pour obtenir cela, puisqu'il s'agit d'une question d'honneur — faites en sorte de procéder de la manière que vous avez adoptée jusqu'ici. Car lorsque j'étais près de vous, à Louvain, vous étiez si rondouillet, d'un teint si fleuri, et si plein de bonne humeur, qu'il me semble qu'un procès ne peut pas vous faire maigrir, ni vous engraisser. Et vous avez affaire à un adversaire, *Jean Calaber* (2), le médecin, qui est digne de vous et qui vous rappelle, par sa pâleur et par sa maigreur ; il est si peu différent de vous, excepté par

l'âge — qu'on pourrait craindre que vous n'ayez l'air de faire un procès à votre père. Cependant, cet homme, à mon avis, a plutôt péché par serviabilité que par méchanceté. Portez vous bien, mon très cher *Rescius*.

Anderlecht, 1521.

(1) *Rescius*, cf. Ep. 1209.(2) *Jean Calaber* avait été recteur en 1519-1520.

Erasmus à Anderlecht.

On trouve, dans les innombrables biographies d'Erasmus de fréquentes mentions de son séjour à Anderlecht.

Pour ma part, j'ai constaté récemment la présence dans le fonds des manuscrits érasmiens de la Bibliothèque de l'Université de Bâle, d'une feuille écrite de la main du juriste et collectionneur bâlois Remigius Fäsch (1595-1670), où celui-ci, résumant la vie d'Erasmus, marque, en regard de l'année 1521 : « Jul. ex rure Anderlaco ».

Plus tard, de Burigni (1) entre autres, nous fournit d'intéressantes précisions sur le séjour d'Erasmus à Anderlecht :

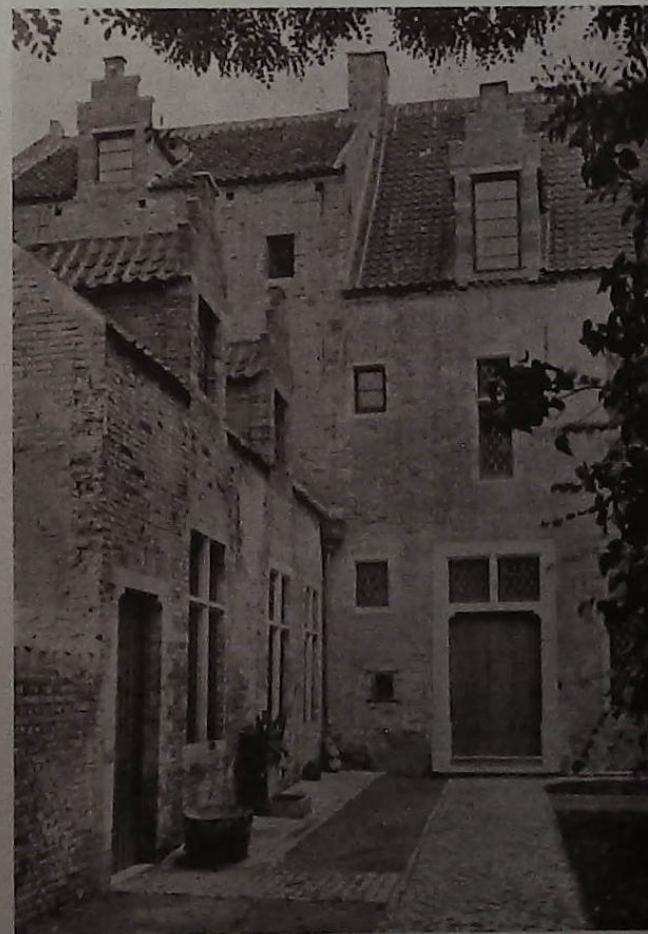
« Le Chanoine Pierre Wichman étoit l'hôte d'Erasmus (Épist. 604-612), lorsqu'il alloit à Anderlac, jolie campagne près de Bruxelles, dont l'air lui étoit si favorable, qu'il ne se passoit point d'année, qu'il n'y allât, ou qu'il n'eût envie d'y aller ». (T. I. p. 220-221).

« Erasmus » voioit les Évêques, les Nonces ; étoit en « grande relation avec les Ambassadeurs, qui venoient souvent lui rendre visite à Anderlac, où il passa une partie « du beau tems de l'an 1521 et dont le séjour lui plaisoit « infiniment. Il nous a appris (Épist. 595) qu'il n'y avoit « aucun endroit, où il étudiât avec une si grande tranquillité » (T. I. p. 284).

D'autre part, les archives de la « Maison d'Erasmus » d'Anderlecht possèdent une Histoire manuscrite du Chapitre (2) dont un feuillet porte l'inscription suivante :

(1) M. de Burigni, de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles Lettres. « *Vie d'Erasmus* » à Paris, chez de Bure l'Aîné, 1757, 2 vol.

(2) *Basilica Anderlechtensis sive Historia Capituli Archidiaconalis (Recl. Sancti Petri In Anderlecht)*.



Maison d'Erasmus à Anderlecht. Entrée. (Cliché Lenders).

« *Petrus Wichmans.*

« Successit Jacobo de Bologne per resignationem 8
« januarii 1507 litteris Maximiliani de Huerne.

« Erasmus Rotterodamensis ei cohabitavit in Edibus
« Wichmaneis (ubi nunc habitat D. Canon. Vanden brande)
« scripsit que ei epistolam Brugis, habentem pro titulo :
« Ad hospitem suum Anderlacensem ».

Mais Erasme lui même a pris soin, dans des lettres célèbres, datées d'Anderlecht, de dire le charme de cet endroit « qui lui rend ses forces et le ranime » et où « il a fait transporter toute sa bibliothèque ».

Dans ses lettres à Budé, à Bombasius, à Everard, etc. Erasme ne peut cacher son enthousiasme pour le « climat pur » d'Anderlecht où il se propose désormais « de revenir chaque année « car il y a repris tant de vigueur « qu'on le prendrait pour un autre ».

Ces passages constituent un véritable « Eloge d'Anderlecht », par Erasme.

Grâce à ces lettres il est donc possible d'établir chronologiquement et avec certitude les circonstances et la durée du séjour d'Erasme à Anderlecht.

Erasme, venant de Louvain, arrive à Anderlecht dans le courant du mois de mai 1521. Il est l'hôte de son ami Peter Wychman, dans la maison qui portait l'emblème du Cygne (In de Zwane), que celui-ci a fait construire en 1515.

Pierre Wychman est chanoine et écolâtre du Chapitre de St. Pierre où il a succédé dans ces offices à Jacobus de Bologne, en 1507.

Wychman ayant pu fournir des renseignements très utiles au sujet de certains textes manuscrits du Nouveau Testament, les deux savants se lièrent bientôt d'amitié. Erasme fait fréquemment à cheval le trajet d'Anderlecht, à Bruxelles. De nombreux personnages de marque viennent lui faire visite.

L'été de l'année 1521, passé par Erasme à Anderlecht, constitue dans sa vie laborieuse et inquiète, une parenthèse heureuse.

Erasme rustique, respirant l'air pur, dégustant le calme champêtre...



Un des douze fragments de la fresque décorant la grande salle du 1^{er} étage de la maison d'Erasme à Anderlecht. A l'avant plan une sainte femme en robe blanche près d'un enfant. Le fonds est animé de personnages ; à gauche un paysan ; à droite un homme assis ; au fond deux hommes s'éloignant.

Enfin, ce séjour aurait eu sur l'attitude qu'il adopta dans le véritable drame où il se trouva placé « entre le Pape et Luther », une influence décisive (1).

Le 28 octobre 1521, jour de son anniversaire, Erasme, que la correction des épreuves de la 3^e édition du *Nouveau Testament* appelle à Bâle, quitte les Pays-Bas, pour ne plus y revenir (2).

D'Anderlecht, par Bruxelles, Louvain, Anvers, Tirlemont, Tongres, Maestricht, Aix-la-Chapelle, Coblenche, Mayence, Worms, Spire, Strasbourg, Schletstadt et Colmar, Érasme atteint Bâle le 15 novembre.

Il conservera toujours de son séjour à Anderlecht un radieux souvenir : « Je suis souvent rappelé en Brabant par les lettres de mes amis. Je voudrais y vieillir, c'est ma patrie ».

De son vivant déjà le génie d'Érasme irradiait si puissamment autour de lui que depuis le séjour qu'il fit à Anderlecht, en 1521 dans la Maison du Cygne, on n'a plus désigné cet édifice que sous le nom de « Maison d'Érasme ».

Au XVII^e siècle, lorsque des personnages de marque passaient par Bruxelles, il était d'usage de les envoyer à Anderlecht visiter « la maison du Cygne où l'illustre Érasme avait séjourné ».

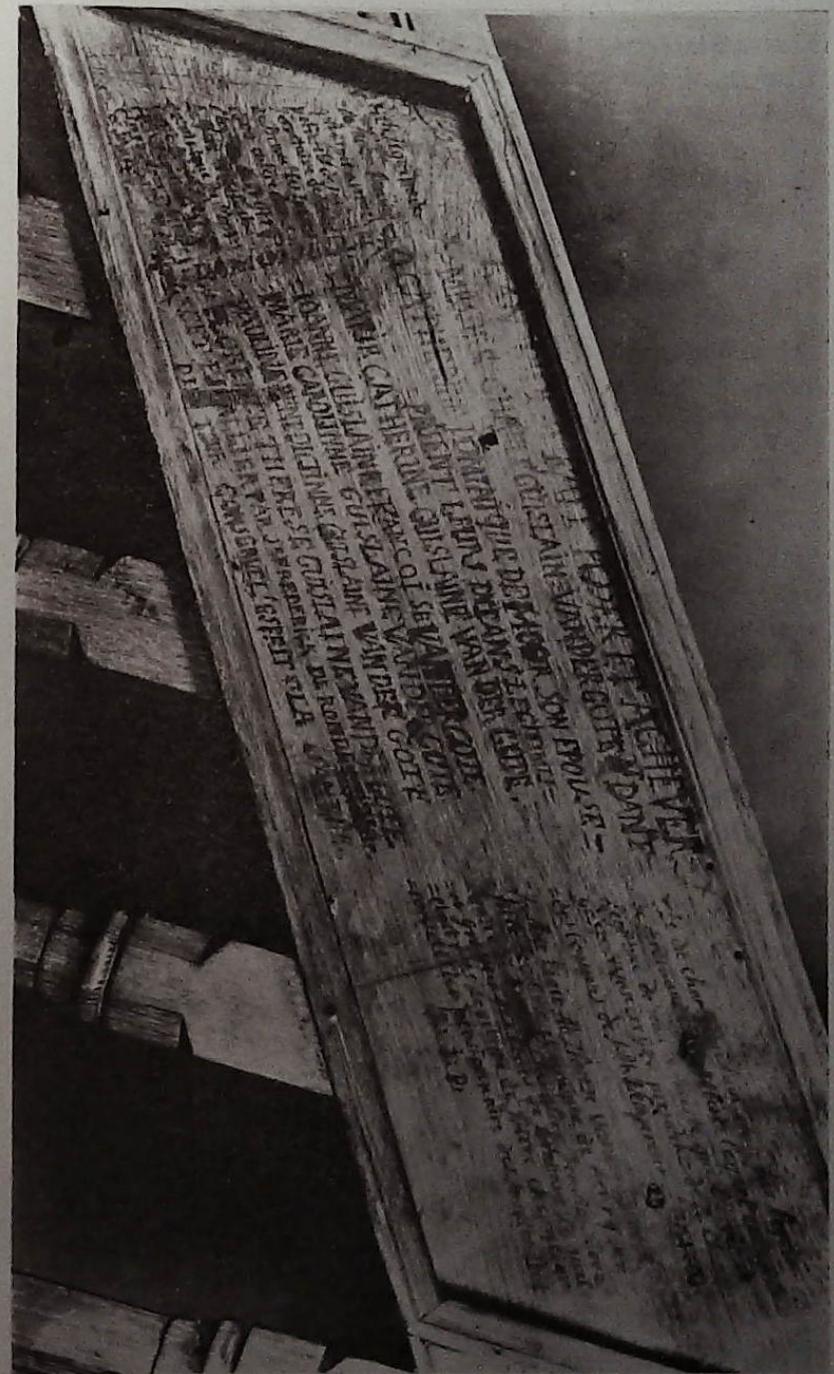
M. Jean Gessler (3) a publié à ce sujet des extraits du « Journaal » du diplomate néerlandais Constantijn Huygens den Zoon, qui, accompagnant le Prince Guillaume III, a noté à la date des samedi 9, dimanche 10 et lundi 11 juin 1691, les visites qu'il fit « à cette maison qu'on signalait aux étrangers comme une des curiosités d'Anderlecht ».

C. Huygens décrit « la dernière chambre donnant sur le jardin qu'Érasme a occupée ». Il y remarque « deux fenêtres garnies de gros barreaux » (toujours existantes) et un plafond « qui se fermait en ogives » lequel a été re-

(1) E. H. Dr. Em. Valvekens (Anderlecht). — « *Het vierde Eeuwfeest van Erasmus van Rotterdam — 1536-1936* ». (Ons Geleef, XXII^e Jaargang, 1936, Aflevering 2).

(2) R. Dubosc. « *Érasme en Brabant* ». (Folklore Brabançon, X^e ann. Nos 55-56, 1930, p. 98).

(3) Prof. J. Gessler : *Folklore Brabançon* : 11^e année, Nos 62-63, pp. 180-181 et pour la traduction : 13^e année, Nos 73-74, p. 116.



Inscription déconverte sur le limon de l'escalier de la maison d'Érasme (Le texte est écrit à l'envers).

trouvé, en 1932, sous un plafond mouluré du XVIII^e siècle. Il constate aussi « en plusieurs endroits du mur la présence d'ancres en fer formant le millésime de 1515 » ; celles-ci sont actuellement encore en place.

Parmi d'autres particularités il signale certains endroits « daer men noch eenigh kleyn ornament van schilderie op sagh ».

Il s'agit sans doute de restes d'anciennes fresques. Des fragments de peintures murales du début du XVII^e siècle ont en effet, été découverts au moment des travaux de remise en état, sous des couches superposées de chaulages séculaires.

Enfin, Huygens raconte que le lundi 11 juin, après midi, il a parlé au propriétaire de la « Maison d'Érasme » qui s'appelait, dit-il Vander Gote, Jean-Baptiste...

Or, pendant les travaux de 1932, on a découvert, sous le limon vermoulu de l'escalier, une inscription manuscrite, tracée à l'encre de chine, à même le chêne, par le petit fils de J. B. Van der Gote, mentionné par Constantijn Huygens.

Voici, textuellement, ce qu'on peut y lire :

L'an 1801 a fait poser et achever

Messire Charle Guislain VAN DER GOTE () et Dame Catherine Dominique DE MOOR (***) son épouse*

Présents leurs enfans légitime

Damoiselles Marie-Catherine-Guislaine van der Gote

Johanne-Guislaine-Françoise van der Gote

Marie-Caroline-Guislaine van der Gote

Pauline-Benedictine-Guilaine van der Gote

Florence-Thérèse-Guislaine van der Gote.

Cet escalier par S. Frederick De Ronde...

Dieu leur conserve l'esprit et la santé.

(*) Le dit Charle Guislain est le fils légitime de Ferdinand-Albert lequel était fils légitime de Jean-Baptiste qui l'était de Gaspard van der Gote, président de la Chambre des Comptes de S. M. l'Empereur. L'an 1701.

Sa mère était M-Thérèse van den Broeck, fille légitime et unique de Henry van den Broeck, Chevalier pensionnaire et greffier des Etats de Brabant lequel était fils légitime de Pierre, Chevalier, Conseiller pensionnaire des susdits Etats.

R. I. P.

(**) (Son épouse était)

filie unique légitime de De Moor, François, qui était l'arrière petit fils de Jean, Secrétaire de la Ville de Bruxelles, l'an 1500 (1) enteré dans l'Eglise de St. Gery lequel était fils de Dominique de Moor et de Marie Hermez, fille légitime de X. — Varredr(o) Maître à la Faculté de Théol... de Séville (?).

Voilà quelques éléments nouveaux qui contribueront, je pense, à compléter l'histoire de la Maison du Cygne illustrée par le séjour qu'Érasme y fit au début du XVI^e siècle.

Daniel VANDAMME

Conservateur de la « Maison d'Érasme »
(Musée d'Anderlecht).

(1) L. Hymans : « Bruxelles à travers les âges », cite Demoor parmi les magistrats de la Ville. (T. I. p. 203).





Médaille commémorative d'Erasmus
frappée en Hollande, gravée par
Jac. J. van Goor.
Avers : Portrait d'Erasmus d'après Holbein



Médaille commémorative.
Revers : (Traduction) Il mourut à
Bâle le 12 juillet 1536. Survivant
toujours par son œuvre il fut après
4 siècles, glorieusement commémoré
par la patrie

Bibliographie.

Belgique.

NÈVE DE MEVERGNIES, PAUL. *Jean Baptiste van Helmont, philosophe par le feu*. Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège. Fascicule 69, 1935. 132 pp. Prix : 40 francs.

Nous aurions toute une brochure à écrire si nous voulions relever point par point les idées émises par l'auteur et les commentaires dont il entoure les ouvrages qu'il cite ou les passages d'ouvrages qu'il reproduit.

Efforçons nous de dégager l'idée générale du travail et de le situer dans un ensemble de publications consacrées à l'étude de Van Helmont.

On a, au sujet de Van Helmont, dit et écrit depuis plus de trois siècles les choses les plus contradictoires. Or, étant donnée l'utilité que l'on accorde aujourd'hui à l'Histoire des Sciences, il importe d'analyser l'œuvre des hommes illustres afin de bien préciser leur rôle, leur part d'intervention dans l'évolution des idées. Le nom de Van Helmont ayant surnagé à travers trois siècles, il est manifeste qu'il a dû exercer une action sur le mouvement de la connaissance. On ne se souvient pas pendant trois siècles d'un homme qui n'a rien produit. Quelle a été l'importance de cette action, quelle a été son influence sur nos conceptions scientifiques ?

Voilà le problème posé.

La solution de ce problème est difficile pour plusieurs raisons. La première, qui n'est pas particulière à Van Helmont, mais constitue une difficulté pour l'analyse de l'œuvre de tous les savants du passé. Leurs conceptions, si grandes qu'aient été leurs efforts pour se dégager de l'ambiance psychologique de leur temps, sont toujours entachées d'idées, de croyances — sans que nous voulions donner à ce mot sa signification religieuse — courantes de leur époque. Il en sera de même de l'analyse que l'on fera dans l'avenir, des travaux des hommes illustres de notre temps. Aussi sera-t-il toujours facile, pour toute personnalité célèbre, de montrer qu'elle avait des idées générales ou des idées absurdes, suivant que l'on s'attachera à l'une ou à l'autre partie de ses écrits ou de ses travaux. Pour Van Helmont suivant que l'on est partisan ou adversaire de l'homme, — car il semble bien qu'après trois siècles on se divise encore en partisans ou en adversaires — on s'attachera

à mettre en évidence ses idées concernant l'Hermetisme ou la magie en on le proclamera loufoque ; ou bien on s'attachera à mettre en évidence ses idées et ses recherches d'ordre chimique et on le dira génial et précurseur.

Chacun aura raison dans ce qu'il dit, mais aura tort dans l'ensemble.

Pour Van Helmont le problème se complique du fait qu'à la fin de sa vie, alors qu'il était atteint de la maladie qui devait l'emporter, il est tombé dans des idées incontestablement étranges. Il a remanié à cette époque des écrits antérieurs. Il faut donc établir une chronologie de ses écrits, il faut prendre ce qui se présente à nous, dépouillé des idées régnautes à son époque, des influences subies ; il faut laisser tomber les idées de la décrépitude

Jamais d'ailleurs l'œuvre d'un homme si grande qu'ait été son envergure, n'est en tout point parfaite. Le temps sélectionne les travaux et c'est par ce qui peut en être retenu qu'on doit juger le mérite d'un savant.

Parce que Descartes a situé l'âme dans la glande pinéale, devons nous repousser toute son œuvre et proclamer l'auteur du Discours sur la Méthode une non valeur et son œuvre indigne d'entrer dans l'Histoire de la Science ?

Pour Van Helmont enfin, l'analyse se complique encore du fait que presque tous ses travaux ont été publiés après sa mort par son fils Mercure, et qu'on ne sait quelles ajoutes, corrections ou suppressions celui-ci y a apportées. Or, le fils, héritant du prestige paternel, a joué d'une considération dépassant ses mérites et il est établi que s'il a joué un rôle politique qui n'est pas à dédaigner, il n'avait aucune valeur scientifique tout en ayant des prétentions dans ce domaine. Il s'agit, pour resituer chacun à sa place, de faire équitablement le départage de ce qui revient exactement à chacun.

Depuis quelques années, de nombreux chercheurs s'y efforcent. Les uns sont catholiques, les autres ne le sont pas. A priori les catholiques sont portés à minimaliser l'œuvre sinon à la pulvériser. Van Helmont a fait des recherches dans le domaine de la Magie, de l'Hermetisme, deux voies condamnées par l'Eglise. Il a eu maille à partir avec l'Inquisition. Il a eu comme ennemis irréductibles des médecins, des prêtres et des religieux. Pour certains il sent toujours le fagot.

Les non-catholiques restent indifférents à ces démêlés entre Van Helmont et l'Eglise, ou certains de ses représentants tout au moins, et, a priori sans doute aussi, ils sont portés à en faire un martyr.

Après trois siècles n'y aurait-il pas moyen tout de même de se dégager de considérations de ce genre. L'accord serait vite fait entre les uns et les autres pour éliminer de l'œuvre de Van Helmont tout ce qui est influencé de conceptions dominantes à son époque, reconnues fausses depuis et pour lesquelles on ne peut lui adresser de reproches. Pour écarter de son œuvre tout ce qui est

recherche dans les voies reconnues fausses par la science d'aujourd'hui, tout en reconnaissant loyalement qu'en s'y engageant il committ des fautes.

Ces éliminations étant faites dans ce qui reste quels sont les apports nouveaux, originaux, féconds. C'est cela seul qui permet d'apprécier l'homme à sa juste valeur, qui permet de lui accorder plus ou moins de gloire et de lui témoigner plus ou moins de reconnaissance.

Que Van Helmont ait été ou non catholique ; qu'il ait été flamand ou wallon, peu importe. Cela, c'est nous hommes du XX^e siècle qui mêlons des sentiments ou des passions de notre temps dans l'étude d'une œuvre scientifique.

Les seuls qui soient à même actuellement de juger l'œuvre, de dire si elle a un caractère scientifique, si elle a une originalité, une part d'innovation heureuse, de suggestions fécondes, ce sont les historiens de la chimie et de la médecine. C'est seulement cette partie là de l'œuvre qui est importante ; c'est celle qui survit, c'est celle qu'il faut dégager et préciser.

Rappelons que Van Helmont a orienté la médecine vers la chimie. C'était une innovation. La plupart des médecins de son temps y étaient hostiles. En France notamment Guy Patin avait amené la Faculté et les autorités contre les médecins-chimistes. Van Helmont fut incontestablement un initiateur dans ce domaine.

Que par surcroît Van Helmont soit mort à Vilvorde ou à Bruxelles, qu'il ait eu trois enfants ou qu'il en ait eu cinq, qu'il soit mort en 1614 ou en 1618, qu'il ait été ou non enterré à l'Eglise Sainte Gudule, qu'il soit noble ou ne le soit pas, ce sont là tous détails que l'on doit sans doute élucider en cours de route et quand l'occasion s'en présente ; mais au point de vue scientifique la seule chose qui importe c'est de savoir s'il a apporté une contribution utile et laquelle.

Nous pensons que dans *Le Folklore Brabançon* le Docteur Behaegel s'est précisément attaché à mettre en relief ce qu'il y avait de fécond dans l'œuvre de Van Helmont en tenant compte de l'époque où il l'a réalisée.

Sans doute si au XX^e siècle un savant écrivait ce que Van Helmont a écrit, même en se limitant à la partie de son œuvre intéressante, passerait-il pour un arriété. Mais au XVII^e siècle des idées émises par lui étaient novatrices. Elles l'étaient si bien qu'elles ne furent pas comprises de ses collègues contemporains.

Nous pensons que les travaux du Dr. Behaegel et de M. L. Stroobant que nous avons publiés aident à éclaircir le rôle joué par le fils de Van Helmont.

Nous pensons que ces travaux ne peuvent être accusés de partialité et ne sont inspirés que par le désir de dégager le seul mérite scientifique du savant.

Ce souci de l'objectivité semble bien leur être disputé par M. Nève de Mévergnies. Mais nous pourrions tout aussi bien trouver dans son ouvrage des passages où le sentiment l'emporte sur la froide réalité.

Peut-on porter le même jugement sur l'œuvre de M. Nève de Mevergnies ?

Sans disputer à son livre le mérite d'une grande érudition, tout en sachant gré à l'auteur d'avoir apporté une contribution importante à l'histoire des idées de van Helmont, ne peut-on lui reprocher d'avoir introduit dans son ouvrage une passion qu'il est très enclin à incriminer chez autrui. Nous aimons chez les chercheurs l'enthousiasme qui les entraîne parfois au delà des limites de la plus stricte objectivité. Mais l'agrément éprouvé à la lecture de son ouvrage n'a pas été sans être mêlé d'une certaine déception. Nous avons trop senti l'intention de minimaliser à l'excès l'œuvre de J.-B. van Helmont et nous conseillons aux lecteurs de confronter impartialement les deux thèses, celle de M. Nève de Mevergnies et celle du Dr Behaegel.

A. Marinus.

ROLAND J. *Toponymie de la commune de Gerpinnes*: 80 p., 1935. Prix : 15 francs pour les lecteurs du Folklore Brabançon. Verser au compte chèque postal 218331 de J. Roland, Bruxelles.

Gerpinnes, célèbre au point de vue folklorique par une des plus belles marches militaires de l'Entre Sambre et Meuse, localité ayant perdu une grande partie de son importance relative ancienne, mérite d'être étudié comme étant une des communes ayant été dotée de bonne heure d'une charte de libertés. Elle fut jadis une station commerciale importante, un carrefour routier.

L'auteur étudie avec toutes les rigueurs requises la toponymie de la localité ainsi que celles des communes environnantes qui jadis faisaient partie de la même paroisse et son travail fait bien apparaître l'intérêt de la toponymie pour la compréhension de l'économie rurale.

DELEHAYE HIRPOLYTE, R. P. *Etude sur le Légendaire romain. Les Saints de Novembre et de Décembre*, 276 p. Société des Bollandistes. Bruxelles, 1936.

En attendant que les Acta Sanctorum puissent donner des renseignements précis sur la vie des saints figurant aux mois de novembre et de décembre du calendrier, le P. Delehaye donne pour les martyrs de ces mois l'état actuel de la question concernant leurs actes. Ce ne sont pas des appréciations critiques que donne l'auteur mais de simples pièces justificatives.

VAN DAMME D. *Ephéméride illustrée de la Vie d'Erasmus*. 64 p., in 4°, 125 illustrations. S. A. Photographie, 18, Place de la Vaillance, Anderlecht. Prix: 30 francs, édition ordinaire ; 50 Frs. édition de luxe.

La vie d'Erasmus est compliquée. Ses déplacements continus présentent souvent des difficultés pour ceux qui analysent

ses œuvres. Une lettre qu'il écrit montre qu'il n'a pas encore reçu une lettre lui envoyée depuis longtemps ; d'où des confusions. Aussi le travail publié par M. Van Damme est-il précieux pour les admirateurs d'Erasmus. Comme l'auteur résume succinctement l'activité d'Erasmus à chacune de ses étapes, l'ouvrage est en même temps une biographie. Une biographie strictement chronologique. Une illustration abondante et bien choisie nous fait en quelque sorte revivre la vie d'Erasmus.

DEWERT JULES. *Les Moulins du Hainaut. Notes historiques*, t. II : Arrondissement d'Ath, 152 p. illustrées, 1935.

Dans un premier volume paru en 1930, l'auteur a donné des généralités concernant les moulins à vent du Hainaut. Dans ce deuxième volume il amasse les preuves de ce qu'il a exposé dans le premier. Il étudie l'arrondissement d'Ath et commune par commune donne les renseignements relatifs aux Moulins à vent qui y existent ou qui y existèrent.

SANDER PIERRON. *L'Histoire de la Forêt de Soignes*. Éditeur : La Pensée Belge, rue de la Croix de fer, 77, Bruxelles.

Les treize fascicules qui forment le premier volume de l'Histoire de la Forêt de Soignes, étant actuellement parus, on peut se rendre compte de l'ampleur et de l'intérêt de cette publication. Située au centre du Brabant, la Forêt de Soignes bien étudiée dans ses avatars, devient le pivot d'une véritable encyclopédie brabançonne. C'est bien l'impression qui se dégage à la lecture de ce premier volume.

JEAN GESSLER. *Hemelbrief aan Christus toegeschreven*.

L'auteur publie une « lettre écrite à Jésus au Ciel » document du Moyen-Age ; commenté et comparé, dans lequel aussi se trouve la plus ancienne version néerlandaise.

Nos lecteurs peuvent souscrire au prix de 7 Frs, compte chèque postal n° 105098 de Jean Gessler, Louvain.

VERBESSELT J. — *Neder-Over-Heembeek. Geschiedenis*. 76 pages illustrées, 1936.

M. Verbesselt commence à publier sous forme de plaquettes bien éditées, une histoire de Neder-Over-Heembeek. Le premier fascicule est consacré à l'Hospice dit des Cinq Frères.

Rode. 40 pages illustrées, 1936. Imprimerie Hesses, rue des Comédiens, 12, Bruxelles.

La commune de Rode-Saint-Génèse, en lisière de la Forêt de Soignes est une des plus fréquentées de l'agglomération bruxelloise. Un comité pour le Tourisme, l'Histoire, l'Archéologie et le Folklore qui s'y est constitué, publie un guide abondamment illustré qui ne manquera pas de rendre plus attrayantes et plus fructueuses les visites qu'y feraient les promeneurs.

Deuxième Congrès National des Sciences. Bruxelles, 1935, 2 vol., 1706 pages.

Le deuxième Congrès National des Sciences a obtenu un succès aussi grand que le premier en 1930 et il faut se réjouir de voir ainsi périodiquement nos savants se réunir et échanger des idées.

Les rapports de ce Congrès font l'objet de deux forts volumes.

Parmi les communications pouvant intéresser nos lecteurs, citons dans la section d'Histoire des Sciences : *Leyder* : Association primitive d'idées : serpent, jumeaux, arc-en-ciel au Congo Belge ; *Marinus* : La pensée scientifique et le sens commun ; *Hostelet* : Confrontation entre la méthodologie scientifique des faits de nature et celle des faits d'activité humaine.

Dans la section d'Anthropologie : *MM. Leyder* : Le couteau « Ngwolo » des Nyombe de la Lulonga ; *Minnaert* : Folklore et Religion ; *Marinus* : L'intérêt sociologique des faits folkloriques.

Oostvlaamsche Zanten. N° 5-6 (Sept.-Déc. 1935). Prix : 18 Frs., Gand.

Ce numéro est un numéro jubilaire destiné à célébrer le X^e anniversaire du *Bond der Oostvlaamsche folkloristen*. Au cours des 152 pages on rencontre des études qui ont été spécialement demandées à l'occasion de ce jubilé : à la table on lit les noms de : *Pessler* : die Bauernhaus-Modelle im Vaterländische Museum der Stadt Hannover ; *Schrynen* : Het Zuidlimburgsche struy^ostruy^o Schepers : Zur Entwicklungsgeschichte der Bauernhaus mit durchgezapfen Ankerbalken ; *Van der Ven* : Het bier in de Nederlandse Folklore ; *Marinus* : Survivances du passé ; *Blanquaert* : Dialectstudie en Folklore ; *De Keyser* : De Uitkomsten van het sagenonderzoek ; *Gessler* : Een talrijke leeringe.

Les publications de ce genre, occasionnelles, auxquelles on s'efforce de donner une importance particulière, ont cet avantage de confronter les chercheurs dont les conceptions et les tendances diffèrent, mais qui jouissent tous d'une autorité. L'impression générale qui s'en dégage est que de plus en plus les folkloristes s'efforcent et réussissent à exécuter des travaux en profondeur.

Institut Archéologique du Luxembourg, rue de Virton, 13, Arlon.

L'activité de cet Institut semble s'être considérablement accrue depuis quelques temps. Il organise des expositions, entreprend des fouilles et en une fois nous recevons six fascicules de son Bulletin, ce qui le remet à la date, et le tome 56 de ses Annales (1935).

Très historique et très archéologique, la place faite au Folklore dans ces publications est encore assez réduite. Nous le regrettons comme folkloristes, d'autant plus qu'étant donné le souci scientifique qui anime les membres actifs de cet Institut, ils feraient de l'excellente besogne dans ce domaine, excellente comme elle l'est dans leurs activités historiques et archéologiques.

Le volume des Annales est entièrement consacré à une monographie de la ville de Marche, par M. H. Bourguignon, 388 pages illustrées avec cartes et plans.

Revue Belge d'Archéologie et d'Histoire de l'Art, t. V, fascicule IV, 1935, t. VI, n° 1, 1936.

Le fascicule IV contient comme articles concernant le Brabant, ceux du Chanoine Lemaire sur l'église de Berthem, la doyenne des églises du Brabant et celle où M. P. Rolland montre le rôle de Dijon, Bruxelles et Tournai sur le développement de la sculpture avant Sluter.

Intéressant le Brabant on lit dans le fascicule I de cette année les études illustrées de Andrée Louis sur la décoration sculpturale des chapelles du chœur de l'église St. Martin à Hal et celle de Carlo De Clercq sur le pressoir mystique d'Aerschot dans la tradition iconographique.

Folklore Malmédy-Saint-Vith. — T. VI, Avril 1936.

Cette intéressante et malheureusement trop intermittente revue de la région de Malmédy-Saint-Vith donne une suite à l'étude de l'abbé Bastin sur les plantes dans le parler, l'histoire et les usages de la Wallonie malmédienne. Fr. Toussaint publie les jeux et refrains d'autrefois.

J. Antoine-Wansart rappelle les histoires de loups vécues et racontées par nos ancêtres.

Volkskunde, 39^e année 1934-35, livraisons 4-5-6.

Verhaegen continue son travail sur les jeux populaires. V. De Meyere publie des considérations sur les plantes médicinales. Beirens donne une longue série de dictons relatifs à l'astronomie et à la météorologie populaires. Weyns parle des objets en paille tressée en spirale et produits dans la Campine.

Nous marquerons notre accord avec J. de Vries quand il formule le désir de voir créer un centre pour la documentation folklorique ; mais quand on en essaye la réalisation, ainsi que nous l'avons tenté deux fois, on n'est pas soutenu.

Bulletin du Cercle Archéologique littéraire et artistique de Malines. T. 40, 1935, 168 p. illustrées.

A la table de ce volume on trouve une étude de F. De Ridder sur le Grand Béguinage de Malines et une autre de R. Van Aerde sur une école dramatique au XVI^e siècle chez les Pères Jésuites de Malines. Cette article sert d'introduction à une Histoire du Théâtre à Malines.

Taxandria. Vol. VIII. N° 1, 1936.

Le Bulletin trimestriel du Cercle d'Histoire et d'Archéologie de la Campine anversoise contient un article de A. O'Flanders sur Tongerlo et Ste Dymphne.

Thuinas, 10^e année, N° 1-2, 1936.

J. Wauters publie dans ce fascicule les résultats des découvertes d'antiquités belgo-romaines faites à Tirlemont au Boulevard Astrid. Il donne aussi un historique de l'Eglise N. D. au Lac et l'illustre de sculptures des confessionaux et du portail d'entrée.

Annales du Cercle Archéologique du Pays de Waes. T. 47, 2^{ème} livraison, 1935.

Pouvant intéresser les folkloristes, on trouve dans ce fascicule la suite de l'étude de J. Van Vlieberghe sur les chapelles du Pays de Waes, étude illustrée.

Le Guetteur Wallon. N° 1-2-3, 1936.

Signalons dans le numéro de janvier les articles de Jean de Boussu sur l'origine des noms wallons de la pomme de terre et sur le culte de saint Hubert au pays de Dinant ; dans le numéro de février et de mars, Ghislain Lefèbvre donne des notes folkloriques sur Ver-Custinne. Dans le numéro de mars, M. Henri Javaux parle du Musée d'Andenne.

Conférences et Théâtres, n° 6, juin 1936.

M. Jules Garson rappelle dans ce numéro un incident diplomatique qui surgit en 1852, entre la France et la Belgique à la suite d'incidents de carnaval à Gand et à Bruxelles. Des masques avaient fait une charge du retour de l'armée française de Crin

Bulletin de la Société Royale : Le Vieux Liège. Avril 1936.

J. Malcorps donne dans ce numéro un article historique sur la fabrication du fromage de Herve

Le Vieux Liège. N° 34, mai-juin 1936.

Rodolphe de Warsage présente des considérations sur les processions et notamment essaye de dégager ce qui différencie nos processions : le tour, la marche, la chevauchée.

Hautes Fagnes. N° 2, 1936, 191, Chaussée de Heusy, Verviers.

Ce fascicule de l'organe trimestriel des Amis de la Fagne contient un article de Nicolas Wisimus sur les *Troufleurs* ou exploitants de tourbières en Fagne.

L'auteur y explique non seulement ce qui concerne l'exploitation proprement dite, mais il décrit la vie des exploitants pendant la saison de travail.

La Vie Wallonne. 16^e année, n° 6.

On lit la suite de l'étude de Pierre Gason sur l'almanach de Mathieu Laensbergh et Leuridan donne un article avec six illustrations sur les moulins à vent du pays d'Ath.

Bulletin de la Société des Américanistes de Belgique, n° 18, Décembre 1935.

Contient une étude de P. Minnaert sur les usages et pratiques concernant l'enfance dans l'ancien Mexique, la gestation, la naissance, le baptême, les cérémonies diverses, l'éducation.

Revue du Touring Club de Belgique, n° 10, 15 mai 1936.

Dans ce numéro on lit un article, signé Saint Marc, sur la fabrication des cloches, en particulier à Tellin dans la Province de Luxembourg.

Revue du Touring Club. 15 juin 1936.

Ce fascicule contient un article signé Saint-Marc et consacré à la Campine Brabançonne : Rymenam et Keerbergen.

Les Etudes Comblinoises. N° 6, mai 1936.

Jules Feller commence la publication de recettes médicales du XV^e siècle extraites d'un manuscrit wallon. L'auteur a recueilli des dires populaires concernant le coucou.

Etranger.

VAN GENNEP A. *Le Folklore de la Flandre et du Hainaut français*. 2 vol., 740 p. + cartes et 3 plans hors texte. Edit. Maisonneuve, 32, rue de Grenelle. Paris. Prix 45 francs français.

Après le Folklore de la Savoie, du Dauphiné, de la Bourgogne et toujours suivant le même plan, l'auteur nous donne maintenant le folklore de la Flandre et du Hainaut français (Département du Nord). Insister sur l'intérêt de ce travail pour les folkloristes belges serait inutile. L'Histoire a trop entremêlé les populations françaises du Nord et celle de notre Flandre et de notre Hainaut pour que la comparaison des deux folklores ne soit pas intéressante, fertile en constatations. Le Plan ? Toujours le même. Du berceau à la tombe ; les cérémonies périodiques, le culte des Saints, les sources, arbres et saints patrons, la magie et la médecine populaire, la littérature et les jeux populaires.

La méthode ? Toujours la même, le questionnaire, des correspondants, le contrôle sévère des réponses par de nombreux recoupements ; le report sur cartes des faits signalés, la critique serrée des révélations de la localisation.

Ce travail complète et corrige abondamment les travaux antérieurs sur le Folklore de ces régions, fussent-ils des meilleurs auteurs. Dire l'abondance des faits récoltés est aussi inutile. Quelle richesse ! Quelle variété ! Que de nuances dans les détails de toutes les manifestations signalées. Van Gennep qui connaît très bien le Folklore Belge et les travaux de notre pays sur la matière a l'occasion de faire de nombreux rapprochements. Un Folklore aide à la compréhension de l'autre.

L'ouvrage est émaillé de considérations utiles à retenir concernant les méthodes, les interprétations des faits. La difficulté rencontrée par l'auteur à réunir ses renseignements l'amène à avouer que malgré des appels réitérés à la collaboration « notre pauvre science n'y a guère rencontré de sympathie. On m'a expliqué ces abstentions par l'orientation politique actuelle. Mais je la crois due plutôt à cette manie historique qui nous vient du XIX^e siècle et qui fait que les meilleurs esprits se tournent vers le Passé qui est regardé comme noble, en se détournant du Présent et surtout du Rural qui est jugé inférieur. Les érudits n'ont pas plus manqué à la Flandre et au Hainaut qu'aux autres provinces ; maints petits faits populaires des siècles passés ont attiré leur attention ; mais les faits populaires de leur époque, ils ne les ont même pas vus, ni par suite notés. Le plus qu'ils aient cherché dans le Présent, c'était une survivance du Passé. Cette attitude psychique a été, je crois, la vraie cause de l'insuffisance des recherches folkloriques dans la Flandre et le Hainaut ».

Van Gennep a donc été amené à constater en France la même déficience que chez nous à ce point de vue et à en exprimer le regret. Le fait est à retenir et le redressement s'impose.

A. M.

D^r A. E. VAN GIFFEN, *Oudheidkundige aantekeningen over Drentsche vondsten in Nieuwe Drentsche Volksalmanak*, 54^e jaar, 1936.

Le savant préhistorien Docteur van Giffen, conservateur du *Provinciaal Museum van Oudheden en Geschiedkundige voorwerpen in Drente* à Assen (Frise) vient de publier un nouveau volume de l'admirable série de *Volksalmanak* qui nous fait connaître les fouilles systématiques accomplies sous son habile et savante direction.

Ce volume est illustré abondamment de plans, vues, coupes de tumuli, d'urnes cinéraires, d'objets préhistoriques qui démontrent à suffisance l'analogie des occupations antiques de notre Brabant et de la Frise.

On est surpris et charmé de constater combien l'initiative d'une direction intelligente est parvenue à grouper dans une localité d'importance secondaire un vrai musée Provincial.

La Commission Provinciale de la Drenthe présidée par le Baron de Vos van Steenwyck est composée de hautes personnalités qui ont à cœur d'enrichir le musée. La plupart des bourgmestres et des instituteurs de cette province sont les correspondants bénévoles et zélés de cette institution.

L. S.

RASCH J. *Ons Volksleven*. 100 p. + illustrations. Editions *Eigen Volk*. Haarlem.

L'auteur tâche, en s'inspirant de ce que des folkloristes de différents pays en ont dit, de définir quelque peu la notion de vie populaire. Il passe ensuite en revue les principaux folkloristes hollandais et leur œuvre. Puis, en s'efforçant de dégager les diverses influences subies, il analyse les plus caractéristiques manifestations de la vie populaire du peuple hollandais, les géants, les danses, les pratiques animistes, etc.

TAMPERE HERBERT. *Eesti Rahvaviiside Antologia*, 152 p. Tartu, 1935.

L'auteur publie une anthologie des chansons populaires estoniennes. Il la fait précéder d'une étude générale sur les caractères de la chanson de son pays, accompagnée de cartes de répartition de ces caractères.

Pour les nombreuses chansons publiées, il donne l'annotation musicale.

ANDERSON WALTER. *Zu Albert Wesselsky's angriffen auf die finnische folkloristische forschungsmethode*. 52 p. Tartu, 1935.

Une analyse critique de la méthode employée par Wesselsky pour ses recherches folkloriques en l'appliquant au folklore finnois.

VAN DER VEN D. J. *Het Vendelzwaaien Herleeft*. 64 p. illustrées. Prix : 8 francs, De Meihof, Osterbeek, Hollande.

Une jolie plaquette où l'auteur après avoir montré le caractère international du jeu du drapeau et qu'il se rattachait à des scènes ayant eu jadis un caractère rituel (danse des sabres, etc.) décrit d'une façon détaillée le jeu tel qu'il se pratique en Hollande et les cérémonies populaires au cours desquelles on le joue.

Ajoutons que le jeu, grâce à des encouragements reprend de l'extension en Hollande.

Atti del III Congresso nazionale di arti e tradizioni popolari. Roma, 1936. 664 p. illustrées.

Le comité national italien pour l'étude des arts populaires poursuit son activité d'une façon régulière et croissante. Le compte-rendu du 3^e Congrès national réuni à Trente en Septembre 1934, contient 664 p. grand format, de très nombreuses et de très belles illustrations, des cartes en hors texte et des annotations musicales en masse.

Au cours des séances toutes sections réunies, il a été discuté : de l'orientation générale des conceptions, de l'organisation des recherches et de l'utilisation des documents.

Les sections au nombre de sept traitèrent des questions suivantes : les arts plastiques populaires, les croyances et les superstitions, la musique et les chansons, les coutumes et les pratiques d'ordre juridique, la littérature, les costumes et les fêtes populaires, les problèmes du langage populaire.

Il Folklore Italiano. 10^e année, N^o 1-2-3-4, 1936.

Dans ces quatre fascicules on trouve plusieurs études de Terchi et Corso sur les chants religieux populaires. Vasili Sinaïski publie une étude sur le nombre 7 comme « mesure humaine ».

Journal of the English Folk Dance and Song Society. Vol. II, 1935. 162 p. + illustrations hors texte.

Ce volume contient les communications qui ont été présentées au Festival International des danses populaires qui a eu lieu à Londres en 1935 et où nous avons dit le regret que nous éprouvions de n'y voir pas représenté notre pays. Le gouvernement avait invoqué le prétexte de la crise qui n'existe apparemment qu'en Belgique et d'autre part le fait que le pays n'a plus de danses populaires caractéristiques. Les innombrables cortèges et fêtes organisées à Bruxelles en 1935 à l'occasion de l'Exposition auront permis de constater que nos dirigeants étaient à ce sujet bien peu au courant des usages de nos populations.

Ce volume montre une fois de plus, par la comparaison qu'il nous permet, d'affirmer que la Belgique est un des pays les plus curieux et les plus intéressants à étudier à ce point de vue.

On trouve dans ce volume la liste des danses qui furent exécutées par les groupes des différents pays, des commentaires sur l'intérêt ethnographique de ces danses et l'annotation musicale des airs qui les accompagnaient.

Regrettons une fois de plus l'absence de la Belgique au tableau de cette démonstration à la fois scientifique et manifestation de rapprochement international. Donnons une fois encore la liste des pays, officiellement représentés : Autriche, Bulgarie, Danemark, France, Allemagne, Hongrie, Italie, Lithuanie, Lettonie, Pays-Bas, Norvège, Pologne, Roumanie, Espagne, Suède, Suisse, Russie.

Revue du Folklore français. (numéro spécial).

La Revue du Folklore Français a publié un numéro spécial destiné à commémorer le souvenir de son fondateur, M. P. Saintyves. Indépendamment des discours qui furent prononcés à ses funérailles, on y trouve une notice biographique, une liste des publications du défunt, que nous recommandons à nos lecteurs au point de vue bibliographique.

Enfin le fascicule publie le premier chapitre d'un *Manuel de Folklore* que le regretté folkloriste avait en préparation. Le numéro est illustré d'un portrait de P. Saintyves.

Revue de Folklore Français. T. VII, n^o 1.

M. C. Leroy publie une très intéressante étude sur le rôle joué jadis comme guérisseur dans diverses régions de la France par le forgeron. La Société de Folklore Français a constitué une commission de recherches collectives et M. Varagnac condense les résultats obtenus par cette commission au cours de l'année 1935.

L'Ethnographie. N^o 31, décembre 1935.

Presque tout ce numéro peut être signalé à nos lecteurs tant il y a d'affinité entre les problèmes ethnographiques exposés et les questions folkloriques.

La Revue publie une curieuse étude de P. Saintyves sur le charivari de l'adultère et les courses à corps nus. Charles Jean se demande si les plus anciennes divinités du pays Sumero-Akkadien représentaient le principe de fertilité-fécondité. J. Leyden parle de la procession démoniaque chez les Bwaka. M^{me} de Vaux-Phalipan signale des survivances de mythes des ancêtres, des eaux, des nuages dans le pays de Chodsko (Bohême Oc.) et chez les Serbes de Lusace. André Mercier parle des plantes dans la Médecine populaire au XVII^e siècle.

Wiener Zeitschrift für Volkskunde, 41^e année, 1936, n° 1-2.

Richard Wolfram donne la description et l'accompagnement musical d'une danse populaire : la Tresterertanz et Leopold Teufelsbauer une notice intéressante sur le jeu de quilles.

Die Schweizertracht. (Les costumes suisses). N° 6. Décembre 1935.

Ce fascicule de la revue consacrée aux costumes suisses, organe de la Fédération suisse des costumes nationaux, contient un compte rendu bien illustré du Festival international des danses populaires de Londres, en 1935.

De Volksdansmare, 4^e année. De Meihof, Oosterbeek, Hollande.

A Oosterbeek, dans la propriété « De Meihof », se trouve le siège du centre national hollandais pour l'étude et la conservation des danses populaires, dirigé par M^{me} Elise van der Ven ter Bessel. Ce centre publie en néerlandais une revue que nous recommandons à tous ceux qui s'intéressent à la danse populaire. Cette revue décrit les danses, analyse les gestes des danseurs et les figures, reproduit les airs musicaux et donne une abondante illustration.

Eigen Volk. 8^e année, n° 5, 1936.

Ce fascicule de la revue hollandaise de folklore contient une série d'articles sur les usages et les fêtes populaires de la Pentecôte dans les diverses régions de la Hollande.

Sinte Geertruydsbronne. N° 1, 1936.

A signaler, parmi d'autres articles, celui de M. Blom sur une sainte oubliée, Sainte Gertrude, et celui de M. Gommers sur des dires populaires du Brabant hollandais du Nord-Ouest.

Nordiska Museets och Skansens arsbok, 1935, 312 p. illustrées.

L'annuaire du Musée de Folklore Suédois et du Musée de Folklore en plein air contient en 1935, parmi les études particulièrement folkloriques celles de Sigfrid Svensson over drifternas betydelse i dit folkliga dräktsskicket qui fait l'historique de la coiffe des paysannes du Gotland oriental et Garmel Hazelinsberg, les ornements brodés des blouses du Halland. Odencrants consacre un article : Stekspett och stekvåndare, aux broches et à l'outillage des anciennes cuisines. Le mécanisme des broches et leur adaptation à l'âtre est particulièrement curieuse.

Indépendamment d'autres études, le volume contient la description des principales acquisitions du Musée.

Tantosakos Darbai. Vol. I. Kaunas, 1935.

Le centre lithuanien de Folklore commence la publication d'Archives. Le premier volume, 304 pages, passe en revue diverses collections de folklore qui existent dans le pays et contient quelques études intéressantes notamment celle de Elisonas : *Kalmieciu pasis veikimui ur elikets formos*, sur les usages et le savoir-vivre des paysans ; de Butenas : *Laiko matavimo budai*, sur différents moyens de mesurer le temps ; de Slavynskas : *Liaudies melodiju tvarkymo sistemos*, sur les systèmes de classification des melodies ; de Balys Buracas et du Dr. J. B. sur les cérémonies du mariage et sur les recours aux sorciers à propos du mariage ; Oskar Loorits donne une étude sur le baptême des novices, les brimades et les pratiques des marins de la mer Baltique.

Bulletin du Musée ethnographique de Belgrade, 1935.

Comme études particulièrement folkloriques le volume de 1935 du Musée ethnographique de Belgrade contient les études de Baicevic sur les coutumes populaires pendant les « martinci » en Serbie du Sud ; de Kosta Manojlovic sur les coutumes nuptiales de Debar et de la Zupa de Debar ; de Radulovic sur la médecine populaire dans les environs de Kragujevatz ; de Vlahovic sur la Gusla en Serbie Orientale. La Gusla est l'instrument de musique populaire dans les Balkans (1). Quant au « martinci » ce sont les coutumes agricoles liées à la période correspondante chez nous à la Saint Martin, l'été de la Saint-Martin.

(1) v. *Folklore Brabançon*, XIII^e année.

Le Mouvement Folklorique.

Exposition de Folklore à Helmet.

M. Van Buggenhout a organisé en Avril dernier dans les locaux du patronage 216, chaussée de Helmet à Schaerbeek, une intéressante exposition de Folklore local. Elle fut ouverte à Pâques au profit de la construction de la nouvelle église.

La salle d'exposition réunissait quantité de Souvenirs de la région. Nous y avons vu de très intéressants documents iconographiques sur Laeken, Vilvorde, Haeren, Schaerbeek, de nombreux fossiles qui provenaient des sables de Schaerbeek, des poteries romaines trouvées à Schaerbeek, des étains, des journaux, des images populaires, drapelets de pèlerinage, une belle collection de monnaies, etc.

Tout cela formait un ensemble des plus instructifs pour les origines du Nord de l'agglomération Bruxelloise.

L. S.

Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province d'Anvers.

Le Service Anversoise a publié en 16 pages un rapport sur son activité en 1934. On y trouve des résumés des communications qui ont été faites aux membres réunis.

Le service a lancé un 12^e questionnaire. Il est relatif aux boulangeries traditionnelles et aux sucreries caractéristiques.

Cercle Anversoise de l'Image.

Le cercle a organisé du jeudi 21 au dimanche 24 mai, sa 5^e exposition.

Elle était consacrée à l'image dans la vie, annonces de baptême, souhaits de nouvel an, cachets de première communion, souvenirs de première messe, de prise de voile, de jubilés, souvenirs mortuaires, etc.

Exposition de Marionnettes.

Une exposition de marionnettes anversoises a eu lieu à Anvers du 6 au 14 juin, organisée par « De Vrienden der Sint-Niklaasplaats », et « De Vrienden van den Poesje ».

Concours-Exposition de Poupées à Mons.

La Commission du Waux-Hall organise, cette année, du 2 au 9 août, une exposition-Concours de Poupées qui sera dotée de nombreux prix.

L'Exposition a pour but de susciter le goût féminin, d'étudier l'évolution du costume à travers les âges, d'encourager les travaux de couture, etc.

Le Concours se subdivise en plusieurs sections :

1. Costumes d'époques.
2. Costumes nationaux.
3. Costumes historiques.
4. Costumes folkloriques.
5. Costumes légendaires.
6. Costumes allégoriques.
7. Costumes de Théâtre.
8. Costumes de composition.
9. Évocation de chansons, fables, tableaux.
10. Boîtes à musique avec poupées anciennes, etc...

Une section est réservée aux automates de firmes commerciales, marchant avec moteurs mécaniques ou électriques.

Les concurrents peuvent présenter un ensemble de poupées constituant un tout, avec décor, mobilier, etc.

Un jury composé d'artistes, folkloristes, sera institué par la Commission organisatrice. Un classement sera fait, entre les enfants ayant habillé, eux-mêmes, leurs poupées, les professionnelles, couturières, maisons de couture, coiffeurs, etc.

La participation au Concours est gratuite.

Les personnes désireuses de recevoir des indications au sujet de ce Concours, sont priées de s'adresser au Secrétariat du Waux-Hall, à l'Hôtel-de-Ville de Mons, où des bulletins d'adhésion sont à leur disposition.

Musée de Folklore de Namur.

Le Musée de Folklore de Namur, installé dans l'Hôtel de Croix sera ouvert sous peu.

Promenades artistiques.

Depuis le 22 mai les promenades artistiques, visites de collections, d'Hôtels et Châteaux particuliers, ont repris au profit de différentes œuvres de bienfaisance. Ces promenades se continueront jusqu'au 4 juillet.

Renseignements et conditions : 10, rue Montoyer, Bruxelles.

Images de la Vierge.

Mlle El. Burniaux, 75, rue d'Enhaïves, Jambes (Namur), collectionne les images anciennes et populaires de Vierges, objet d'un culte en Belgique et à l'étranger. Elle recherche aussi les reproductions, photos, cartes, etc.

Congrès Mondial des Loisirs et de la Recréation.

A Hambourg des jeudi 23 au vendredi 31 juillet aura lieu un Congrès international des Loisirs et de la Recréation.

A l'occasion de ce congrès auront lieu de grandes démonstrations de danses, chants, jeux, spectacles populaires auxquelles figureront des groupes de tous les pays européens. La Belgique a été officiellement invitée à ce Congrès et à ces démonstrations.

Elle a décidé de se faire représenter au Congrès mais de ne pas participer aux démonstrations.

Les participants jouiront d'une réduction de 60% sur les chemins de fer et d'importantes réductions dans les hôtels.

Adresse : Weltkongress für freizeit und Erholung, Ferdinandstrasse, 5, Hambourg, 1.

Exposition Internationale des Arts Populaires.

Les Suisses n'ont pas abandonné leur projet d'organiser à Berne une grande exposition Internationale des Arts Populaires Elle aura lieu en 1939.



Nécrologie.

Eugène Lagrange.

Notre revue doit rendre un hommage à la mémoire de M. Eugène Lagrange, décédé à Bruxelles, le 15 juin, à l'âge de 81 ans. Docteur en Sciences Physiques et Mathématiques, Professeur émérite de l'École Militaire, Astronome correspondant de l'Observatoire de Belgique, Président d'honneur de la Société belge d'Astronomie, de Météorologie et de Physique du globe, Ex-Président de la Commission belge de l'Année Polaire internationale, il fut une belle figure de la Science belge. Esprit éclectique et largement ouvert à toutes les conceptions et aux innovations, du moment qu'elles lui apparaissaient fécondes, il s'intéressa à notre revue folklorique dès ses débuts estimant que les recherches faites par les folkloristes dans le domaine de la connaissance populaire apportaient d'heureuses contributions à l'histoire de la science et à l'explication du mécanisme psychologique de la pensée. Souvent il nous rendit visite à notre bureau et nous garderons le souvenir de ce beau vieillard à l'esprit lucide, sans cesse préoccupé du progrès des idées.

leaves

Nos Excursions.

2^{me} Excursion. Malines-Herenthals. 12 Juillet.

Réunion rue de la Loi (coin rue du Commerce). Départ à 8 heures du matin.

A Malines, nous visiterons le Musée de la ville et celui de l'Archevêché, les archives, l'Hôtel de Ville et le Palais de Justice, une manufacture de tapisseries et enfin, les jardins clos, curiosité de Malines peu connue.

Dîner à Herenthals. Visite guidée de la ville, Béguinage (jardins clos), Musée Fraikin. Retour par la Campine avec arrêt à Keerbergen. Promenade dans les Sapinières.

Prix de l'excursion : 62 francs, dîner (sans la boisson) pour-boire compris.

Dernier délai d'inscription, le 9 juillet.

3^{me} Excursion. Op-Heylissem et Folx-les-Caves. 23 août.

Cette excursion figurait au programme de l'an dernier. Comme elle n'avait pas réuni un nombre suffisant de participants nous voulions la supprimer. Plusieurs habitués nous en ont dit leur regret et fait valoir que seules des coïncidences facheuses avaient empêché en 1935 de réunir un effectif suffisant. Nous la reprenons donc.

Départ de Bruxelles à 7 1/2 h., même lieu de rendez-vous. Op-Heylissem, visite du Musée scolaire de folklore et du Château. — Folx-les-Caves, visite des souterrains (transformés en partie en champignonnières). Dîner à Gistoux. Après le dîner, les pierres qui poussent à Pietrebais, retour par la Forêt de Meerdael, les Eaux-Douces et la vallée de l'Yssche.

Prix de l'excursion, donnant les mêmes droits que la précédente : 67 francs.

Dernier délai d'inscription, le 20 août.

Projet d'une 4^{me} excursion.

Dans le cas où ces excursions obtiendraient le succès que nous en espérons nous en organiserions une quatrième en septembre, le 6 ou le 13.

En voici le projet provisoire :

Départ de Bruxelles, endroit habituel à 6 h. du matin, Namur, Marche, Bastogne, Arlon. A 8 1/2 h. arrêt dans une auberge, forêt de Freyr (Luxembourg) pour y prendre une collation (tartines campagnardes fourrées au jambon d'Ardennes. Endroit choisi, bel horizon).

Arrivée à Arlon vers 10 h. 1/4. Visite de la ville et en particulier du Musée d'Archéologie. Nos amis luxembourgeois ont fait depuis quelques années un grand effort. Il convient que, suivant notre habitude nous allions leur rendre visite. Dîner et repos !

Retour par Neufchâteau-Virton. En cours de route, visite du château-ferme moyennageux de Lavaux-Sainte-Anne et si on dispose du temps nécessaire, de l'Eglise de Bouvignes.

Le prix de cette excursion sera d'environ 100 francs par personne (auto-car et dîner compris, sans la boisson). Mais pour que nous préparions cette excursion il convient que nos abonnés disent dès à présent s'ils comptent y participer.

Pour toutes ces excursions les inscriptions doivent être prises par virement au compte chèque postal 142.119 de Marinus Albert, Bruxelles.

Un superbe voyage en France.

Voyage organisé en collaboration avec « Sambre et Meuse » « Le Vieux Liège » et « Le Folklore Brabançon » : La Flandre Française, l'Artois, la Picardie, la Normandie, les Plages de la Mer du Nord et de la Manche en sept jours du 27 juillet au 2 août.

Nous avons donné dans le n° précédent le programme de ce beau voyage. Rappelons en simplement ici les conditions :

Le prix de ce voyage est fixé à 1095 Francs Belges.

Ce prix comprend le parcours en autocar de luxe, les frais d'hôtels (trois repas par jour et le logement dans des hôtels de premier ordre), toutes taxes de séjour et les pourboires dans les hôtels ; les entrées dans les monuments et curiosités dont la visite est annoncée dans l'itinéraire.

Le nombre de places est strictement LIMITE ; celles-ci seront distribuées au fur et à mesure des demandes.

Les inscriptions, reçues jusqu'au 8 juillet, doivent être envoyées à Emile DAVE, Secrétaire de « Sambre-et-Meuse », 26, rue Pepin, à Namur. — Le tiers, soit 365 francs sera versé à l'inscription, et le solde au plus tard le 10 juillet au compte chèque postal n° 988.80 (Emile Dave, Namur).

La liste des hôtels sera envoyée sur demande.

FONDS DE RESISTANCE.

Nous avons reçu pour notre Fonds de Résistance :

M. Vanderseypen (Berchem-Ste-Agathe)	40 fr.
M. Federnisch (Mons)	25 fr.
Total	65 fr.

Nos remerciements à ceux qui par leur contribution volontaire nous aide à faire passer à notre Revue cette dure et longue période de crise. Ils apprendront avec plaisir que depuis quelques mois nous constatons l'inscription d'un assez grand nombre de nouveaux abonnés.



Vallée de la Meuse --

Chemins de Fer du Nord-Belge.

Alpinisme -- Camping

Sports de plein air et de rivière.

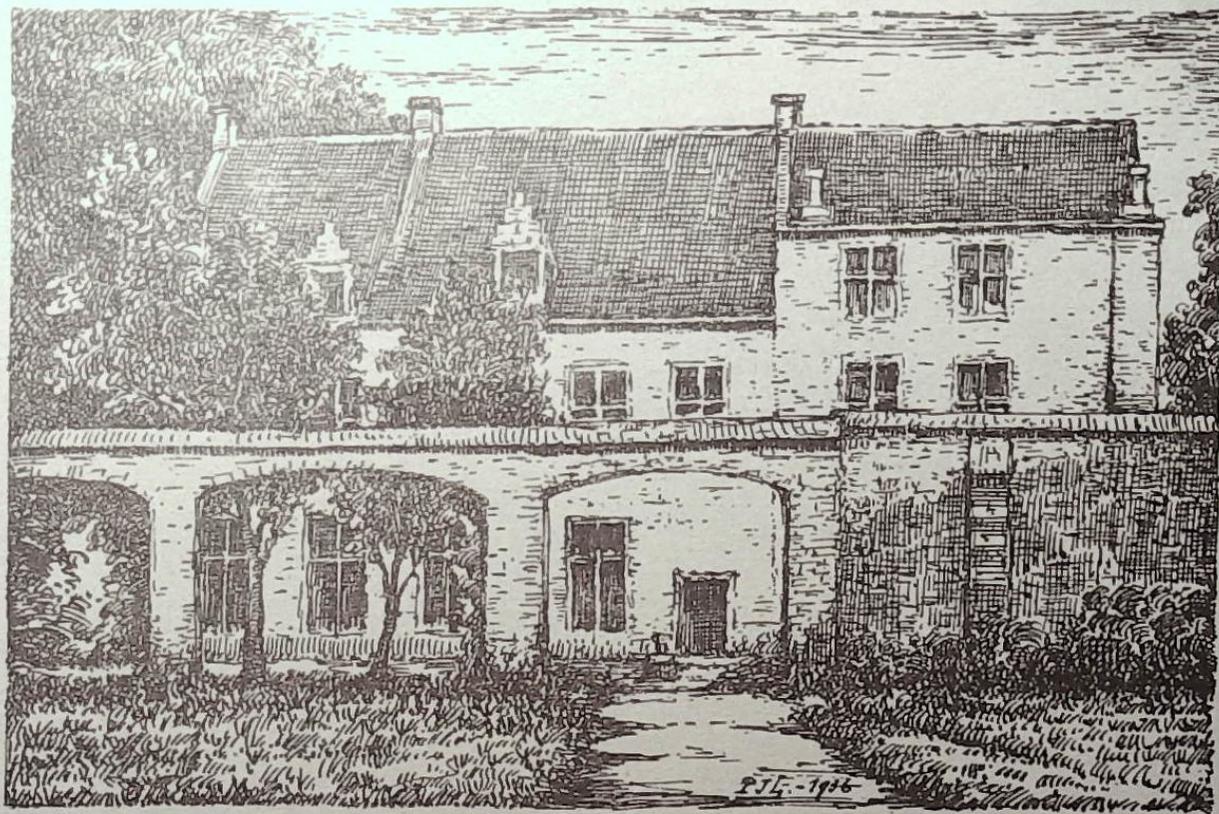
Pour les « ROCASSIERS » :

la seule région de Belgique qui puisse servir d'Ecole d'Escalade..... c'est la VALLEE DE LA MEUSE, dont la plupart des roches sont constamment visitées par les membres du Club Alpin Belge.

La plus accessible et la plus plaisante,
celle qui présente
la plus grande variété de falaises.

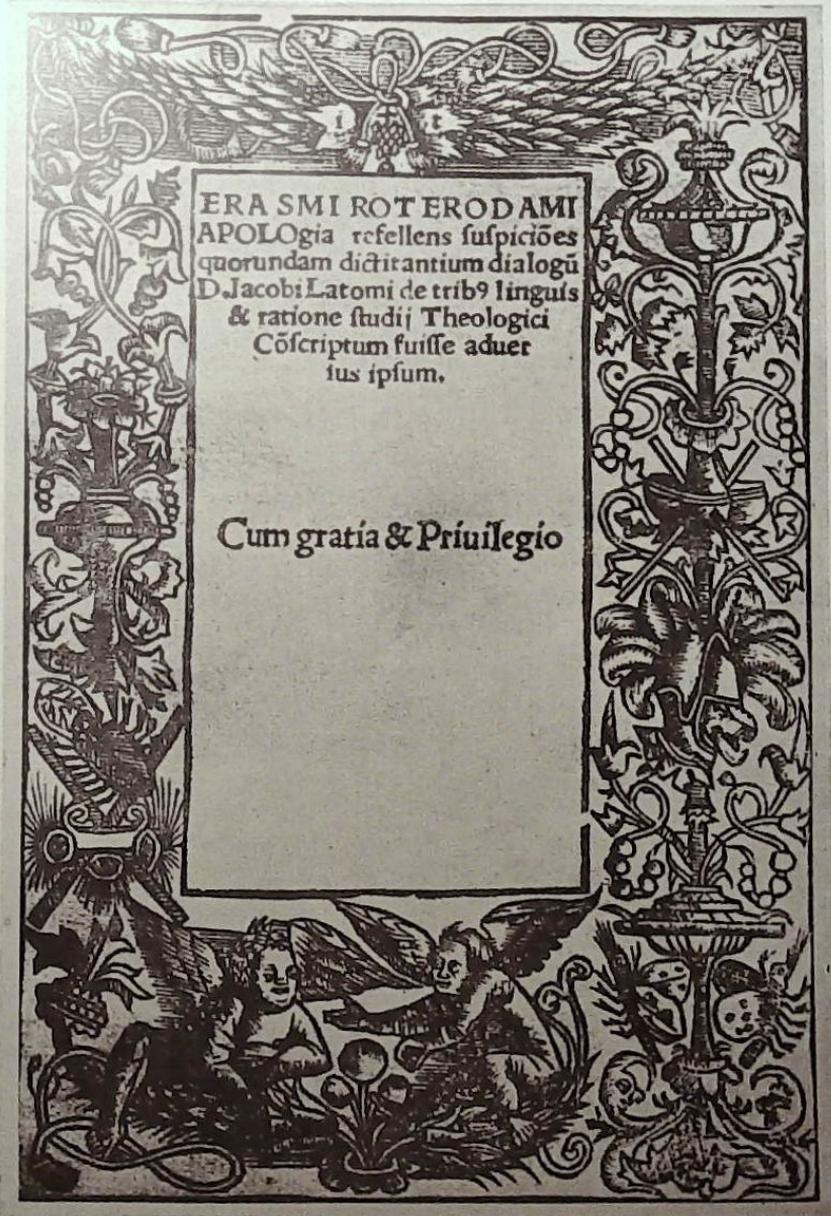
DE MARCHE.

toute la

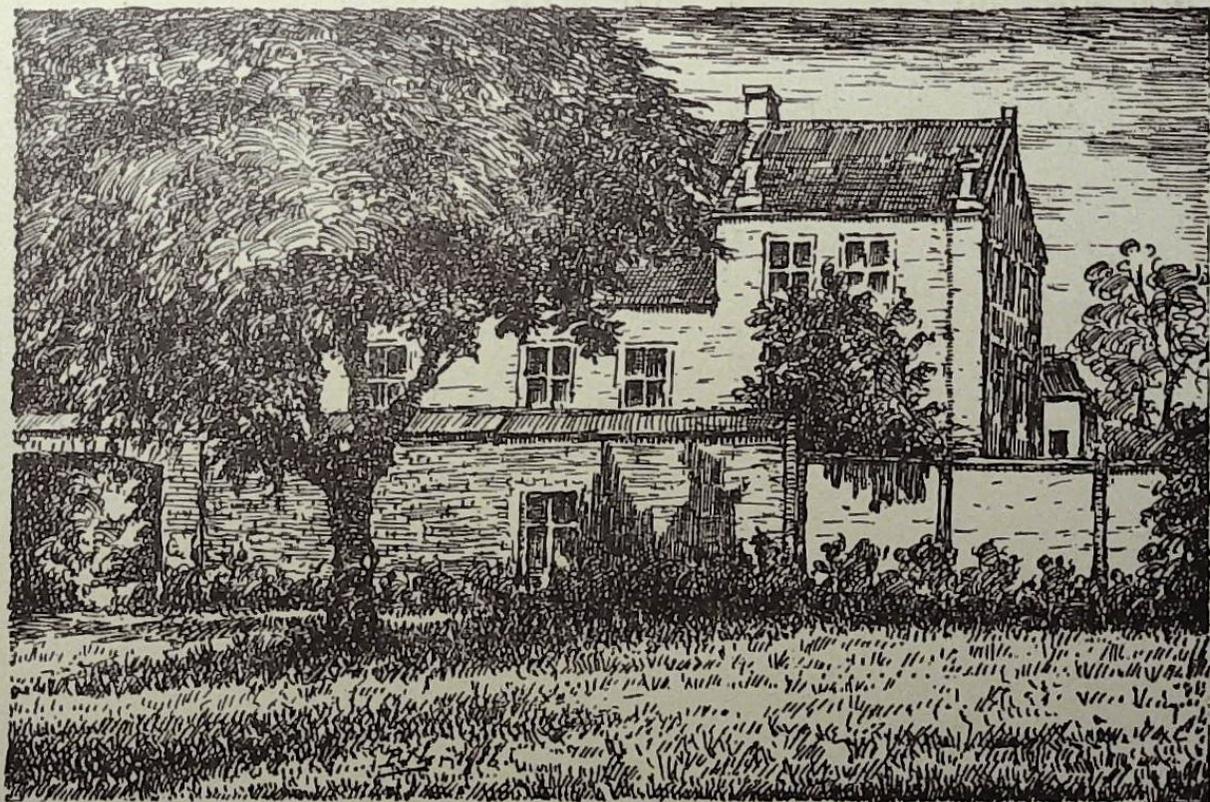


Maison d'Erasmus restaurée
Côté jardin.

Folklore Brabançon, n° 90
Dessin de Lefèver.



Frontispice d'une édition originale d'Apologues d'Erasmus.



Maison d'Erasmus restaurée
Côté jardin.

Folklore Brabançon, n° 90
Dessin de Lefèver.



Maison d'Erasmus restaurée à Anderlecht. Côté jardin
Dessin de P. J. Lefèver.
Folklore Brabançon, N° 90.



Erasme.
Gravure par Holbein, 1736.

*O mon vieux maître Erasme, incomparable ami,
Je me plais aux leçons que ton bon sens distille
Et j'aime les combats de ta verve subtile,
Dont souvent l'aiguillon se dérobe à demi.*

*Quand les pharisiens et les sots ont frémi,
Pour défendre ton seuil contre leur foule hostile
Tu n'avais que ta plume, ô maître, et ce beau style
Dans ton latin muet désormais endormi.*

*Tu quittais à regret tes livres et tes muses ;
Mais, flagellant le vice et démasquant les ruses,
Ton ironique fouet sifflait parfois dans l'air.*

*Si j'ai bien pénétré dans ton âme profonde,
Enseigne-moi le franc-parler et le mot clair
Et le mépris des fous qui gouvernent le monde.*

Pierre de Nolhac
1898.